

GEO HISTOIRE

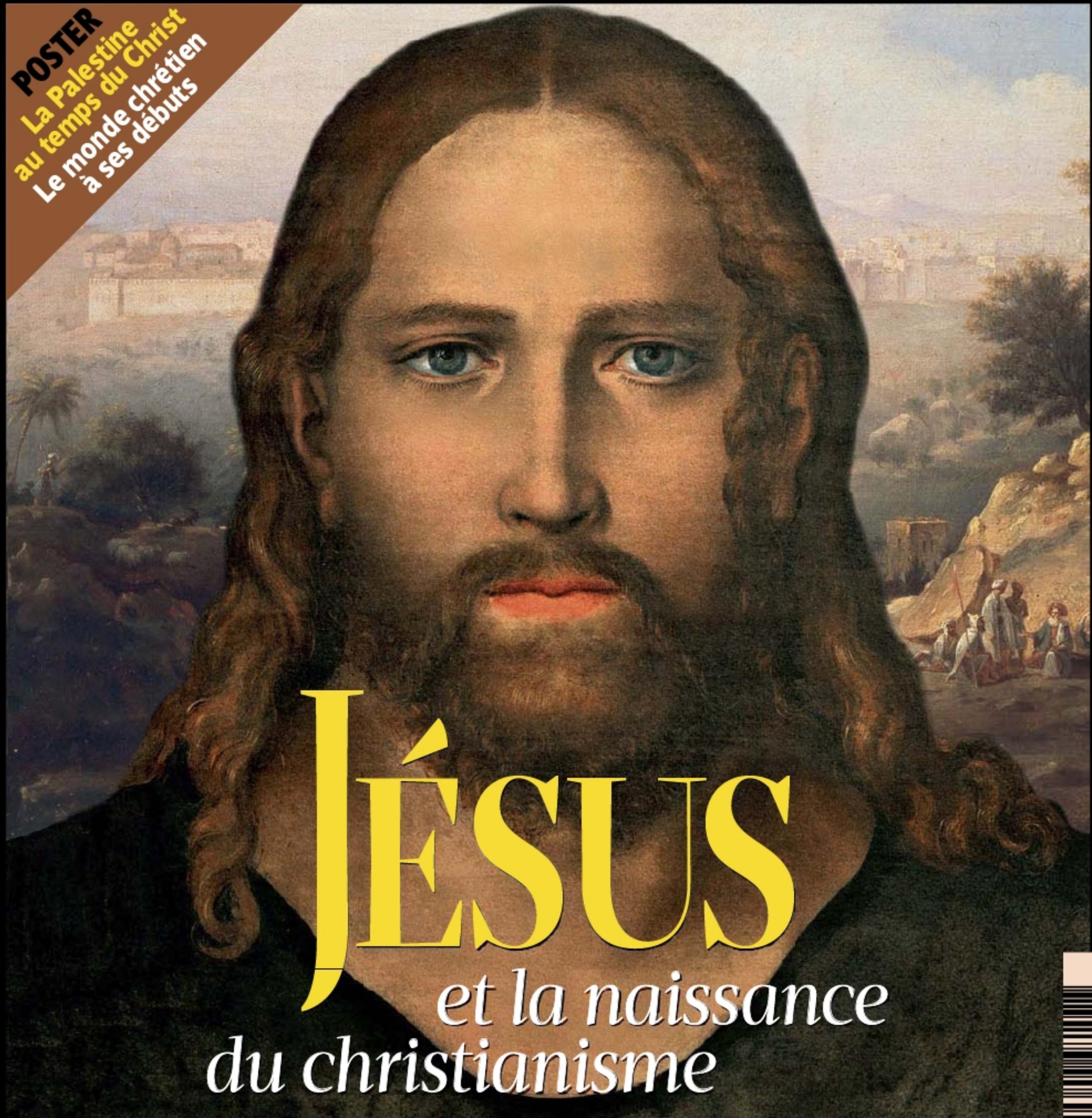
JUIN-JUILLET 2013

N° 9

POSTER
La Palestine
au temps du Christ
Le monde chrétien
à ses débuts

JÉSUS

et la naissance
du christianisme



EN SUPPLÉMENT 28 PAGES D'IMAGES ET DE RÉCITS INÉDITS

| Préhistoire : les visages retrouvés
des premiers humains

| Dakota du Sud, 1973 :
le dernier combat des Sioux

BEL: 7,50 € - CH: 14 CAD - CAN: 14 CHF - CNY: 116 - ESP: 8 € - GR: 8 € - IRL: 7,50 € - ITA: 8 € - PORTUG: 8 € - DOM. Avion: 11 € - Tunisie: 9 TND - Zone CFA Bateaux: 6 000 XAF - Zone CFP Bateaux: 1 000 XPF.



M 01839 - 9 - F: 6,90 € - RD

*Une vraie montre pour des gens vrais.

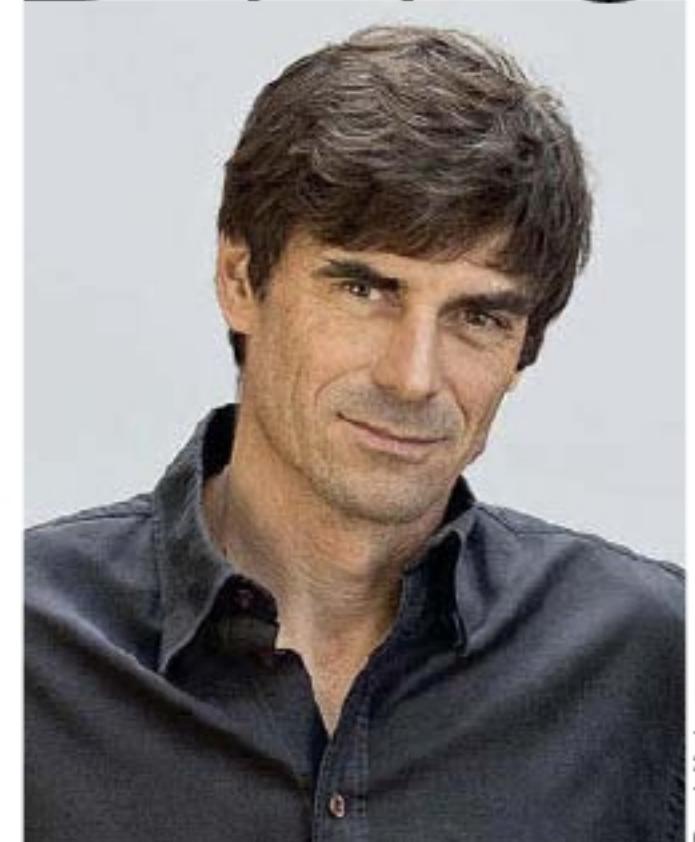


real watches **for** real people*

Oris Artelier Skeleton
Oris Artelier Skeleton Diamants
Mouvement mécanique automatique ajouré
Mouvement décoré gravé
Cadran argent guilloché
Etanche à 3 bar/30 M
www.oris.ch



ORIS
Swiss Made Watches
Since  1904



Derek Hudson

Retour aux sources

Que peut-on encore écrire sur l'histoire de Jésus qui n'a pas été dit mille fois ? Comment présenter un numéro de «GEO Histoire» consacré au préicateur de Nazareth, qui a fait l'objet d'une multitude de livres, d'études, de films, dans toutes les langues du monde ? Notre première volonté a été de nous tourner vers le Jésus que reconnaissent les historiens. Il y a cent cinquante ans, Ernest Renan avait publié une «Vie de Jésus» débarrassée du regard théologique, qui avait suscité à l'époque une levée de boucliers saints. Depuis, de nombreux travaux scientifiques ont paru. Jean-Christian Petitfrère nous présente une synthèse de la connaissance dont disposent aujourd'hui les historiens sur Jésus. Nos journalistes, eux, ont exploré les faits qui ont entouré la vie des premiers chrétiens : Paul est souvent représenté à cheval, alors qu'il voyageait à pied ; Constantin fut le premier empereur chrétien, soit, mais un fameux criminel aussi... L'histoire de l'art, elle, nous en dit long sur les aspirations et les peurs des hommes, qui, selon les époques, dessinèrent un Christ austère, triomphant, sanglant ou bébé innocent. Daniel Marguerat enfin, un bibliste suisse, répond à la question de savoir pourquoi et comment est-on passé – en trois siècles – du Christ au christianisme.

Voilà ici la charnière entre l'homme et la religion. A première vue, la frontière qui sépare le domaine de la raison de celui de la foi. Nul ne sait vraiment ce qu'a dit Jésus, simplement ce que ses disciples lui ont fait dire. Et ce, dans un but de prédication, pas seulement d'information. Il n'empêche. Les paroles d'un homme qui a prêché pendant trois ans à peine imprègnent depuis deux mille ans les vies de millions d'êtres humains. Ce qui compte dès lors sur le plan historique n'est pas tant l'exactitude des textes, mais l'influence qu'ils ont eue sur l'évolution du monde, la manière de penser des hommes. Aujourd'hui encore, même dans des sociétés sécularisées et laïques, ils forment un repère, repoussoir ou référence. Mais là aussi, tout comme il convient de s'intéresser à l'examen historique du personnage Jésus, il est

important de revenir au plus près de ces paroles et de leurs sources, pour fuir les exégèses qui les déforment, les caricaturent, les radicalisent.

Je vous invite ici à observer la représentation en 3D du Temple de Jérusalem, que notre dessinateur Gaël Elegoët a produite pour ce numéro (voir page 34). Ce lieu représentait à l'époque du Christ, le «Saint des Saints», le pouvoir de la religion, il était le lieu d'expression par excellence du sacré Jésus, lui, n'a eu de cesse que d'en dénoncer les dérives, d'en chasser les marchands, d'en annoncer la destruction. Dans «Le Christ philosophe», Frédéric Lenoir, historien des religions, démontre très bien ce que ces épisodes signifient. Ils sont les actes d'un réformateur, voire d'un révolutionnaire, qui bouscula les règles, les traditions, les lois de l'Eglise, pour dire à l'homme qu'aucun espace sacré officiel, qu'aucune institution, aucun tenant d'une morale intangible n'est supérieur à la liberté et à la conscience individuelle. A la Samaritaine, qui lui demande où il convient d'adorer Dieu, il répond que ce n'est pas au Temple ni à Jérusalem, mais «en esprit et en vérité». Bref, que le premier espace sacré est l'esprit de l'homme, que son «Temple» est d'abord à chercher en lui et non pas dans un lieu choisi et codifié par une autorité extérieure. «En une phrase, note Frédéric Lenoir, Jésus anéantit ainsi toute prétention pour une religion – quelle qu'elle soit – à être le lieu de la vérité.»

A ceux qui estiment que tout est dit sur l'histoire de Jésus, le Jésus de l'Histoire montre qu'il y a toujours beaucoup à apprendre.

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

SOMMAIRE

6 PANORAMA

Le théâtre de sa passion

Des rivages du lac de Tibériade aux abords du mont Golgotha, retour sur les grandes étapes de la vie et de la mort de Jésus.

20 LES SOURCES

Qui était vraiment Jésus ?

S'appuyant sur les textes sacrés et sur les dernières découvertes archéologiques, l'historien Jean-Christian Petitfils est parti à la recherche du Jésus historique.

30 LES ÉPISODES

L'Évangile selon Giotto

Au début du XIV^e siècle, le génial artiste toscan, précurseur de la Renaissance, a mis en image les Ecritures dans la chapelle des Scrovegni, à Padoue.

34 LE LIEU SACRÉ

Entrez dans le Temple de Jérusalem

La rénovation de l'édifice entreprise à partir de 19 avant J.-C., à l'initiative d'Hérode I^{er}, roi de Judée, constitua le plus vaste chantier du monde antique.

42 LA POLITIQUE

Ponce Pilate : ce Romain borné est entré dans la légende

Il a déclenché des émeutes, provoqué la colère des prêtres juifs, irrité son empereur et massacré les Samaritains. La seule chose qu'on ne lui a pas reprochée à l'époque, c'est d'avoir fait crucifier Jésus.

46 LA LANGUE

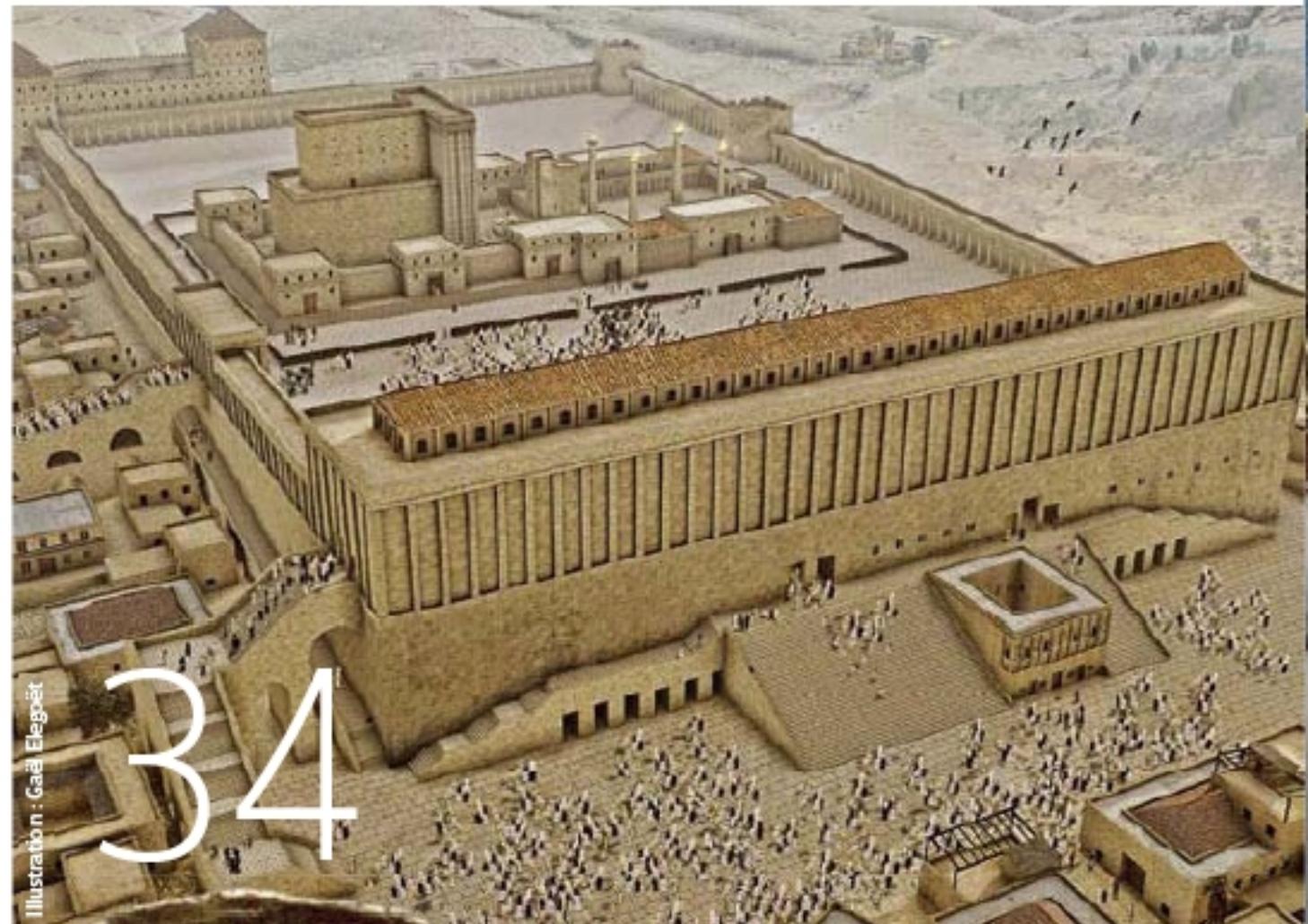
Jésus, en version originale

Parlé dans tout le Moyen-Orient depuis le X^e siècle avant notre ère, l'araméen était la langue du Christ et peut-être celle du texte perdu qui aurait inspiré les Evangiles.

50 LE RAYONNEMENT

Les foyers de la nouvelle religion

Dans les villes où elles s'établirent au I^{er} siècle, les communautés chrétiennes durent affronter deux périls : les persécutions menées par les païens et les querelles religieuses entre les fidèles.



34



6



50



En couverture: «Jésus», de Lucas Cranach l'Ancien, vers 1515-1520, conservé au château de Gotha (Allemagne). En fond, «Vue de Jérusalem», de Maxime Nikiforovitch Vorobiev, 1821, galerie Tretiakov, Moscou. © AKG Images.

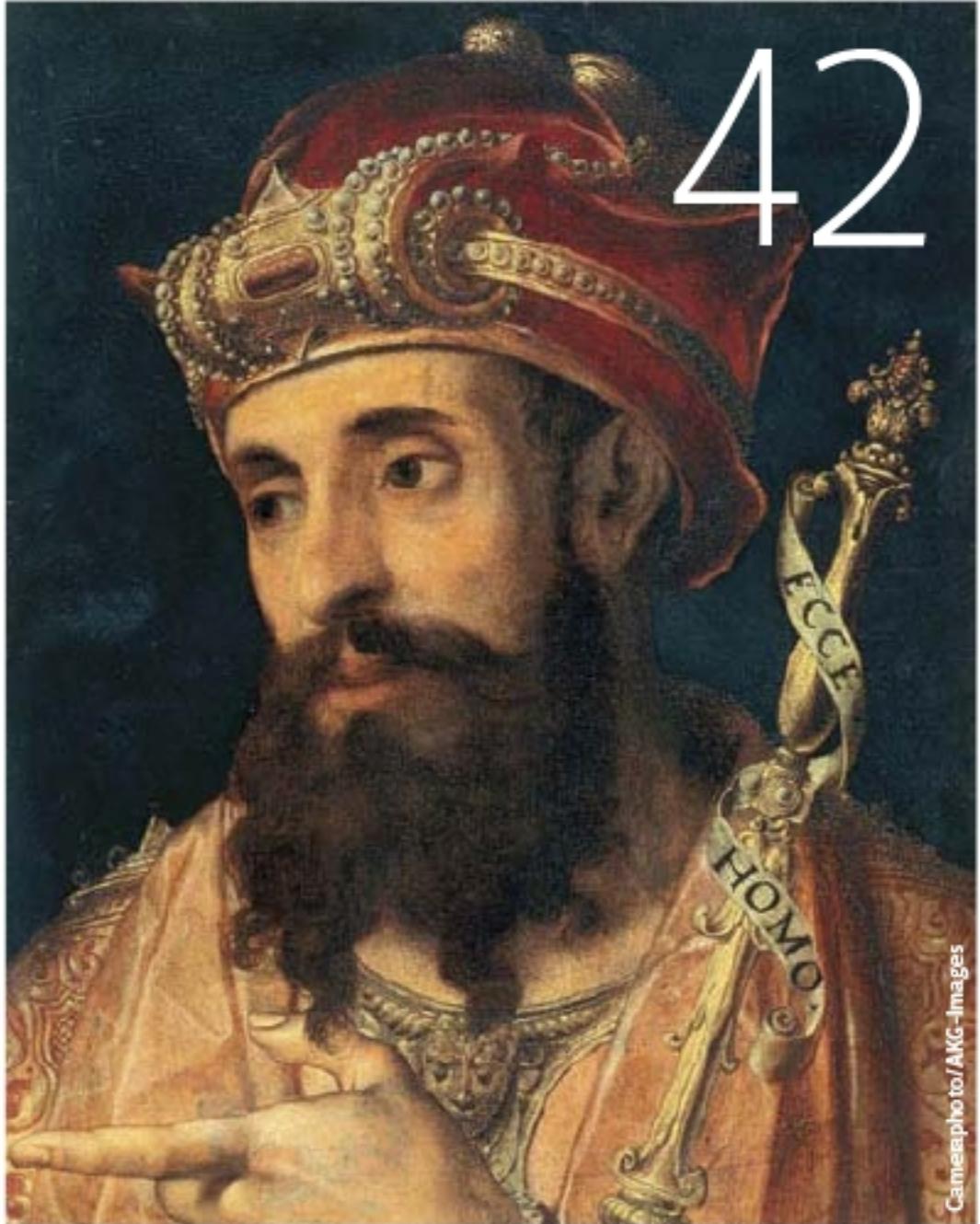
Abonnement : cartes jetées ADD/ADI et encarts «Club Histoire» posés sur les quatrièmes de couverture pour les abonnés en France.



Dagli Orti/The Art Archive



Duby Tal/Albatross-AGE



Cameraphoto/ANP-Images



Musée de Picardie, Amiens/Bridgeman-Giraudon
Ce numéro est vendu seul, à 6,90€, ou accompagné du DVD «L'origine du christianisme» pour 4,90€ de plus. Vous pouvez vous procurer ce DVD seul au prix de 4,90€ (frais de port offerts pour les abonnés, 2,50€ pour les non-abonnés) en envoyant vos coordonnées complètes sur papier libre accompagnées d'un chèque à l'ordre de GEO à: GEO - 62066 ARRAS Cedex 09. Offre limitée à un exemplaire par foyer, valable en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

- 60 Paul de Tarse, le nomade de la foi**
Après avoir persécuté les chrétiens, ce pharisién est devenu leur guide, parcourant le pourtour méditerranéen pour évangéliser les païens.

- 67 NOTRE DÉPLIANT**
Au recto : la Palestine au temps de Jésus-Christ
Au verso : l'expansion du christianisme aux I^e et II^e siècles.

- 76 LE SOUVERAIN**
Constantin : son empire valait bien une messe
La légende veut qu'au IV^e siècle il ait adopté le christianisme à la suite d'un miracle. C'était surtout un moyen d'unifier son Empire.

- 82 LES PRÉSENTATIONS**
Ce que révèlent les images du Christ
Dans l'histoire de l'art, les portraits de Jésus sont tour à tour austères, triomphants, sanglants. Car chaque époque lui fait endosser ses aspirations et ses peurs.

- 92 LES RECHERCHES**
La quête sans fin des origines
Depuis le XIX^e siècle, des missions archéologiques ont permis de retrouver des Evangiles «apocryphes», non reconnus par l'Eglise, donnant libre cours à d'audacieuses spéculations.

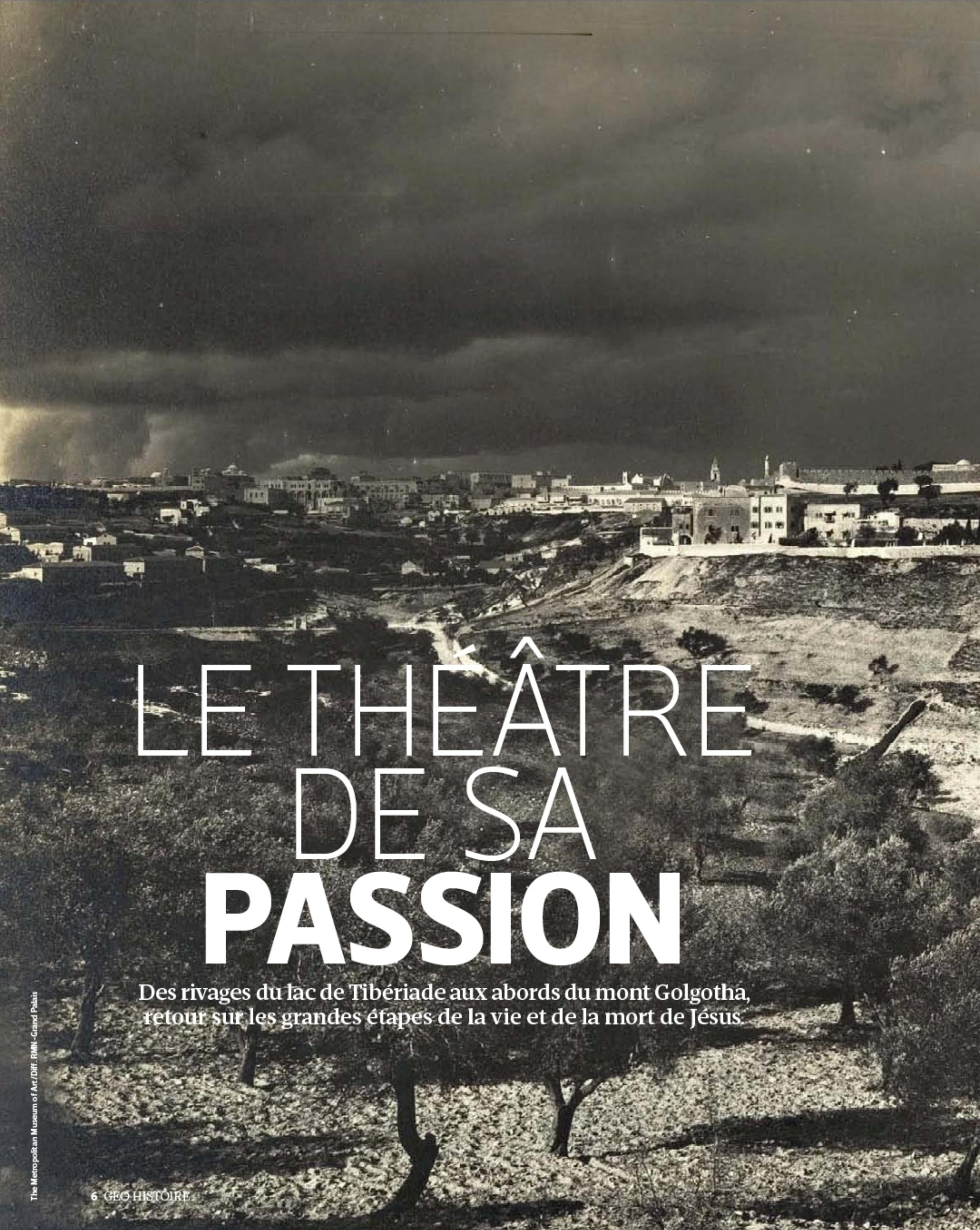
- 96 L'ENTRETIEN**
Qui a inventé le christianisme ?
Daniel Marguerat, un théologien protestant, revient sur la genèse des Eglises et sur le rôle de Paul.

- 100 POUR EN SAVOIR PLUS**
La célèbre série documentaire «Corpus Christi» en DVD, un beau livre sur la Bible et l'archéologie, les apparitions de Jésus au cinéma, etc.

- 104 RÉCIT**
Et les Sioux déterrèrent la hache de guerre
En 1973, des activistes se retranchèrent dans un village du Dakota du Sud, tenant tête aux policiers durant dix semaines. Un événement majeur dans l'histoire des Indiens.

- 120 DOCUMENT**
La préhistoire à portée de main
En s'appuyant sur des indices scientifiques, la paléoartiste Elisabeth Daynès ressuscite les premiers habitants de notre planète.

- 130 À LIRE, À VOIR**
Un livre-document sur des victimes du stalinisme, deux essais sur la cruauté dans l'Antiquité et durant la Révolution, etc.



LE THÉÂTRE DE SA PASSION

Des rivages du lac de Tibériade aux abords du mont Golgotha,
retour sur les grandes étapes de la vie et de la mort de Jésus.



BETHLÉEM *Le berceau*

La ville d'origine de Joseph est ici photographiée en 1910 depuis la route de Jérusalem. Contraint d'y retourner à l'occasion du recensement, Joseph quitta Nazareth avec sa femme, Marie, qui était enceinte. Selon l'Évangile de Luc, à peine arrivés à Bethléem, ils durent trouver un abri pour que Marie enfante.

Depuis le II^e siècle, la grotte de Bethléem est vénérée comme le lieu de naissance du Christ. En surplomb, Constantin fit édifier la basilique de la Nativité en 339.





LAC DE TIBÉRIADE

La promenade miraculeuse

Appelé aussi mer de Galilée, le lac de Tibériade, au nord-est d'Israël, se trouve à 200 mètres au-dessous du niveau de la mer. Il fut le théâtre de nombreux épisodes relatés dans les Evangiles. C'est notamment sur ses eaux que, par une nuit de tempête, Jésus marcha pour rejoindre la barque où se pressaient quelques-uns de ses disciples. Pierre tenta de venir à sa rencontre, mais saisi par le doute, il s'enfonça dans les flots jusqu'à ce que Jésus lui tende la main et lui rappelle la force de la foi.







DÉSERT DE JUDÉE

La faim, la soif, le diable

Bordé par les monts de Judée à l'ouest et la mer Morte à l'est, ce désert s'étend sur 1500 kilomètres carrés. Selon les Evangiles, Jésus s'y réfugia après son baptême dans le Jourdain et, pendant quarante jours, fut soumis aux tentations du Diable.

Ce dernier lui suggéra de transformer des pierres en pain pour apaiser sa faim, et lui offrit le pouvoir sur tous les royaumes en échange de sa soumission. Jésus résista à toutes ces demandes et, à la sortie de cette épreuve, il débute sa prédication.







CAPHARNAÜM

La guérison des pêcheurs

Au début de notre ère, il s'agissait d'un village de pêcheurs installé sur la rive nord-ouest du lac de Tibériade. Jésus y dispensa l'essentiel de son enseignement. Les Evangiles rapportent aussi des épisodes de guérisons prodigées par le Christ en ce lieu, dont celle du serviteur d'un centurion romain. Le site de Capharnaüm fut identifié par les archéologues en 1838. Sous les ruines, que l'on voit ici en 1880, d'une synagogue du IV^e siècle, affleurent les vestiges du bâtiment où prêchait Jésus.







JOURDAIN

La rencontre avec Jean le Baptiste

Prenant sa source au Liban, le Jourdain (photo), long de 360 kilomètres, se jette dans la mer Morte après avoir traversé le lac de Tibériade. C'est sur les rives de ce fleuve que prêchait Jean le Baptiste, dont Jésus reçut le baptême. Dans les années 2000, en Jordanie, un site fut mis au jour avec les vestiges d'églises, de bassins et d'un escalier de marbre descendant vers le fleuve. Est-ce le lieu où le Christ a été baptisé ? Peut-être. Il semble conforme en tous cas aux descriptions des Evangiles.







JARDIN DES OLIVIERS

La dernière prière avant le supplice

La nuit précédant la crucifixion, Jésus et ses disciples se rendirent dans le jardin des Oliviers (photo), appelé aussi Gethsémani ou «le pressoir d'olives», pour prier. Dans ce jardin, Judas vint donner le baiser à Jésus. Un baiser qui, pour 30 deniers, désignait le Christ aux soldats romains. Identifiée d'après les Evangiles, cette oliveraie se situe au pied du mont des Oliviers, à l'est de Jérusalem. Dès le IV^e siècle, une église fut construite pour marquer ce lieu.





LE SÉPULCRE

La mort et la résurrection

Jésus fut inhumé près du mont Golgotha. Les Evangiles indiquent que son tombeau était «taillé dans le roc» et qu'une grosse pierre le fermait. Trois jours après cet enterrement, la pierre avait bougé et les disciples trouvèrent le tombeau vide... Suite à la révolte juive de 132, les lieux saints de Jérusalem furent rasés par les Romains et la trace de la tombe du Christ fut perdue. Trois cents ans plus tard, la mère de Constantin affirma avoir vu en rêve l'endroit où elle se trouvait. Le Saint-Sépulcre est construit sur le lieu de cette vision.



Qui était vraiment Jésus ?

Etait-il un guide spirituel ?
Un réformateur de la religion juive ?
Un guérisseur ? S'appuyant sur
les textes sacrés et sur les dernières
découvertes archéologiques, l'historien
Jean-Christian Petitfils est parti
à la recherche du Jésus historique.

Bois tessellin/Kharbine-Tapabo 1, « Christ Pantocrator », monastère de Sainte-Catherine du Sinaï.





Personne ne peut dire à quoi ressemblait le Christ.
Pourtant de multiples portraits ont tenté de le représenter,
comme ici sur cette icône datant du IV^e siècle (détail).



la virginité de sa mère, **Marie**, fut mise en doute

Sur cette peinture d'Antonello da Messina (1473),
la Vierge écoute la voix de l'ange Gabriel venu lui annoncer
qu'elle va donner naissance au Fils de Dieu.

Sujet d'une multitude infinie d'œuvres religieuses, philosophiques, historiques, littéraires ou artistiques, Jésus est sans aucun doute le personnage qui, dans toute l'histoire de l'humanité, fascine le plus, que l'on soit ou non croyant. Il ne se passe pas six mois sans que paraissent, rien qu'en langue française, plusieurs ouvrages sur lui. Cet intérêt témoigne d'une vive curiosité historique, mais aussi d'une quête de sens et de spiritualité dans un monde largement sécularisé. Pourtant, trop de livres à destination du grand public restent marqués par une subjectivité excessive ou par le goût du sensationnel.

Une approche rationnelle, sereine, équilibrée de l'homme Jésus s'impose donc, loin des polémiques ou du scandale. Que sait-on vraiment sur le plan historique du fondateur du christianisme ? Qui était-il ? Un thaumaturge itinérant, un nouveau prophète, un réformateur juif, le Messie attendu par Israël ? Pour quelle raison et à l'instigation de qui a-t-il été exécuté ? Bref, quelles sont les données sûres et celles qui le sont moins ?

Le rôle de l'historien consiste à croiser les sources et les faits avérés, à analyser et soupeser les textes, à tenir compte des découvertes archéologiques (nombreuses ces dernières années en Israël) et finalement à énoncer les hypothèses les plus vraisemblables. Il n'a pas à être lié par des croyances religieuses, mais il doit s'arrêter au mystère, en le respectant, laissant à chacun la liberté de l'interpréter selon ses convictions. Ainsi, ne peut-il se prononcer, en tant que tel, sur les exorcismes, les miracles et a fortiori sur le mystère de l'Incarnation ou de la Résurrection. Cela n'entre pas dans son domaine de compétence. Impossible pour lui d'assurer ou de nier que Jésus a bien transformé l'eau en vin dans le village galiléen de Cana, qu'il a marché sur les eaux du lac de Tibériade, qu'il a multiplié les pains et les poissons à Tabgha, afin de nourrir la foule venue l'écouter, qu'il a guéri «l'aveugle-né» de Jérusalem ou qu'il a

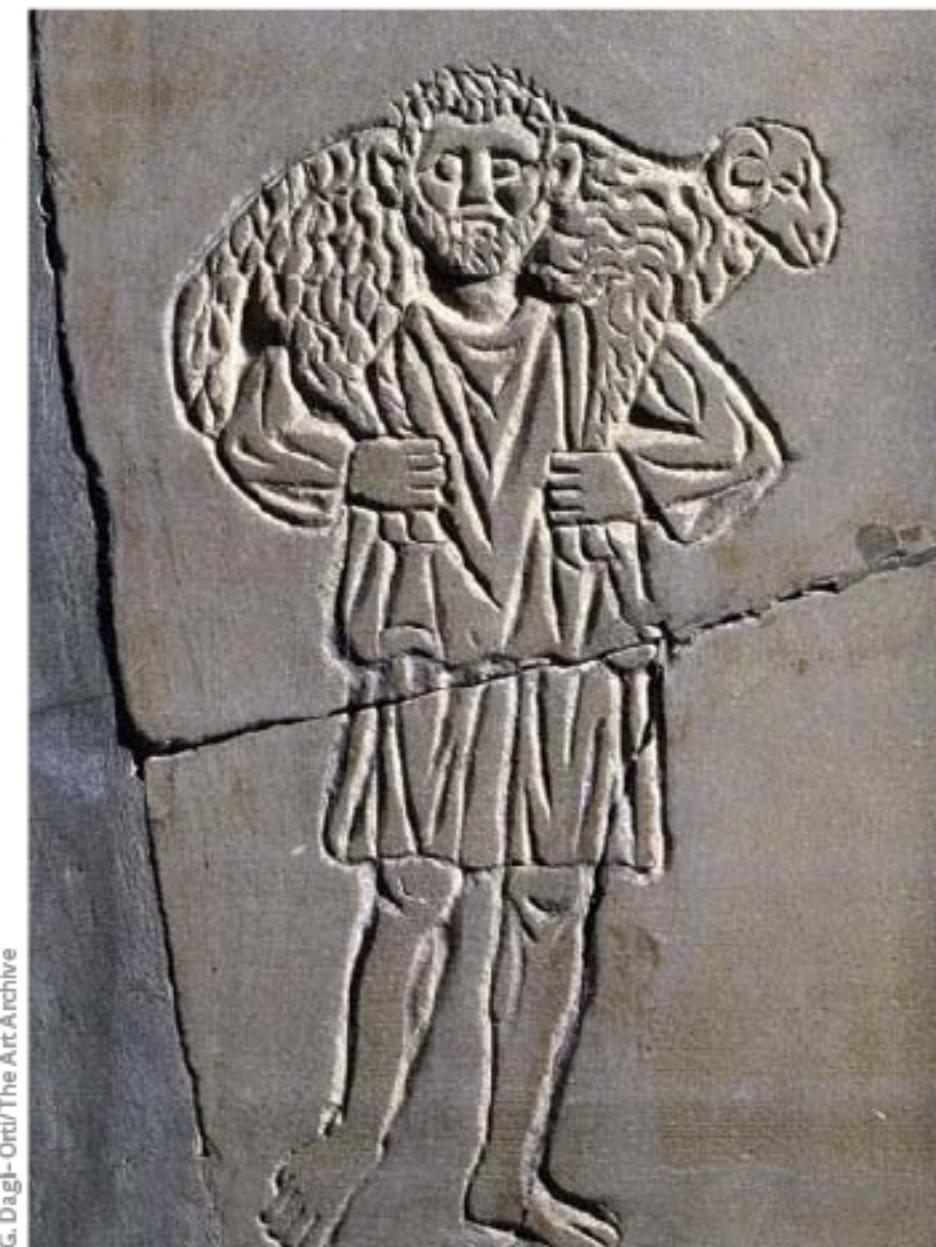
ramené de la mort à la vie son ami Lazare dans le petit village de Béthanie.

De quelles sources dispose-t-on en dehors des quatre Evangiles canoniques, reconnus par les Eglises chrétiennes ? Elles sont peu nombreuses : quelques notations glanées chez des auteurs antiques, Tacite, Pline le Jeune, Suétone, et surtout «Les Antiquités judaïques», un texte d'un historien juif romanisé, Flavius Josèphe, datant de la fin du I^e siècle : «A cette époque vivait un sage qui s'appelait Jésus. Sa conduite était juste et on le connaissait pour être vertueux. Et un grand nombre de gens parmi les juifs et les autres nations devinrent ses disciples. Pilate le condamna à être crucifié et à mourir. Mais ceux qui étaient devenus ses disciples continuèrent à être ses disciples. Ils disaient qu'il leur était apparu trois jours après sa crucifixion et qu'il était vivant : ainsi il était peut-être le Messie au sujet duquel les prophètes ont raconté des merveilles.» Le Talmud de Babylone, qui synthétise les traditions des cinq premiers siècles du judaïsme moderne, parle également de lui : «La veille de la Pâque, on pendit "Yeshû ha-notsri" (Jésus le Nazaréen) [...] parce qu'il a pratiqué la sorcellerie et qu'il a séduit et égaré Israël.»

Ces textes, malheureusement, nous renseignent peu sur le Jésus de l'Histoire. Ils attestent cependant qu'il n'a pas été un mythe, un personnage imaginaire, comme certains l'ont prétendu à partir du XIX^e siècle. Même le philosophe romain Celse, violent polémiste antichrétiens du II^e siècle, ne mettait pas en doute son existence. C'est sur la Résurrection qu'il butait : «Mort, dites-vous, il ressuscita et montra les trous de ses mains. Mais qui a vu tout cela ?» Aujourd'hui, aucun historien sérieux ne remet plus en cause l'existence de Jésus.

Les Evangiles apocryphes relatent des histoires incroyables

Parmi les autres sources, faut-il citer les Evangiles apocryphes (c'est-à-dire secrets, cachés) ? A la vérité, ce sont des textes très tardifs, postérieurs d'un, deux ou trois siècles aux Evangiles canoniques, les seuls à être retenus par l'Eglise. Certains relatent des faits manifestement légendaires, des miracles gratuits et superflus (l'Evangile arabe de l'enfance raconte, par exemple, l'histoire de l'enfant Jésus façonnant dans l'argile un moineau et le faisant s'envoler aussitôt !). D'autres sont imprégnés d'une doctrine ésotérique, la Gnose, très éloignée du message chrétien, par exemple par sa condamnation de la femme («Les femmes ne sont pas dignes de la Vie», dit l'Evangile de Thomas)... L'Evangile de Judas, dont la presse mondiale a fait grand cas lors de sa publication en 2006, appartient au même courant et émane probablement des Caïnites, une secte qui, au premier siècle de notre ère, rendait un culte à Caïn. Cet «Evangile» a été écrit au plus tôt 150 ans après la mort de Jésus. On y fait l'éloge de Judas, qui a sacrifié «l'enveloppe charnelle» de son maître en l'offrant au dieu Saklas (sic). Ce salmigondis mystique ne peut nous être d'aucune utilité pour mieux connaître la vie de Jésus. Bref, les apocryphes ne bouleversent en rien les données historiques que l'on peut tirer des Evangiles canoniques, qui, eux, remontent aux années 60 (avant la destruction de Jérusalem en 70 par les Romains et la déportation de ses habitants), à une époque où existaient encore beaucoup de témoins oculaires.



Les premiers chrétiens représentaient Jésus sous l'apparence d'un berger, comme ici sur ce marbre du III^e siècle retrouvé dans les catacombes de Sousse (Tunisie).

G. Dagli-Orti/The Art Archive

●●● Au nombre de quatre – Matthieu, Marc, Luc et Jean –, les Evangiles canoniques constituent donc notre source principale. Cependant, ces catéchèses biographiques, que l'Eglise considère comme des textes inspirés, ne sont pas des livres d'histoire et moins encore des reportages pris sur le vif. Ils ont pour but d'annoncer la foi en Jésus-Christ, mort et ressuscité pour le pardon des péchés et le salut du monde. L'historien est en droit, tout en respectant leur portée spirituelle, de les traiter comme des documents historiques. De ce point de vue, il est important de s'interroger sur leur genèse et leur fiabilité. L'importance de la tradition orale à l'époque, renforcée par l'efficacité des techniques de mémorisation rabbinique pratiquées par les juifs pieux, plaide en faveur de leur exactitude. D'autant que les premiers apôtres contrôlaient rigoureusement la transmission des paroles de Jésus. On peut donc considérer qu'ils rapportent globalement des faits et des discours fiables, même s'ils présentent ça et là quelques contradictions.

A en croire saint Irénée (II^e siècle), une première version de l'Evangile de Matthieu aurait été écrite en «langue hébraïque» par Lévi, dit Matthieu, l'un des douze apôtres. Elle aurait été complétée pour les besoins catéchetiques (notamment en vue de la conversion des païens) par d'autres auteurs, donnant naissance au final à nos trois Evangiles dits «synoptiques» (c'est-à-dire qu'on peut les lire en parallèle, puisqu'ils reprennent en partie les mêmes épisodes), de Matthieu, Marc et Luc. Ces deux derniers auteurs n'ont pas assisté aux événements de la vie de Jésus qu'ils racontent. En revanche, le quatrième Evangile est l'œuvre d'un témoin oculaire direct et exceptionnel. En effet, avec André, son frère Simon-Pierre, Philippe et Nathanaël, Jean l'évangéliste a fait partie des cinq premiers disciples de Jésus au début de son ministère public, avant la constitution du groupe des Douze. On sait que ce Jean est mort à Ephèse en l'an 101 de notre ère. Selon Polycrate, évêque de cette ville d'Asie Mineure au II^e siècle, il était un prêtre de Jérusalem, membre du haut sacerdoce, ce qui explique que son Evangile soit largement centré sur Jérusalem et son Temple.

Bien des confusions s'attachent à Jean l'évangéliste. On le confond trop souvent, et à tort, avec l'apôtre Jean, fils de Zébédée, pêcheur du lac de Tibériade, mort martyr très tôt. Un père de l'Eglise, Papias, vivant au milieu du II^e siècle, nous aide à voir clair : il atteste l'existence de deux Jean, d'une part le pêcheur, membre des Douze, et d'autre part le presbytre («prêtre») Jean, que ses fidèles ont appelé le «disciple bien-aimé». L'Evangile de Jean est à la fois le plus mystique et le plus historique. Selon lui, la chronologie du ministère public de Jésus s'étend sur trois ans, du printemps de l'an 30 à celui de l'an 33, et non sur un an, comme l'ont ramassée de manière schématique et didactique les synoptiques. C'est la chronologie de Jean, très certainement, qui est la plus fiable.

Son nom vient de «Yehôshoua», Josué, le successeur de Moïse

Compte tenu de ces données, que sait-on de la vie de Jésus ? Il est naturellement impossible à l'historien de se prononcer sur sa naissance virginal. Cette affirmation de la foi découle des Evangiles. Elle est réaffirmée par le Symbole des apôtres, cette prière que la tradition leur attribue :

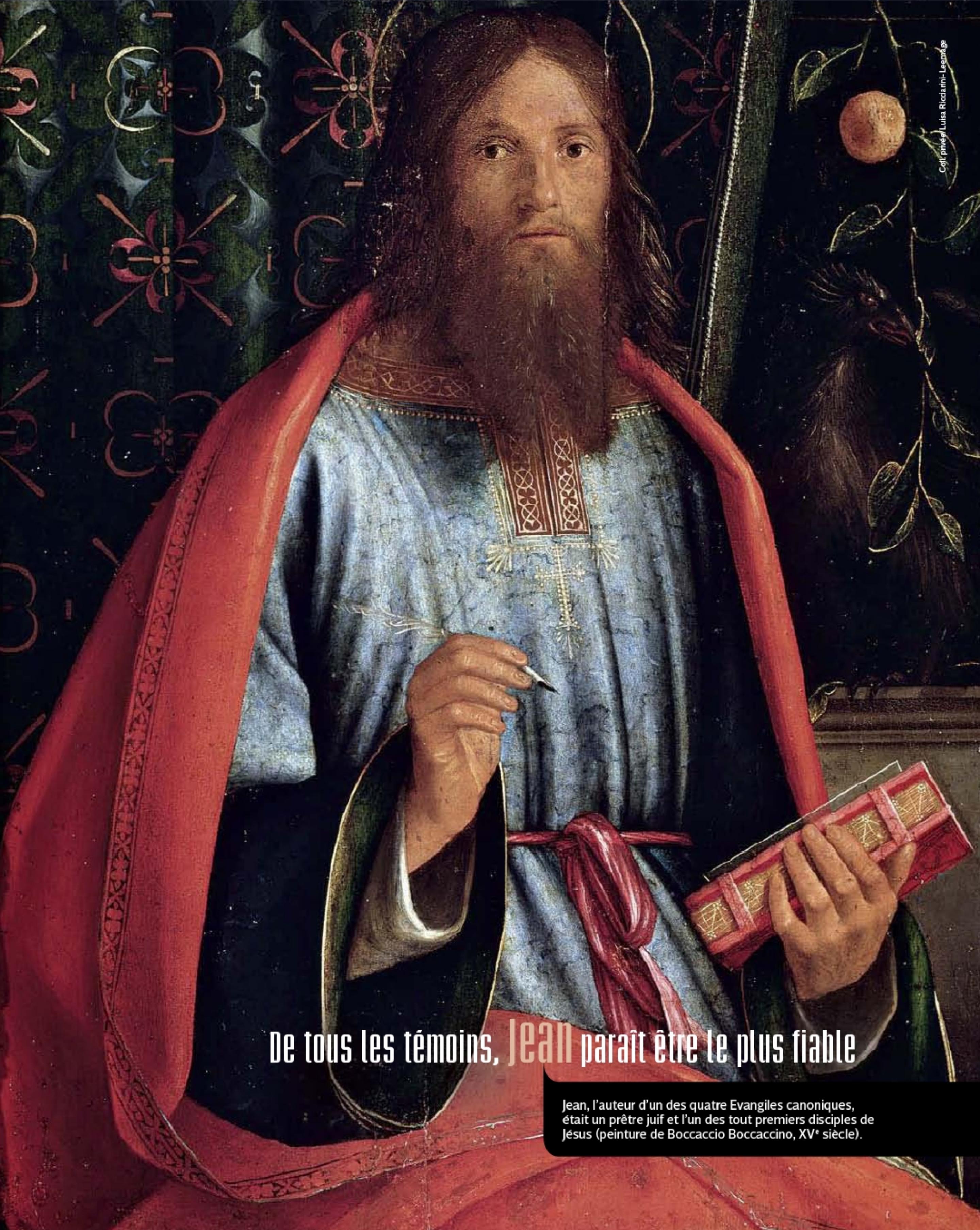
«Et Jésus-Christ [...] est né de la Vierge Marie.» Pourtant, elle a embarrassé les premiers disciples, tant elle pouvait laisser croire à une naissance illégitime de leur maître. Elle était, à leurs yeux, plus gênante que valorisante. Durant sa vie d'ailleurs, les adversaires de Jésus ne se privèrent pas de l'accuser ouvertement d'être «né de la fornication». Le philosophe Celse, reprenant une interprétation polémique circulant parmi la diaspora juive, fit de Marie une femme adultère. Le vrai père de Jésus était, selon lui, un soldat romain nommé Panthera (patronyme probablement dérivé du grec «parthenos», la jeune fille, la vierge).

On a longtemps pensé que, dans la tradition juive, la virginité était perçue de manière totalement négative («Croisez et multipliez...», dit la Bible hébraïque) jusqu'à la découverte en 1967 par l'archéologue Yigaël Yadin d'un texte provenant des manuscrits de la mer Morte, le «rouleau du Temple». Il parle de vierges consacrées et même de voeux de virginité perpétuelle respectés à l'intérieur du mariage. Autrement dit, une jeune fille pouvait prendre un époux et décider (si son mari ne s'y opposait pas) de demeurer vierge. Est-ce la situation à laquelle fut confronté Joseph, l'époux de Marie ?

Le nom de Jésus («Ieshoua») donné à l'enfant était, lui, extrêmement répandu à l'époque. C'est une contraction du nom biblique «Yehôshoua», Josué, le successeur de Moïse, qui signifie «Dieu sauve». Quand naquit-il ? En tout cas pas le 25 décembre de l'an 1. Ce n'est qu'au IV^e siècle que cette date de la Nativité, fictive, fut fixée par le pape Libère, afin de christianiser la fête païenne du solstice d'hiver... On ne peut connaître le jour de naissance exact de Jésus, mais on peut émettre des hypothèses sur l'année de sa venue au monde. Elle se situerait sept ans avant notre ère. Cette année-là en effet – on le sait par le calcul astronomique moderne, mais aussi par des tablettes cunéiformes découvertes à Sippar en Mésopotamie –, une conjonction très rare des planètes Jupiter et Saturne s'est produite à trois reprises dans la constellation des Poissons, sous l'apparence d'une étoile éblouissante inconnue. Or, ●●●



Cette croix surgissant d'un candélabre à sept branches, découverte à Laodicea (Turquie) et datant du I^e siècle, rappelle que le christianisme est né du judaïsme.



De tous les témoins, Jean paraît être le plus fiable

Jean, l'auteur d'un des quatre Evangiles canoniques, était un prêtre juif et l'un des tout premiers disciples de Jésus (peinture de Boccaccio Boccaccino, XV^e siècle).

••• fait troublant, l'évangéliste Matthieu parle d'une étoile qui apparaît, disparaît puis réapparaît. C'est elle qui guide les mages venus d'Orient.

On connaît un peu la communauté à laquelle appartenait ce nouveau-né. Il était issu d'un petit clan de juifs pieux arrivés de Mésopotamie au II^e siècle avant notre ère, qui prétendaient descendre du roi David, les Nazôréens ou Nazaréniens. Ces gens attendaient la naissance en leur sein d'un messie, se croyant désignés par la prophétie d'Isaïe : «Un rejeton sortira de la souche de Jessé (ndlr : le père du roi David).» C'est dans cet espoir qu'ils avaient appelé en Basse Galilée leur village «Nazara» ou Nazareth (de «netzer», le «surgeon», c'est-à-dire le rejeton). Marie faisait vraisemblablement, elle aussi, partie de ce groupe, les mariages étant organisés par les familles à l'intérieur de chaque clan.

Indulgent pour la femme adultère, impitoyable avec les usuriers

Où Jésus vient-il au monde ? Il n'y a pas de raison de douter que ce soit à Bethléem, la ville de David, comme le disent les Evangiles de Matthieu et Luc, les seuls qui évoquent son enfance. Saint Luc précise même que Marie, enceinte, rejoint cette ville à l'occasion du recensement effectué par le gouverneur de Syrie, Quirinius. Joseph doit en effet s'y faire recenser. Des historiens objectent que le seul recensement connu dans la région a été effectué en l'an 6 de notre ère, mais, comme certains textes antiques semblent le suggérer, d'autres recensements ont pu y être menés durant les années précédentes.

Un autre point des Evangiles reste, lui, en suspens : le massacre des enfants innocents de Bethléem, ordonné par Hérode et relaté par Matthieu, n'est pas historiquement établi. Mais il n'a rien d'impossible si l'on sait que Hérode le Grand était un tyran paranoïaque et sanguinaire.

Les Evangiles synoptiques nous parlent des «frères» et «sœurs» de Jésus. Il faut se garder de prendre ces termes au pied de la lettre. Comme dans les villages africains d'aujourd'hui, tous se disent frères et sœurs en Basse Galilée. En hébreu ancien et en araméen, on se sert du même mot pour désigner un frère de sang, un demi-frère, un neveu ou un cousin («ah» ou «hâ»). Les Evangiles citent quatre de ces «frères» de Jésus : Jacques, Joseph, Syméon et Jude. Jacques, par exemple, est le fils d'une certaine Marie,



femme de Clopas. Ce dernier, selon saint Hégésippe, un écrivain chrétien du II^e siècle, est le frère de Joseph, époux de Marie. Jacques est donc le cousin germain de Jésus. Il deviendra le premier évêque de Jérusalem et mourra lapidé en 62 de notre ère. Syméon, qui est peut-être fils de la même Marie, va disparaître, quant à lui, sous le règne de Trajan (98-117). De Joseph, le père putatif de Jésus, on sait peu de chose, sinon qu'il est un «tektōn», un artisan-ouvrier du bois, ce qui en fait plus qu'un charpentier prolétaire, comme on le qualifie souvent. Jésus a appris le métier avec lui, et tous deux, probablement, ont travaillé au grand chantier de la région, la reconstruction de la ville de Séphoris détruite par les Romains.

Lorsqu'au printemps de l'an 30, il vient au Jourdain se faire baptiser par Jean le Baptiste, un nouveau prophète alors très populaire, Jésus est un juif pieux enraciné dans le monde culturel de son temps, totalement imprégné de la foi d'Israël. Aussitôt après, il devient un rabbi – un maître enseignant –, mais un rabbi singulier, exceptionnel, ne se rattachant à aucune des trois grandes écoles religieuses juives d'alors, pharisiennes, saducéenne et essénienne (lire l'encadré page suivante). Comme Jean le Baptiste, il attire des foules de petites gens. Se constitue bientôt un groupe permanent de disciples qui le suivent dans ses déplacements en Galilée ou à Jérusalem, pas seulement les Douze apôtres, mais plusieurs dizaines, voire des centaines de personnes, hommes ou femmes. Le plus souvent, il est hébergé chez deux des leurs, Simon-Pierre et André, pêcheurs à Capharnaüm, sur le lac de Tibériade, où les fondations de leur maison ont été retrouvées en 1968.

Ne le résumons pas simplement à un sage ou à un philosophe enseignant l'amour fraternel et le partage, comme le fut Hillel l'Ancien, une grande figure du judaïsme, quelques décennies plus tôt. Jésus va plus loin que les rabbis pharisiens : il prône l'amour des ennemis. Par son message, il annonce l'accomplissement de la Loi et aussi son dépassement. Exprimé dans les Béatitudes, son message d'amour et de miséricorde n'a rien de lénifiant. Il

exige une prière à Dieu dégagée des rites formalistes, des ablutions de purification ou des sacrifices d'animaux. Ce qui importe est l'intention du cœur. «Heureux les pauvres en esprit», annonce-t-il, autrement dit ceux qui se dépouillent des richesses de ce monde pour faire place à Dieu dans leur cœur.

Sa prédication tranche assurément avec celle de ses contemporains et de ceux qui l'ont précédé. Tout en étant humble et doux, miséricordieux à l'égard de la femme adultère qu'il refuse de laisser lapider, il prononce de dures paroles, jette de violents anathèmes, chasse les marchands du Temple...

Il n'hésite pas à appeler Dieu «Abba», «Papa chéri» en araméen

L'autorité inégalée avec laquelle il parle et s'impose – lui, modeste artisan de Nazareth – est stupéfiante : «Moïse vous a dit de faire ceci... Moi, je vous dis de faire cela...» Encore plus stupéfiant, sans doute, pour ses contemporains : alors que la prière juive est remplie d'une respectueuse déférence à l'égard de Dieu (elle reconnaît la paternité divine sur son peuple), il n'hésite pas à appeler son Père «Abba», mot affectueux qui signifie en

araméen «Papa chéri» ! Devant ses disciples, d'ailleurs, il dit «mon Père», jamais «notre Père», sinon pour leur enseigner la prière qu'ils devront réciter. Et le plus inouï est qu'il pardonne les péchés, ce que Dieu seul peut faire ! S'affranchissant de la loi juive, il s'affirme comme l'unique médiateur entre Dieu et les hommes : «Je suis la Lumière du monde... Nul ne peut aller au Père s'il ne passe par moi.»

A l'appui de cette affirmation, il accomplit des signes, des miracles, comme celui dont Isaïe, sept siècles plus tôt, a annoncé la venue : «Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent...» L'historien, encore une fois, ne peut se prononcer sur ces prodiges. Il notera seulement que ces faits, réels ou supposés, ont soulevé l'enthousiasme en leur temps et ont été considérés par les premières communautés chrétiennes comme des signes authentifiant le message et la messianité de Jésus. Le seul thaumaturge juif connu jusque-là était Hanina ben Dossa (Honi, le traceur de cercles), qui pouvait faire tomber la pluie à volonté. Il vivait, dit-on, au I^e siècle avant notre ère. Armé des seuls outils de sa science, l'historien n'est pas en droit de conclure que Jésus est le Fils de Dieu, mais il peut affirmer que celui-ci est convaincu de l'être, entretenant une relation personnelle, unique, fusionnelle avec le Père. Aller au-delà serait naturellement entrer dans le domaine de la christologie.

En ce temps-là, la Palestine est toute entière dominée par les Romains. La Galilée, au nord, est administrée par un roitelet vassal, Hérode Antipas, fils de Hérode le Grand ; la Samarie, au centre, et la Judée, au sud (avec Jérusalem), sont sous la dépendance directe du préfet Ponce Pilate. Le peuple supporte mal cette occupation, d'où le renouveau de l'attente messianique à cette époque. Pourtant, Jésus est mal à l'aise avec cette étiquette de messie qu'on lui donne, car ses contemporains attendent un sauveur guerrier et justicier qui chasserait les Romains. Aussi préfère-t-il généralement se servir du terme énigmatique de «Fils de l'Homme», dont parle un des écrits de la Bible, le Livre de Daniel, au II^e siècle avant ●●●



G. Dagli-Orrti/The Art Archive. Catacombe san Gennaro, à Naples.

On voit sur cette fresque du V^e siècle que les premiers chrétiens, lorsqu'ils priaient, adoptaient la position de «l'orant» : les bras écartés et non pas les mains jointes.

●●● notre ère. Or, le Fils de l'Homme est une figure infiniment plus grande qu'un messie temporel : c'est un personnage mi-humain, mi-céleste, qui doit revenir à la fin des temps pour juger les hommes. Les prédications de Jésus font vite scandale. Il n'est pas vraiment le messie attendu par l'Israël de son temps ! Pour les pharisiens, Jésus «se fait Dieu» : c'est une prétention odieuse, inadmissible. Pour les sadducéens, proches des grands prêtres, il est un danger : il a menacé leur pouvoir financier quand, au début de son ministère, il a chassé les marchands du parvis du Temple. Après la résurrection de Lazare, qui a enthousiasmé les foules, les deux groupes antagonistes finissent par s'entendre pour le faire mourir.

L'Evangile de Jean montre qu'il n'y a pas eu de procès juif, au sens où Jésus aurait comparu devant le Sanhédrin en séance plénière. Il était d'ailleurs interdit de réunir les 71 membres de cette haute juridiction la veille de la Pâque – or, c'est à cette date que le procès aurait eu lieu, suivant les Evangiles synoptiques. C'est dans un but didactique, et pour respecter leur chronologie serrée, que ces Evangiles synoptiques ont conçu ce procès symbolique. Jean montre au contraire que les controverses

entre l'homme de Nazareth et ses adversaires se sont déroulées de manière plus informelle, lors de ses différents passages à Jérusalem.

Au printemps de l'an 33, Jésus a été interrogé sur «sa doctrine et ses disciples» par le grand prêtre honoraire Hanne, sans doute entouré de hiérarques de Jérusalem. Plus que de le juger eux-mêmes, leur dessein était de le livrer en tant que Nazôréen et préteur messie révolutionnaire à l'occupant romain. Ce dernier seul, en effet, avait le droit de mort..

Le Christ meurt en tant qu'agificateur politique désigné par les prêtres

Le vrai procès de Jésus, donc, se déroule au palais de Pilate à Jérusalem. Le préfet romain méprise Hanne et Caïphe, ces «collaborateurs» dont il se sert pour maintenir la paix dans le pays. Comptant très vite que Jésus n'est nullement le messie révolutionnaire qu'ils lui présentent («Mon royaume n'est pas de ce monde», lui a-t-il dit), Pilate refuse de se laisser instrumentaliser par eux et tente de le libérer, non par compassion, mais par mépris à leur égard. Cependant, il doit rester prudent. L'année précédente, en 32, il a fait introduire de nuit dans Jérusalem des boucliers d'or portant des inscriptions à la gloire de Ti-

bère. Pour les juifs, c'est un acte d'idolâtrie. Une plainte a été déposée contre lui, et l'empereur l'a réprimandé. Aussi, lorsque les grands prêtres l'accusent de ne pas être «l'ami de César» (Jean, 19, 12), se sent-il contraint de céder à leur pression. La veille de la Pâque juive, le 3 avril de l'an 33, Jésus est donc conduit au supplice et crucifié. Sur la croix, Pilate fait placer un écriteau portant «Jésus le Nazôréen, roi des juifs». Ceci indique que Jésus meurt en tant qu'agificateur politique, comme l'avaient désigné les grands prêtres.

La quête de l'historien s'arrête devant le tombeau vide découvert par Pierre et Jean au matin de Pâques et le linceul laissé à plat, comme si le corps avait disparu de l'intérieur. Il ne peut qu'enregistrer les témoignages de ceux qui assurent avoir vu Jésus vivant après sa mort : Marie de Magdala, les Douze, dont Thomas le sceptique, Jacques et plus de «cinq cents frères», comme l'écrit saint Paul. Il butte sur le mystère de la Résurrection, laissant à chacun la liberté de se prononcer, dans une démarche qui ne relève plus de l'histoire, mais de la foi. ■

JEAN-CHRISTIAN PETITFILS

L'auteur est historien et écrivain. Il a notamment publié une biographie de Jésus chez Fayard (aussi disponible dans la collection Le Livre de poche).

QUAND LES COURANTS RELIGIEUX S'AFFRONTAIENT À JÉRUSALEM



Avant la destruction du Temple de Jérusalem en 70 de notre ère par les armées romaines de Titus, la religion juive se caractérisait par une grande diversité de conceptions et d'approches pratiques. On y distinguait au moins quatre grands courants : les pharisiens, les sadducéens, les esséniens et les disciples de Jean le Baptiste. Les sadducéens étaient des notables, des prêtres de haut rang de Jérusalem, groupés autour des grands prêtres. Conservateurs sur le plan religieux, réticents à l'égard des innovations liturgiques, ils ne croyaient pas à la résurrection des morts ni à l'existence des anges, à la différence des pharisiens.

Aux pieds de Jean le Baptiste, sa tête décapitée est le sinistre présage de son exécution.

Plus nombreux, ceux-ci avaient conquis une grande influence au sein du petit peuple. Souhaitant faire d'Israël un peuple soumis aux lois religieuses, leurs rabbis, leurs scribes et leurs commentateurs avaient multiplié les interdits relatifs aux impuretés. Les esséniens formaient un groupe d'ascètes repliés sur eux-mêmes, vivant dans plusieurs villes dont Jérusalem (où ils avaient leur quartier) et dans la solitude de Qumrân (dans l'actuelle Cisjordanie), près de laquelle ont été découverts les fameux manuscrits de la mer Morte. Ils se considéraient comme les parfaits, les «fils de Lumière», dédaignant le Temple et son culte, souillés, selon eux, par des grands prêtres illégitimes et impies. Pas plus Jésus que Jean le Baptiste ne semblent avoir fréquenté cette

secte, comme certains l'ont cru. Le quatrième groupe était celui des **disciples de Jean le Baptiste**. Ce prophète charismatique, vêtu d'une tunique en poils de chameau, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage, annonçait que la colère du ciel allait s'abattre sur le peuple impie d'Israël. A ceux qui venaient à lui, il prêchait le repentir des péchés et une vie de sainteté, puis il les plongeait dans les eaux du Jourdain. Ce baptême qu'il leur conférait était, disait-il, provisoire, en attendant «celui qui devait venir», quelqu'un de plus grand que lui, qui les baptiserait dans l'Esprit Saint. Nombre de disciples de Jean se rallièrent à Jésus, mais les autres continuèrent à se référer au seul Jean, arrêté et décapité en l'an 31 par ordre du tétrarque de Galilée, Hérode Antipas. J.-C. P.

JEAN LEBRUN

LA MARCHE DE L'HISTOIRE
DU LUNDI AU VENDREDI DE 13H30 À 14H

UN COURS D'HISTOIRE MAIS SANS LE PROF

Mélant archives et témoignages, Jean Lebrun brosse chaque jour le tableau d'un événement, le portrait d'un personnage ou le récit d'une époque. Une demi-heure pour porter un nouveau regard sur l'histoire.



franceinter.fr

LA VOIX
EST
LIBRE

LES ÉPISODES

L'ÉVANGILE SELON GIOTTO

Au début du XIV^e siècle, le génial artiste toscan, précurseur de la Renaissance, a mis en images les Ecritures dans la chapelle des Scrovegni, à Padoue. **PHOTOS DE G. DAGLI ORTI / THE ART ARCHIVE**



Réalisées entre 1303 et 1306, les fresques racontent en vingt-trois panneaux la vie du Christ. Une œuvre exceptionnelle de plus de 350 m².



La Nativité. C'est dans une étable de Bethléem que Marie donne la vie à Jésus. Les premiers avertis de l'événement sont des bergers (à droite de l'image), qui gardaient leur troupeau alentour.



L'adoration des rois mages. Une étoile guide trois sages venus d'Orient (Gaspard, Balthazar et Melchior) jusqu'à Jésus. C'est ce dernier, le plus âgé des trois, qu'on voit agenouillé devant l'enfant.



La présentation au Temple. Conformément à la Loi juive, Joseph et Marie viennent présenter leur fils aux prêtres. Syméon, ici avec Jésus dans les bras, reconnaît le Messie annoncé par les Ecritures.



La fuite en Egypte. La Sainte Famille fuit la Palestine car le roi Hérode a ordonné qu'on tue Jésus. On voit, au-dessus de la tête de Joseph, l'ange qui lui est apparu en rêve pour le prévenir du danger.



Parmi les docteurs. Joseph et Marie (à gauche), qui avaient perdu Jésus à Jérusalem, le retrouvent au temple. Celui-ci stupéfie les prêtres par sa connaissance des textes sacrés.



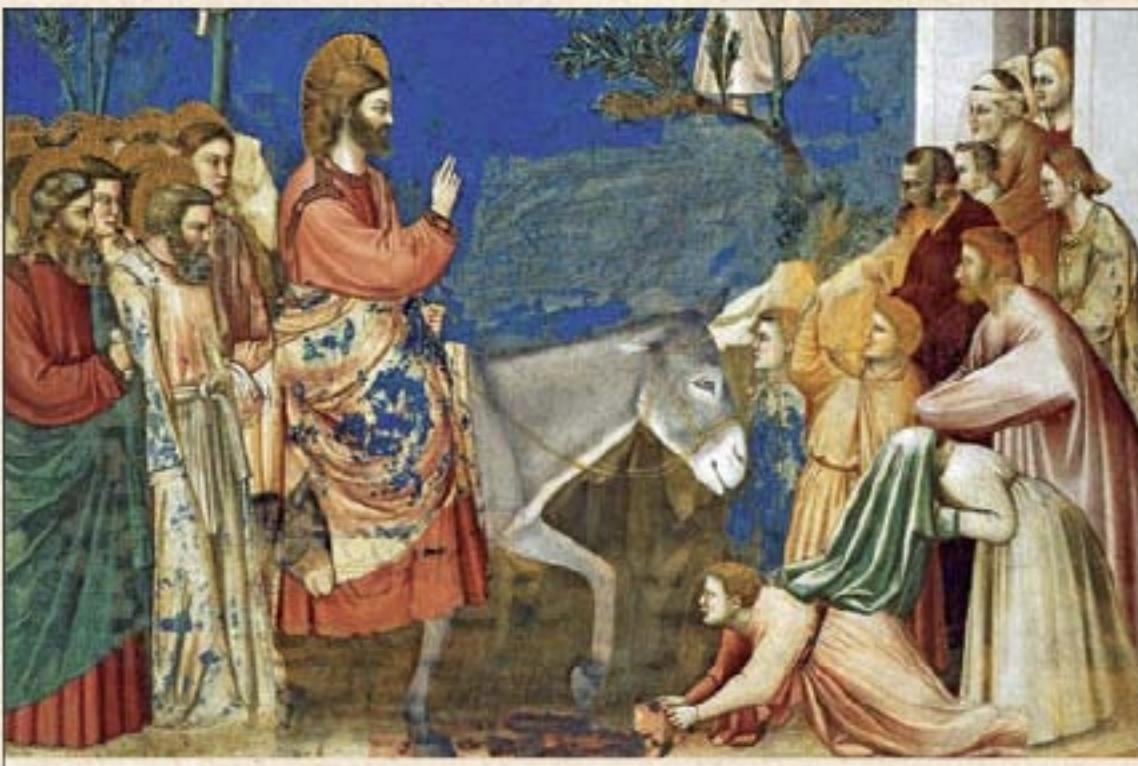
Le baptême. Devenu adulte, Jésus se fait baptiser par Jean le Baptiste dans le Jourdain. Les autres personnages se cachent les mains en signe de respect selon la tradition orientale.



Les noces de Cana. Invité à un mariage avec Marie, Jésus (à gauche) transforme l'eau en vin. Un serviteur de la famille (à droite) constate le miracle en goûtant la boisson.



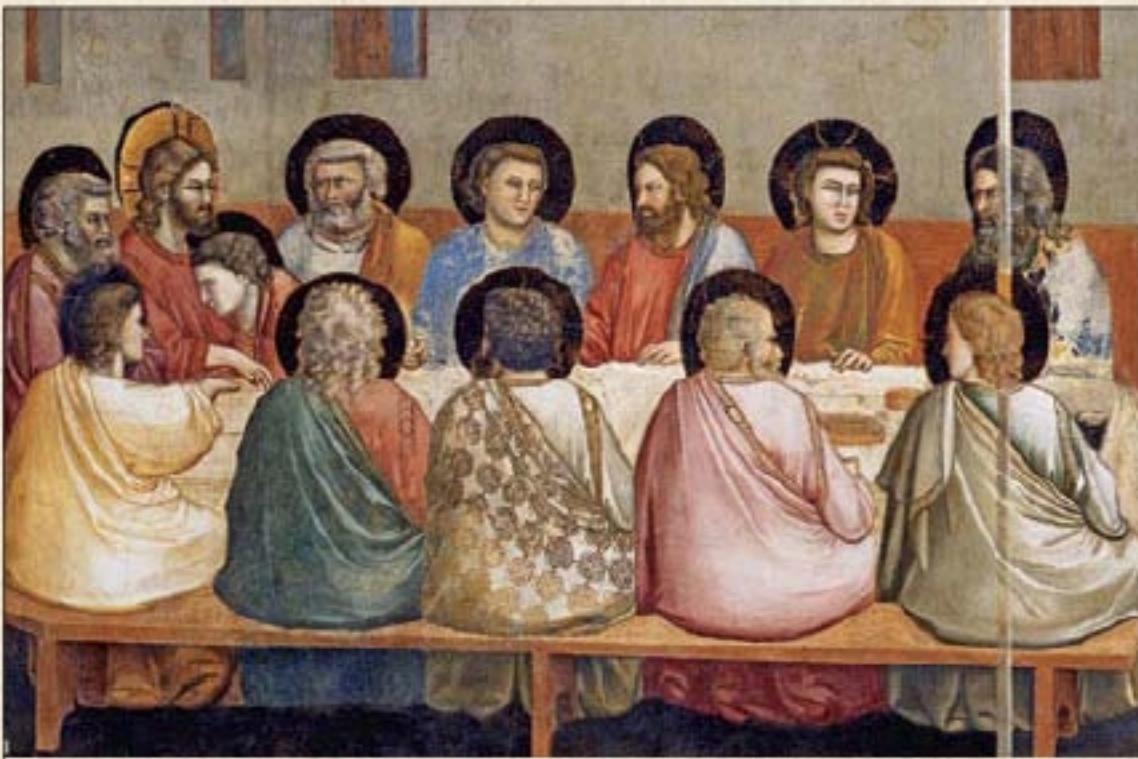
La résurrection de Lazare. Marthe et Marie, à genoux, supplient Jésus de rendre la vie à leur frère Lazare, alors que l'homme est enterré. D'un geste de la main, Jésus le fait sortir de son tombeau.



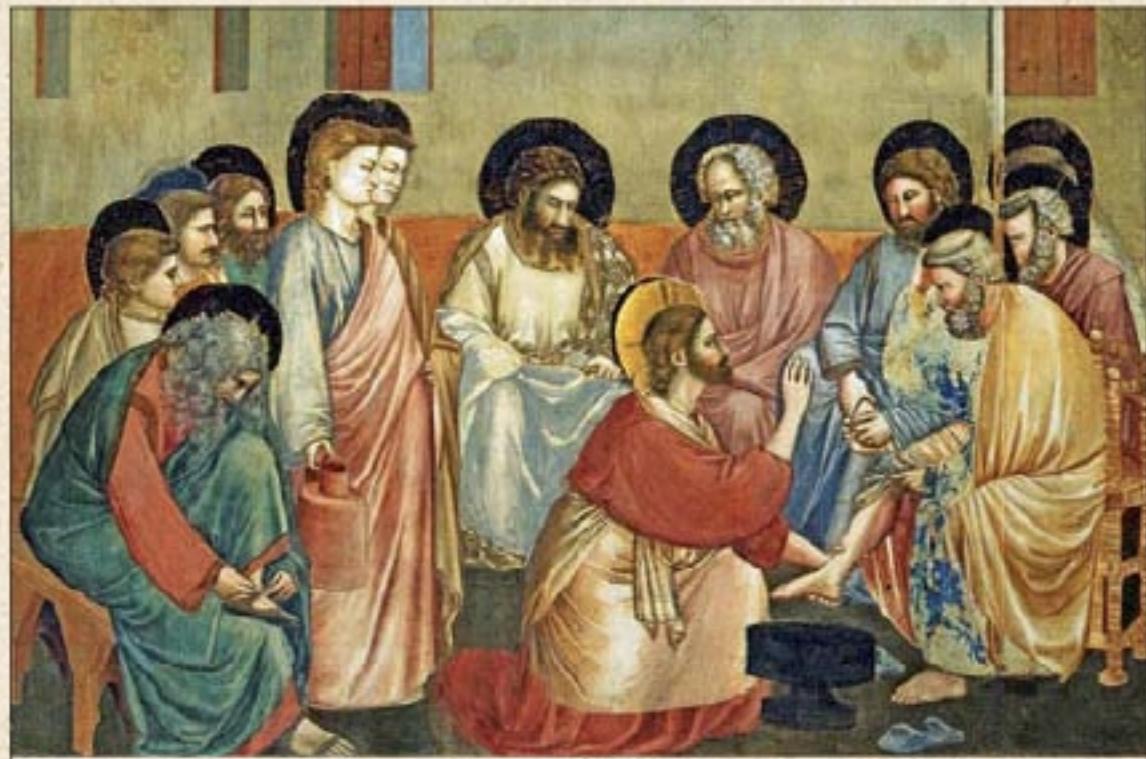
L'entrée dans Jérusalem. A l'approche de la Pâque juive, Jésus arrive triomphalement dans la cité. La foule l'accueille en déposant des vêtements sur son chemin et en agitant des rameaux.



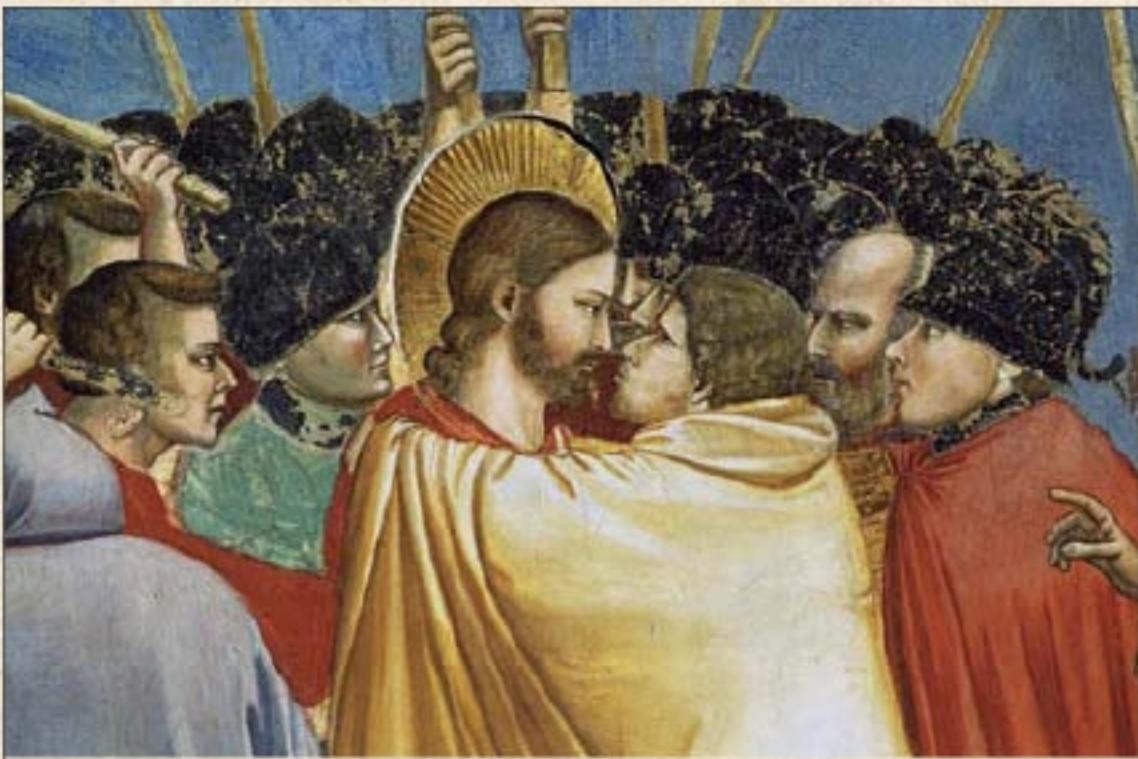
Les marchands du Temple. Découvrant que la «maison de son Père» est devenue un lieu de commerce et de trafics, Jésus entre dans une colère noire et chasse les vendeurs à coups de fouet.



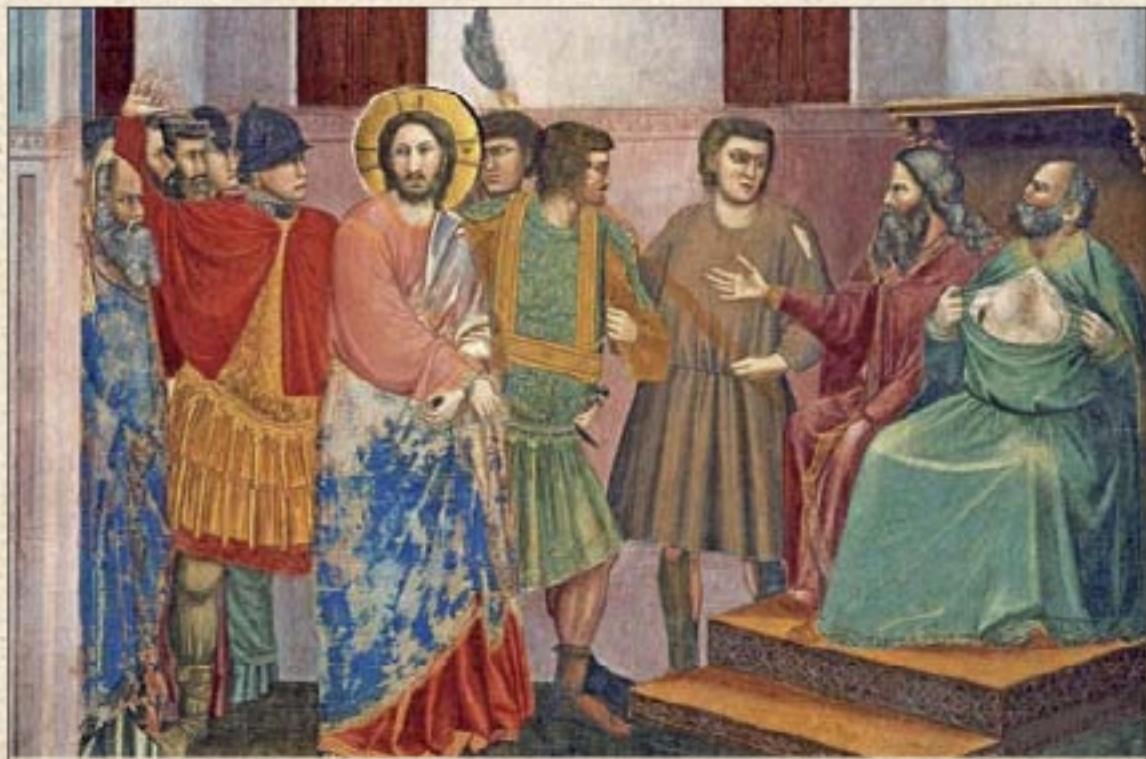
La Cène. Jésus réunit ses disciples pour un repas au cours duquel il institue l'Eucharistie et leur transmet son ultime message : «Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.»



Le lavement des pieds. Après le repas, Jésus lave les pieds des apôtres. Comme Pierre refuse, le Christ explique son geste exemplaire : le maître n'est pas supérieur aux disciples.



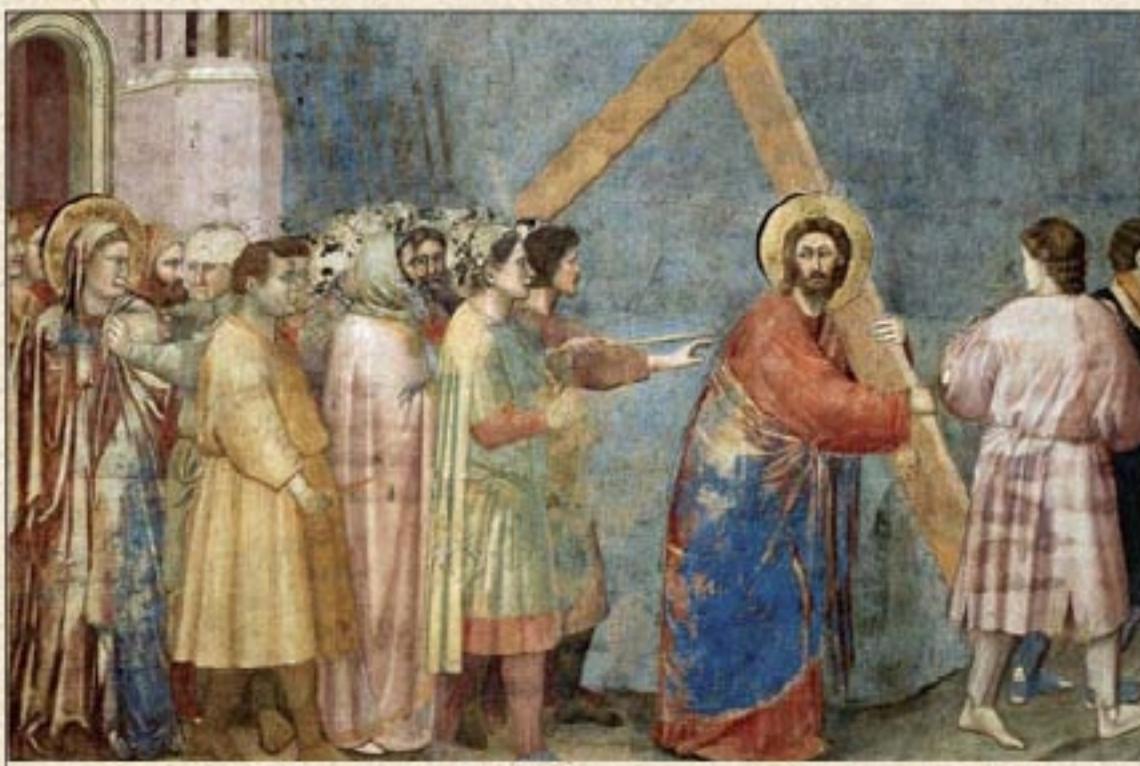
Le baiser de Judas. Vêtu de jaune, couleur de la trahison, Judas Iscariote embrasse Jésus, désignant ainsi aux soldats l'homme à interroger. Le prix de sa traîtrise : 30 pièces d'argent.



Face à Caïphe. Le grand prêtre accuse Jésus de blasphème, passible de mort. Pour la première fois, le Christ regarde vers la gauche, symbolisant le passé et le monde qu'il quitte.



La flagellation. Alors que Jésus est fouetté et insulté par les soldats, Ponce Pilate (en rouge) écoute les prêtres juifs. Devant leur insistance, il finit par prononcer une condamnation à mort.



La montée au Calvaire. Ployant sous le poids de la croix, le Christ se dirige vers le lieu de son supplice. A gauche, Marie, sa mère, est retenue par un homme qui veut l'empêcher de suivre Jésus.

La crucifixion. Jésus meurt sur la croix qui sépare le monde en deux parties : à gauche, les saints, à droite, les soldats. Trois des anges qui l'entourent recueillent son sang dans des calices.



La lamentation. Après une lente agonie, le Christ vient de mourir. Son corps sans vie est descendu de la croix et allongé sur le sol. Marie-Madeleine pleure à ses pieds, Jean, son disciple, bras écartés, exprime une intense douleur, tandis que Marie, sa mère, semble chercher un signe de vie sur le visage de son fils adoré.

LE LIEU SACRÉ

La cour des Païens ①, vaste place pavée en mosaïque, ouverte à tous, communiquait avec le reste de la ville par huit portes. L'une d'entre elles donnait sur l'arche de Wilson ② qui se prolongeait par un passage piétonnier menant à la ville.

L'arche de Robinson ③, haute de 15 m et large de 12 m, soutenait l'un des principaux escaliers conduisant au Temple. Audessous, la rue d'Hérode ④ longeait le mur occidental sur près d'un kilomètre. C'était l'artère commerciale la plus importante de la ville.

Entrez dans le Temple de Jérusalem

La rénovation de l'édifice entreprise à partir de 19 avant J.-C., à l'initiative d'Hérode I^{er}, roi de Judée, constitua le plus vaste chantier du monde antique.

PAR CHRISTÈLE DEDEBANT (TEXTE) ET GAËL ELEGOËT (ILLUSTRATIONS)

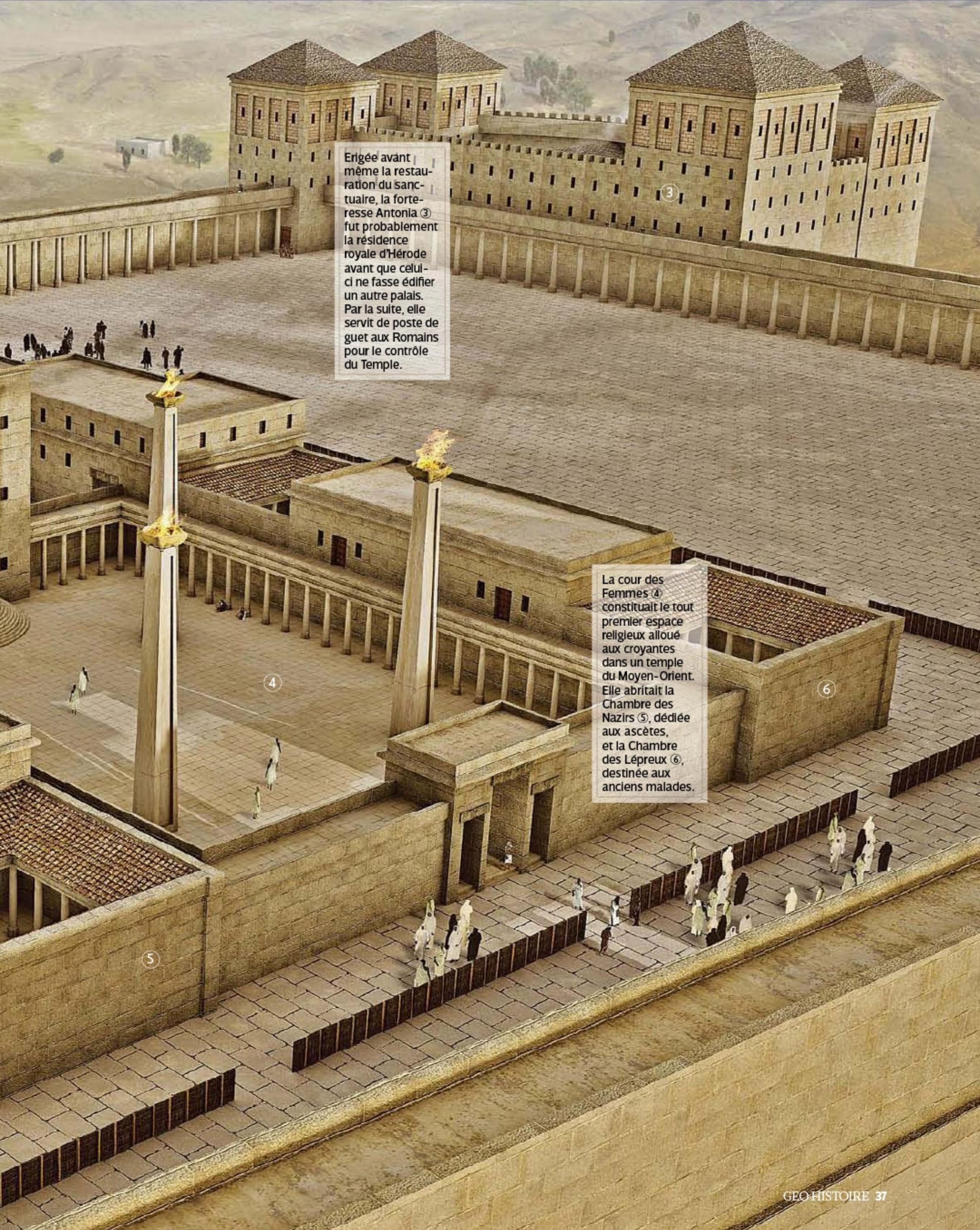
Le somptueux Portique royal (5) occupait toute l'aile méridionale du Temple. Il abritait essentiellement des commerces, mais aussi le siège du conseil municipal. Deux portes (6) et (7) conduisaient à la cour des Païens.



LE LIEU SACRÉ | Le Temple

En haut des quinze marches en demi-cercle, la splendide porte de Nicanor ① ouvrait sur la cour d'Israël, une sorte de «sas» à l'entrée de la cour des Prêtres ②, accessible aux hommes juifs de plus de 12 ans qui avaient accompli les rites de purification.

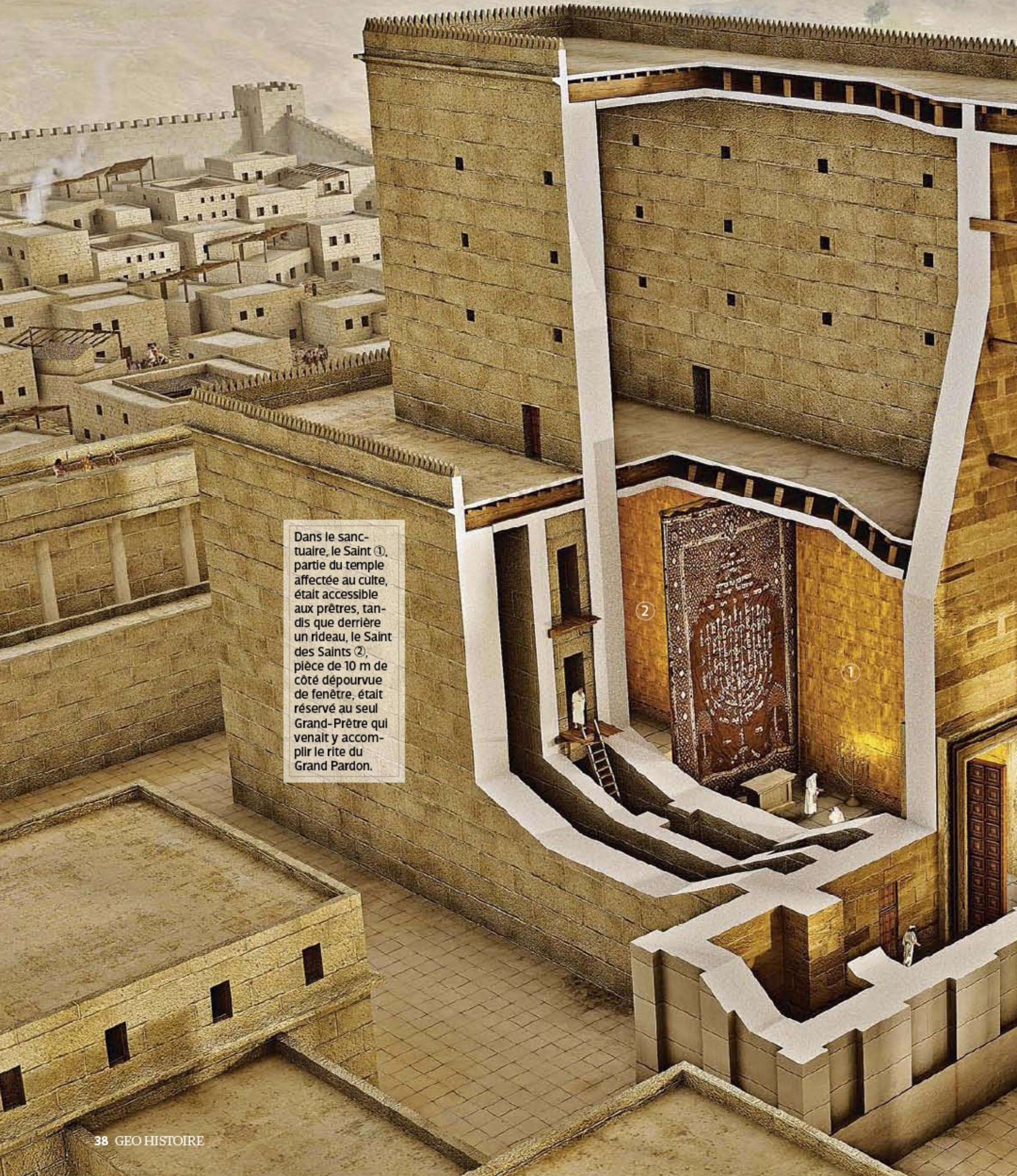
Les conditions d'accès à chaque cour étaient strictes



Erigée avant même la restauration du sanctuaire, la forteresse Antonia (3) fut probablement la résidence royale d'Hérode avant que celui-ci ne fasse édifier un autre palais. Par la suite, elle servit de poste de guet aux Romains pour le contrôle du Temple.

La cour des Femmes (4) constituait le tout premier espace religieux alloué aux croyantes dans un temple du Moyen-Orient. Elle abritait la Chambre des Nazirs (5), dédiée aux ascètes, et la Chambre des Lépreux (6), destinée aux anciens malades.

LE LIEU SACRÉ | Le Temple





A detailed architectural reconstruction of the Second Temple complex in Jerusalem. The image shows the outer wall of the temple compound, the Western Wall, and the large stone structures of the temple itself. In the foreground, there's a paved area with a few small figures of people. A callout box is positioned in the upper right area of the temple's roof.

La masse gigantesque du
Sanctuaire dominait la cité

Dans la cour des Prêtres, l'autel du sacrifice ③, d'une hauteur de 5 mètres, était constitué de pierres mal taillées. Vaches, chèvres, moutons sacrificiels y étaient immolés avant d'être suspendus à des crochets, puis dépecés.



Si l'on en croit le récit biblique, c'est entre 966 et 959 avant notre ère que Salomon fit édifier à Jérusalem un somptueux Temple destiné à abriter l'Arche d'Alliance qui contenait les tables de la Loi. Quelques siècles plus tard, en 586 avant J.-C., la destruction de ce sanctuaire par les troupes de Nabuchodonosor marqua la disparition définitive de l'Arche sacrée et, avec elle, celle du texte fondateur du culte des Hébreux. Il fallut attendre 515 avant J.-C. pour qu'un second Temple, plus modeste, soit élevé sur les fondations du premier. Pillée, profanée et relevée plusieurs fois au cours des siècles suivants, la demeure de Yahvé était passablement décrépie quand la Judée passa sous l'autorité de Rome, au I^{er} siècle avant notre ère. C'est alors qu'un roi autochtone entreprit son entière réfection. Ce bâtisseur visionnaire s'appelait Hérode I^{er}, dit le Grand.

Hérode, despote sanguinaire à la solde des Romains, avait beaucoup à se faire pardonner. C'est donc pour gagner la faveur des masses que «l'usurpateur», comme le nommait le peuple,

Tous les juifs pouvaient circuler librement dans la cour des Femmes ①, mais pour les croyantes et les garçons de moins de 12 ans, elle constituait le dernier cercle. Il n'était pas question d'approcher plus près du sanctuaire

entreprit d agrandir et d embellir le cœur même du judaïsme. Son projet était colossal : il voulait tripler la surface occupée par l'ancien sanctuaire. Devant l'incredulité des prêtres, Hérode employa les grands moyens : il engagea une partie de son immense fortune et recruta 18 000 ouvriers. La plateforme du mont du Temple était en effet située sur une colline naturelle. D'épaisses murailles venaient soutenir l'édifice, aussi large que vingt-cinq stades de football. Illustration simultanée de la puissance d'Hérode et de la grandeur du judaïsme, le mont du Temple représentait, au temps de Jésus, le plus grand chantier du monde antique. En effet, les travaux engagés en 19 avant J.-C. ne s'achevèrent vraiment que quarante-cinq ans plus tard.

Les grands pèlerinages attiraient jusqu'à 300 000 croyants

Au I^{er} siècle de notre ère, Jérusalem était la cité du Moyen-Orient qui se développait le plus rapidement. On imagine sans peine l'éblouissement – et sans doute l'affolement – des gens de la campagne venus jusqu'à cette ruche. «En temps normal, la ville sainte comptait à peine 30 000 habitants, commente l'historien Ori Soltes, de l'université de George-

town, à Washington, mais à l'époque des trois grands pèlerinages – Chavouot (fête de la récolte), Souccot (fête des cabanes) et surtout Pessa'h (la Pâque) –, la capitale de la Judée pouvait rassembler jusqu'à 300 000 personnes.» Le brassage était alors considérable. Selon les Evangiles, c'est précisément pour la Pâque, célébration majeure du judaïsme qui commémore l'exode des Hébreux hors d'Egypte, que Jésus, petit provincial de Nazareth, s'est rendu plusieurs fois au Temple d'Hérode.

Comme n'importe quel pèlerin de son époque, il a dû suivre un parcours hautement ritualisé pour parvenir jusqu'au sanctuaire. La première cour – la plus vaste, dénommée «cour des Païens» (ou des Gentils) – était bornée par un avertissement en grec et en latin aux accents menaçants : «Défense à tout étranger de franchir la barrière et de pénétrer dans l'enceinte du sanctuaire. Quiconque aura été pris sera lui-même responsable de la mort qui s'ensuivra.» Au-delà de cette limite, la cour des Femmes constituait le dernier espace autorisé aux croyantes et aux enfants de moins de 12 ans. Les juifs de sexe masculin, eux, pouvaient pénétrer jusqu'à la très étroite cour d'Israël accessible par la porte de Nicanor. La dernière

Avant sa mort, Jésus prédit la destruction du site

cour, enfin, dite «cour des Prêtres», était réservée aux seuls officiants du Temple. Là, enveloppée des volutes de fumée émanant des autels sacrificiels, se dressait la façade tapissée d'or du sanctuaire. L'édifice flambant neuf atteignait la hauteur d'un immeuble de quinze étages. Sa partie basse, appelée le Saint – qui abritait le Chandelier à sept branches, la Table des pains et l'Autel des parfums –, précédait le Saint des Saints, le séjour supposé de Yahvé, où une dalle de pierre du temps des prophètes avait remplacé l'Arche perdue. Dans cette pièce aveugle, isolée par un rideau, seul le Grand Prêtre avait le droit d'entrer à l'occasion du Kippour.

Les vendeurs à la sauvette et les quêteurs arpentaient le parvis

Ce lieu de recueillement était environné d'une incessante clamour. Pour remercier Dieu ou lui adresser une requête, vaches, chèvres ou moutons étaient périodiquement immolés sur l'autel de pierre situé dans la cour des Prêtres. Selon la tradition, Marie et Joseph, trop pauvres pour s'offrir une bête à corne, auraient célébré la naissance de leur premier enfant mâle, Jésus, avec un simple couple de tourterelles. Pour la seule fête de la Pâque, des milliers d'agneaux étaient sacrifiés chaque jour à quelques mètres de l'édifice sacré. Mais c'est sur l'esplanade centrale, dans la cour des Païens, que l'agitation était à son comble. À l'époque des pèlerinages, cet espace ouvert à tous – hommes, femmes, hérétiques, infirmes – se transformait en gigantesque bazar. Si le règlement imposait aux marchands de s'établir hors de l'enceinte, notamment sous les galeries du Portique royal situé le long du mur méridional, nombre d'entre eux contrevenaient à la règle dans l'indifférence générale. Dès le matin, quêteurs, rabatteurs

et vendeurs à la sauvette arpentaient le parvis pour appâter le chaland. Les affaires des marchands de bestiaux étaient particulièrement florissantes. La loi lévitique stipulait en effet que les animaux propitiatoires ne devaient présenter aucune tare. Pour éviter de s'exposer au refus des sacrificeurs, les fidèles préféraient souvent les acheter au Temple malgré les prix exorbitants pratiqués sur le parvis. C'est alors qu'intervenaient les changeurs. À l'époque du Christ, la monnaie officielle, romaine, était frappée des effigies des Césars. Considérée comme impure par les juifs, elle ne permettait pas d'acquérir les animaux offerts en sacrifice. La monnaie sacrée – le sicle – était donc disponible auprès des «banquiers» de l'esplanade. Leur commission, qui oscillait du simple au double (jusqu'à 10 %), variait selon le poids et le métal de la monnaie d'origine. On entrevoit sans peine les arguties qui en découlaient. Selon l'évangéliste Matthieu, ces scènes auraient inspiré à Jésus la célèbre invective : «Vous avez fait [de ma Maison] une cave de voleurs !»

Si l'orgueilleux sanctuaire a souvent été la cible des attaques verbales du Christ, aucune ne fut plus radicale que la dernière. Depuis le mont des Oliviers, d'où la vue sur le Temple était la plus belle, Jésus, à la veille de sa crucifixion, annonça la ruine définitive du bâtiment d'Hérode. Celui-ci ne survécut pas longtemps à cet anathème : en 70,

Derrière ce rideau, le Saint des Saints était la demeure supposée de Yahvé. Une dalle de pierre y figurait l'emplacement de l'Arche d'Alliance perdue.

les légions romaines de Titus y mettaient le feu. Ainsi disparut le dernier Temple dédié à Yahvé au cœur de Jérusalem. Sur son emplacement, d'autres édifices sacrés furent successivement élevés au cours des siècles : d'abord un sanctuaire dédié à Jupiter en 135, suivi, cinq cents ans plus tard, du Dôme du Rocher et de la mosquée Al-Aqsa. De l'énorme mur de soutènement qui ceinturait le mont du Temple ne subsiste aujourd'hui qu'un seul fragment mondialement connu : le «kotel», le mur des Lamentations. Même absent, le Temple continue d'attirer les foules : en 2010, quelque 10 millions de personnes s'y sont rendues en pèlerinage.

CHRISTÈLE DEDEBANT





Les mots «Ecce Homo» («Voici l'homme») s'enroulent sur le sceptre de Pilate. C'est avec ces paroles qu'il aurait présenté Jésus à la foule.

PO NCE ROMAIN BORNÉ EST ENTRÉ DANS LA LÉGENDE

Durant la dizaine d'années de son mandat, ce haut fonctionnaire a déclenché des émeutes, provoqué la colère des prêtres juifs, irrité son empereur et massacré les Samaritains. Finalement, la seule chose qu'on ne lui a pas reprochée à l'époque, c'est d'avoir fait crucifier Jésus.

P

once Pilate a le privilège d'être le seul personnage historique cité dans le Symbole des apôtres, cette prière initialement formulée, d'après la tradition chrétienne, par les douze premiers fidèles de Jésus : « Je crois en [...] Jésus-Christ, qui [...] a souffert sous Ponce Pilate. » Cet honneur, le Romain ne le doit pas à ses propres qualités, mais à la nécessité pour les premiers croyants de souligner que la figure du fils de Dieu s'inscrit dans un temps historique réel. Jésus n'est pas l'avatar d'une divinité, mais bien un homme juif qui a vécu et est mort en Judée, alors que Ponce Pilate gouvernait cette province de l'Empire romain conquise en - 63. Qui était vraiment ce fameux Pilate ? Sa postérité évangélique et légendaire est aussi immense qu'est mince le dossier historique constitué à son sujet. Des spécialistes comme l'historien Maurice Sartre ou le bibliste américain Raymond Brown, entre autres, et plus récemment Jean-Pierre Lémonon qui lui a consacré une biographie (« Ponce Pilate », éditions de l'Atelier, 2007), se sont pourtant employés à nous restituer cette figure essentielle du récit de la Passion.

On ne sait pas quand il est né, on ignore aussi quand et où il est mort. Mais son nom indique qu'il appartenait à l'illustre famille romaine des Ponce (Pontius) et son surnom Pilatus, « l'homme habile à manier le javelot » (du latin « pilum », javelot, l'arme par excellence des légionnaires), qu'il était un militaire chevronné. Et membre de l'ordre équestre, l'aristocratie romaine, comme la plupart des gouverneurs. En fin de carrière, sans doute plus très jeune, ce militaire fut désigné par l'empereur Tibère pour être son représentant en Judée. Il exerça cette fonction pendant dix ans, de 26 à 36 de notre ère. La durée même de son gouvernement prouve qu'il n'était pas indigne de sa tâche. Incarner l'autorité romaine dans ce petit district turbulent, à l'autre bout de l'Empire, n'était pas une sinécure. Du port de Césarée où il résidait, Pilate administrait la Judée sous la triple surveillance de l'empereur de Rome, du préfet de Syrie dont il dépendait, et des autorités juives. Satisfaire simultanément ces trois pouvoirs relevait parfois de l'impossible, comme le montrent les affaires qui ont assombri et finalement interrompu son gouvernement.

Le premier de ces « couacs » intervient très vite. A peine entré dans ses fonctions, Pilate manifeste le souhait de placer dans la garnison de Jérusalem des enseignes arborent le portrait de l'empereur. Oubliant ou ignorant que l'exposition d'images en ville fait l'objet d'un interdit religieux, il voit surgir à Césarée une délégation de juifs exigeant leur retrait. Il s'y refuse et fait même cerner ces manifestants par ses soldats. Les juifs crient qu'ils préfèrent mourir plutôt que de renoncer à leurs traditions. Alors, raconte l'historien Flavius Josèphe dans ●●●

APRÈS
UN RÊVE
PRÉMONITOIRE,
SA FEMME
LUI AURAIT
CONSEILLÉ
D'ÉPARGNER
LE MESSIE



Pilate, ici peint par J. Breu l'Ancien (1502) sous une allure orientale, se lave les mains

••• ses «Antiquités judaïques», «Pilate, étonné de leur fermeté dans l'observation de leur loi, fit renvoyer sur-le-champ les images de Jérusalem à Césarée».

C'est donc un politique, capable de négocier et qui sait battre en retraite pour préserver la «paix sociale». Mais cette première déconvenue en dit long sur la difficulté de sa tâche et sur l'incompréhension qui règne alors à Jérusalem entre Romains et juifs. En fait, la Judée est l'une des sociétés les plus rigides de l'Empire, d'autant plus ligotée dans ses obligations rituelles que celles-ci doivent protéger le peuple des séductions de la civilisation romaine. En Judée, le religieux est imbriqué dans le quotidien comme nulle part ailleurs. Aucun geste, aucun acte de la vie n'échappent à la vigilance des prêtres. La Torah se dresse entre les juifs et le reste du monde, et, pour ne rien arranger, des prédictateurs, des prophètes, des illuminés de toutes sortes irritent la population en annonçant l'imminence de la fin des temps, et même la venue d'un messie qui restaurera la souveraineté juive.

C'est dans ce climat extrêmement tendu qu'éclate la deuxième affaire. Pour améliorer le système d'alimentation en eau de Jérusalem, Pilate décide de prélever dans le Trésor du Temple, qu'il voit comme une manne publique, les fonds nécessaires à la construction

d'un aqueduc. Aussitôt, des milliers d'hommes se soulèvent, criant au pillage, au sacrilège. Le préfet, qui connaît déjà mieux son monde, a prévu cette réaction : il mêle à la foule des hommes à lui, habillés en civil, armés de matraques, avec mission de neutraliser les meneurs. Ses agents font du zèle. Bastonnade, bousculade... On relève de nombreux morts.

Disculpant le gouverneur, les Evangiles rejettent la responsabilité de la crucifixion sur les prêtres juifs

Une troisième bavure, vers l'an 30, le brouille cette fois-ci avec l'empereur Tibère. Pilate commande des «boucliers dorés», objets sacrés dédiés au culte impérial. Il veut les exposer à Jérusalem dans l'ancien palais d'Hérode. Les juifs s'en émeuvent. Une de leurs ambassades alerte l'empereur qui fait porter au préfet l'ordre de retirer immédiatement ces objets. Tibère, au contraire de son prédécesseur Auguste, déteste qu'on le prenne pour un dieu. En voulant honorer son maître, Pilate l'a froissé... Survient alors la quatrième affaire, qui va changer l'histoire de l'humanité – pour Pilate, c'est la moins importante de toutes ; pas sûr qu'il en ait conservé le souvenir, une fois achevée sa mission en Judée... Tout commence à la Pâque de l'année 30,



Erich Lessing/AKG Images. Abbaye de Melk (Autriche). Fondation bénédicte.

après le jugement du Christ. Cette scène n'existe que dans l'Évangile de Matthieu.

lorsque les grands prêtres juifs lui demandent de juger un agitateur nommé Jésus. Ils ont besoin de lui, précise l'Évangile selon saint Jean, parce que les autorités juives n'ont «pas le droit de mettre quelqu'un à mort». Pour être soumis à la sentence capitale, Jésus doit être condamné par le pouvoir romain. Mais Pilate est réticent : selon lui, il s'agit d'une affaire entre juifs qui ne concerne pas Rome. Les déclarations de Jésus, qui l'ont fait accuser de blasphème par les prêtres, ne peuvent entraîner à ses yeux une condamnation à mort.

On peut lire, dans les Ecritures, comment Pilate tente de résoudre ce dilemme. La scène se passe dans le prétoire de l'ancien palais d'Hérode, où réside le préfet quand il est de passage à Jérusalem. On entend sa voix, ironique et fatiguée : «Es-tu le roi des juifs ?» La réponse est célèbre : «C'est toi qui le dis.» Jésus ne se défend pas. Pilate, suivant les Évangiles, demande alors aux juifs, amassés au pied du palais, de choisir qui ils veulent gracier à l'occasion de la fête pascale. «Barabbas !» crie la foule. Ce plébiscite, qui entraîne la condamnation de Jésus, n'a sans doute pas vraiment eu lieu. La coutume de libérer un prisonnier pour la fête de la Pâque n'est attestée nulle part en dehors du Nouveau Testament. Comment expliquer alors que cet épisode figure dans les Évangiles ?

Peut-être a-t-il été inventé par les évangélistes pour rejeter la responsabilité de la mise à mort de Jésus sur les juifs. Pourquoi les «charger» ainsi ? Parce qu'ils sont coupables, d'un point de vue chrétien, d'avoir rejeté l'enseignement du Christ. Pilate, quant à lui, se sort de ce procès en s'en «lavant les mains», du moins selon Matthieu, le seul à évoquer ce geste fameux... En fait, tous les détails ou presque du procès de Jésus sont sujets à caution, car ils ont été reconstitués, romancés pourrait-on dire, par les Ecritures, à des fins théologiques – comme l'épisode de Barabbas. On peut juste être sûr que le procès a eu lieu, que Jésus a été condamné – et crucifié.

Pilate sera reconnu comme martyr en Egypte et vénéré comme saint en Ethiopie...

Le préfet l'oublie bien vite. Il poursuit, pendant quelque temps encore, sa pénible carrière judéenne, que termine la cinquième et dernière affaire à laquelle son nom est lié. A l'appel d'un pseudo-prophète, les Samaritains se rassemblent en foule pour gravir le mont Garazim, leur montagne sainte. Selon le prédicateur, Moïse y a caché des objets dont la divulgation rétablira le «véritable culte». Ce mouvement menaçant l'ordre romain, Pilate se doit d'intervenir. Mais la troupe qu'il envoie fait de l'excès de zèle. Outrepassant ses ordres, elle commet un massacre. Les notables samaritains s'en plaignent à Vitellius, prestigieux gouverneur de Syrie. Cette fois, c'en est trop : Pilate est démis de ses fonctions. Sans protester, probablement sans regret, il quitte cette Judée qui lui a causé tant de soucis. Il retrouve Rome peu de temps après la mort, en 37, de l'empereur Tibère.

On perd alors complètement sa trace. Pilate a quitté l'Histoire pour entrer dans la légende. Est-il mort en Gaule ou en Helvétie, comme le prétendent certains évangiles apocryphes ? Sa femme, Procla, est-elle devenue chrétienne ? Suivant Matthieu, lors du procès de Jésus, elle aurait eu un songe prémonitoire et aurait donné à son mari le conseil de ne pas se mêler de «l'affaire de ce juste». Plus tard, elle sera béatifiée par l'Eglise grecque, tandis que Pilate sera reconnu comme martyr en Egypte et vénéré comme saint en Ethiopie...

Reste l'image réelle, très lisible entre les lignes des Évangiles, d'un fonctionnaire pas pire qu'un autre, mais placé dans une situation impossible, confronté aux machinations des prêtres et des notables avec lesquels il est obligé de s'entendre. Un administrateur à la fois rusé mais maladroit, borné dans son action par sa dévotion excessive à l'«Imperium». Un Romain moyen, c'est tout. Pour finir, c'est le poète Francis Ponge, en 1967, qui lui rend le plus malicieux hommage, en rappelant qu'il est le seul personnage «à sortir de ce conte (ndlr : Le Nouveau Testament) avec les mains pures». Dans son poème intitulé «Le savon»...

■ JEAN-BAPTISTE MICHEL

JÉSUS, EN UER

Parlé dans tout le Moyen-Orient depuis le X^e siècle avant notre ère, l'araméen



sion originale

était la langue du Christ et peut-être celle du texte perdu qui aurait inspiré les Evangiles.



Heritage Images / Leemage

«Je suis Kilamuwa, le fils du roi Haya... Ainsi commence le texte araméen gravé sur cette plaque commémorative du royaume de Sam'al (dans l'actuelle Turquie), rédigé au IX^e siècle avant Jésus-Christ.

Dans son film «La Passion du Christ», sorti en 2004, le réalisateur américain Mel Gibson ne recule devant rien pour faire vivre au spectateur la crucifixion de Jésus comme s'il y était. Pas même devant le plus invraisemblable : tourner l'intégralité de cette superproduction à 30 millions de dollars dans les langues de l'époque. Ainsi y voit-on le préfet romain Ponce Pilate, l'homme connu pour avoir livré le Christ à la croix, s'adresser à son épouse et à ses officiers dans un parfait latin classique : jusqu'à, on arrive à suivre. Mais lorsque Jésus, sa mère, ses disciples et le peuple de Judée conversent entre eux, c'est dans un langage qui n'évoque rien de connu. Un obscur patois local ? Non : une langue oubliée, l'araméen, qui fleurissait jadis de l'Egypte à l'Inde et du Caucase à l'Arabie.

Jésus de Nazareth s'exprimait en araméen, cela ne fait aucun doute. Les croyants le savent par les Evangiles. Rédigés en grec, ces récits bibliques s'attachent à citer le Christ dans sa langue, comme lorsqu'il lance du haut de sa croix : «Eloï, Eloï, lama sabachthani ?» («Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?»). Les historiens, eux, l'attestent par leurs recherches : dans la Palestine de l'époque, l'araméen était la langue la plus couramment parlée au quotidien,

et ce depuis des siècles. Mieux : il était l'idiome commun à tous les peuples du Moyen-Orient. Comme l'anglais aujourd'hui», explique Michael Langlois, maître de conférence à l'université de Strasbourg.

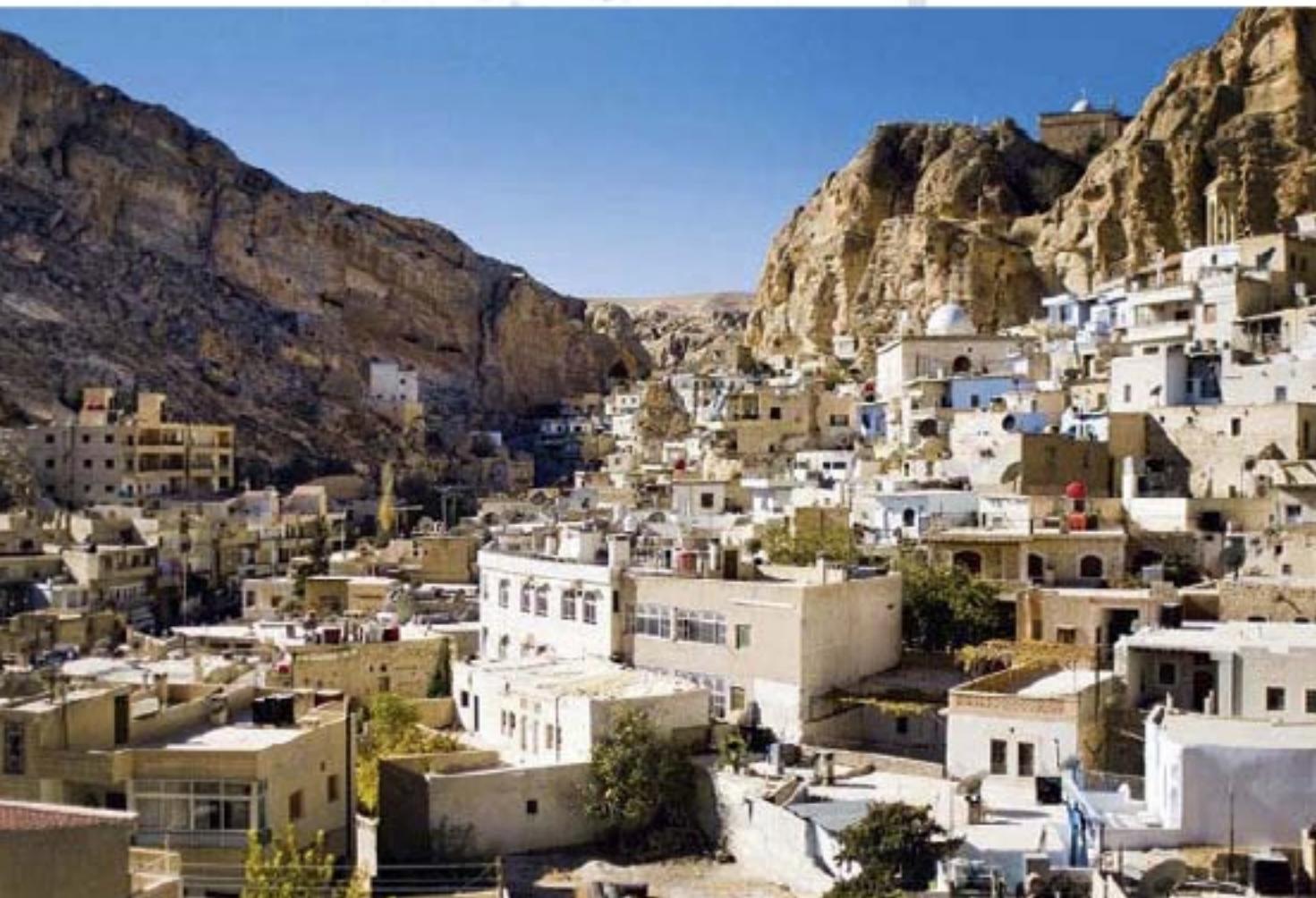
Les sources de ce langage antique remontent à l'aube de l'âge du fer, plus de mille ans avant notre ère. Son nom désigna d'abord un peuple du désert de l'actuelle Syrie. «Les Araméens étaient l'une de ces populations semi-nomades qui évoluaient au milieu des trois grands blocs politiques de la fin du II^e millénaire, l'Egypte, l'Anatolie des Hittites et la Mésopotamie [l'Irak d'aujourd'hui, divisée alors entre Assyriens et Babyloniens], résume Michael Langlois. Ils étaient régulièrement pris dans les conflits entre ces puissances, et c'est ainsi qu'on en trouve les premières mentions.»

Vers l'an 1000 av. J.-C., les tribus araméennes, qui doivent leur nom à Aram, fils de Sem et petit-fils de Noé, dans le récit de la Genèse, se fixèrent dans de petits royaumes, comme celui de Damas. De cette époque datent les premières traces écrites de leur langue, qui s'inscrivait dans la grande famille des langues sémitiques, et dont font partie l'arabe et l'hébreu actuels. Son alphabet de 22 lettres était proche de celui des Phéniciens, peuple de marins du Liban, lui-même considéré comme l'ancêtre des alphabets modernes.

En quelques siècles, les royaumes araméens furent avalés par leur puissant voisin, l'Empire assyrien. ●●●

Près d'un demi-million de personnes dans le monde parlent encore l'araméen

Giulio Paletta/Zuma-REA



Situé près de Damas, en Syrie, le village de Maalula est peuplé à 90 % de chrétiens. Il est l'un des derniers endroits au monde où l'on parle encore l'araméen.

••• Mais leur langue, elle, en profita pour se diffuser. Intégrés dans un territoire qui couvrait tout le Moyen-Orient, les peuples araméens s'éparpillèrent. «Ils circulaient beaucoup, notamment vers l'est, raconte Michael Langlois. Et l'araméen se diffusa jusqu'en Mésopotamie et à Babylone, où régnait jusque-là l'akkadien, plus complexe à écrire.» La conquête de la région par les Perses, au VI^e siècle avant notre ère, enfonça le clou. L'araméen fut érigé en langue officielle du nouvel Empire, des confins de l'Inde jusqu'à l'Egypte et au Bosphore, et enseigné dans une version standardisée dans les écoles de scribes. «Peu à peu, il

devint la “lingua franca” de toute cette zone, la langue du commerce et de la diplomatie, mais aussi du droit, du savoir et de la littérature, explique Arnaud Sérandour, maître de conférence en sciences religieuses à l'Ecole pratique des hautes études. Il n'abolit pas pour autant les autres langues : dans l'Antiquité, on était souvent polyglotte.»

Chez les juifs de Palestine, où naquit Jésus de Nazareth, l'araméen vint s'ajouter à l'hébreu, la langue de la bible hébraïque (l'Ancien Testament), dont il était proche. Il s'imposa comme langue maternelle et quotidienne, surtout après le retour

des juifs de leur exil à Babylone, vers 540 avant J.-C. L'hébreu, lui, resta la langue religieuse... du moins, en partie. «Pendant le culte, on se mit à utiliser les deux, explique Michael Langlois. Les principaux écrits bibliques, comme la Torah [les cinq premiers livres de l'Ancien Testament], rédigés à l'origine en hébreu, furent traduits en araméen, pour pouvoir être compris de tous : c'est ce qu'on appelle les «targoum». Enfin, certains textes sacrés des derniers siècles avant notre ère, comme le Livre de Daniel, furent écrits en partie en araméen.» A côté de ces deux langues, on pouvait aussi entendre parler le grec, devenu le langage international autour de la Méditerranée après l'invasion d'Alexandre le Grand en 331 avant J.-C. Sans oublier le latin, amené par les Romains, même s'il fut peu diffusé dans la population.

C'est donc en araméen que Jésus et ses disciples s'exprimaient au quotidien, et qu'ils prêchaient auprès du peuple. Un araméen bien identifiable, même. Avec le temps, le parler jadis unifié de l'Empire perse s'était fragmenté en



Greg Ruffing/Redux-REA

Le parfum de l'encens flotte dans l'église catholique assyrienne de Glenview, Illinois. Dans cette région d'Amérique, les offices ont lieu en araméen pour les Irakiens, les Iraniens et les Syriens qui se sont exilés là.

«On écrivait beaucoup en araméen à l'époque, et je ne vois pas pourquoi on aurait attendu des décennies avant de mettre par écrit les paroles de Jésus qui circulaient à l'oral. De plus, des témoignages du début de notre ère font mention d'un «Evangile des nazôréens» [les tout premiers disciples de Jésus], sans doute écrit en araméen. Si l'on retrouvait un jour des fragments de manuscrits du I^e siècle citant Jésus dans le texte, ce serait une découverte extraordinaire !»

Les seules versions connues des Evangiles en araméen sont des traductions à partir du grec. Elles étaient destinées à l'évangélisation des nombreuses populations d'Orient qui parlaient encore cette langue. «Le premier royaume chrétien fut celui d'Edesse [Urfâ, en Turquie], au III^e siècle. On y utilisait une forme d'araméen appelée le syriaque, explique Michael Langlois. Ce christianisme en syriaque s'est développé : on en a retrouvé des traces en Mésopotamie, en Iran et jusqu'en Chine.» Et il existe toujours aujourd'hui : «Plusieurs Eglises d'Orient, comme les maronites ou les Assyro-Chaldéens, ont conservé le syriaque comme langue liturgique», indique Alain Desreumaux.

Car l'araméen, s'il a décliné au fil des siècles, supplantié au Moyen-Orient par l'arabe, n'est pas une langue morte. Selon l'Unesco, il compte encore un demi-million de locuteurs, dans des villages et régions reculées de la Syrie, du sud-est de la Turquie, du nord de l'Irak et de l'Iran, et au sein de diasporas autour de Paris (à Sarcelles notamment), en Suède, aux Etats-Unis... Mais attention : en réalité, plus personne ne parle ou ne prie aujourd'hui dans la «langue du Christ». Le syriaque de la liturgie et les formes de «néo-araméen» répertoriées, comme le soureth, très influencé par l'arabe, n'ont pas grand-chose à voir avec le parler qui résonnait il y a deux mille ans en Galilée. «Les prononciations, la grammaire, le vocabulaire, ont beaucoup évolué», dit Arnaud Sérandour. Pas sûr, donc, que Jésus comprendrait encore les araméophones actuels. ■

dialectes locaux, qui permettaient de reconnaître à l'oreille un habitant de Babylone, de Pétra, de Palmyre... Et de distinguer un natif de Galilée d'un autochtone de Jérusalem, à une centaine de kilomètres de là. «D'une région à l'autre, il y avait des différences de lexique, d'accent, de musique de la langue.. Un peu comme entre un Parisien et un Corse», compare Arnaud Sérandour. L'Evangile selon Matthieu en fournit un exemple : durant le procès de Jésus, Pierre, qui tente de passer incognito parmi la foule de Jérusalem, est finalement reconnu à cause de son accent galiléen.

La question de la langue de Jésus n'a rien d'anecdotique. Car si le message du Christ fut d'abord transmis à l'oral en araméen, les Evangiles le rapportent, à quelques exceptions près, en grec : ils furent rédigés à la fin du I^e siècle pour des populations hellénophones, au moment où le christianisme commençait à se déployer hors de son berceau. Le changement d'idiome a-t-il altéré la parole christique ? «D'une certaine façon, oui, juge Michael Langlois. L'araméen et le grec appartiennent à deux familles de

langues différentes. Ils n'impliquent pas la même façon de penser. Des mots araméens du vocabulaire courant comme "passer" et "revenir" ont été traduits en grec par des termes abstraits comme "transgresser" et "repentir". L'univers mental de Jésus, comme l'indiquent ces paraboles, étaient plutôt issues de la vie quotidienne que de constructions intellectuelles sophistiquées.»

Un tel constat excite l'imagination : et s'il avait existé, avant les textes en grec, des verbatims de Jésus «en VO», qui auraient servi de sources aux Evangiles que nous connaissons ? «De tels fantasmes ont surtout été construits autour de l'Evangile selon Matthieu, dont la forme témoignerait de l'existence d'une sorte de premier jet en hébreu ou en araméen, indique Alain Desreumaux, directeur de recherche sur l'araméen au CNRS. Il n'est certes pas impensable que des gens aient recueilli par écrit des sentences de Jésus dans sa langue. Mais pour l'heure, on n'en a retrouvé aucune trace.» Michael Langlois est plus affirmatif :

VOLKER SAUX

LE RAYONNEMENT

LES FOYERS DE LA



Thessalonique LE MAUSOLÉE DEVENU ÉGLISE

C'est vers l'an 50 que Paul fonde une communauté chrétienne dans la florissante capitale impériale de Macédoine. Construite pour servir de mausolée à l'empereur Galérius, la rotonde Saint-Georges (photo) ne remplira jamais cette fonction : les partisans de Jésus s'en empareront pour en faire une église.

NOUVELLE RELIGION

Dans les villes où elles s'établirent au I^{er} siècle, les communautés chrétiennes durent affronter deux périls : les persécutions menées par les païens et les querelles religieuses entre les fidèles.

PAR JEAN-JACQUES ALLEVI (TEXTE)





Antioche

LES PARTISANS DE JÉSUS SONT APPELÉS



UN LIEU DE PRIÈRES
SOUTERRAIN
Creusée à même
la roche, l'église
troglodytique Saint-
Pierre, dont on voit
ici l'intérieur, était
utilisée pour des
réunions secrètes
par les chrétiens
d'Antioche. La cha-
pelle se prolongeait
par un souterrain
qui permettait aux
adeptes de fuir
en cas de danger.

«CHRÉTIENS» POUR LA PREMIÈRE FOIS



D

ès les années qui suivirent la mort du Christ, des communautés chrétiennes s'implantèrent un peu partout dans le monde méditerranéen. Elles étaient composées de juifs de langue grecque, appelés donc «Hellénistes». Ils avaient fui Jérusalem à la suite de la mort d'un des leurs, Etienne : des juifs traditionnalistes l'avaient lapidé car il critiquait leur foi. Les juifs fidèles de Jésus s'étaient réfugiés dans différentes villes, notamment Antioche (dans l'actuelle Turquie).

Dans cette cité cosmopolite, ils furent pour la première fois appelés «chrétiens» (c'est-à-dire partisans du Christ) par les païens. Capitale de la très vaste province romaine de Syrie, Antioche comptait à l'époque quelque 500 000 habitants. Elle constituait un nœud commercial de première importance où s'était implantée une importante minorité juive. Celle-ci regardait avec suspicion les chrétiens, car ceux-ci accueillaient sans gêne les païens tentés par leur nouvelle foi, sans exiger d'eux qu'ils pratiquent la circoncision, ni qu'ils respectent les pratiques alimentaires juives. «Une particularité de la communauté antiochienne a été de réunir circoncis et incirconcis autour des mêmes tables pour le repas», souligne Etienne Trocmé dans la monumentale «Histoire du christianisme» qu'il a cosignée avec d'autres spécialistes (éditions Desclée de Brouwer, 2000).

Cet état de fait allait être source de vifs échanges entre les premiers chrétiens. Vers 51, des envoyés de l'Eglise de Jérusalem vinrent ainsi rappeler aux convertis que la circoncision s'imposait à tous. Finalement, les débats aboutirent à un compromis : il fut décidé une sorte de partage de la mission d'évangélisation. Pierre s'attacherait à porter aux juifs la parole du Christ, tandis que Paul, lui, s'occuperait des païens.

Images and stories/Blindwinkel-AGE fotostock

A

l'automne 49, Paul se rendit à Corinthe, en Grèce. Dans cette colonie romaine, il y croisa un couple d'artisans : Aquilas et sa femme Priscille. Ensemble, ils fondèrent la première communauté chrétienne de la ville. Grâce à ses deux ports, cette cité avait alors la haute main sur l'ensemble du trafic commercial entre Rome et l'Orient. Cette situation lui offrait une opulence insolente. A l'instar de toute sa population, très cosmopolite, le groupe chrétien qui venait de naître se mêlangea très vite. Plusieurs figures de la synagogue locale, tel Crispus, l'un de ses chefs, se convertirent semble-t-il à ce moment-là. Cependant, comme à Antioche, la situation se tendit bientôt entre les juifs traditionalistes et ceux qui étaient tentés par la nouvelle foi. Vers 51, la communauté juive se souleva pour protester contre Paul, accusé de répandre la doctrine chrétienne. Le proconsul romain Gallion refusa d'intervenir, jugeant que ce conflit religieux entre juifs ne le concernait pas.

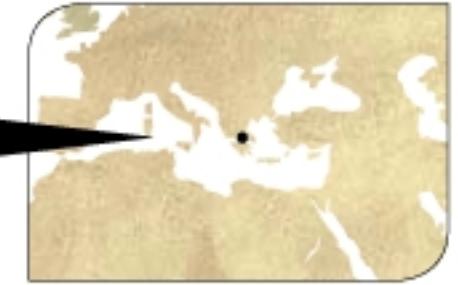
Ces frictions ne constituaient pas le seul danger menaçant les chrétiens. Dans ce carrefour international aux mœurs dissolues, la licence s'affichait partout, en premier lieu aux abords du sanctuaire honorant Aphrodite. Le temple était entouré d'un millier de prostituées ! Depuis Ephèse, où il continuait à répandre la bonne parole, Paul adressa plusieurs lettres, ses fameuses Epîtres aux Corinthiens (écrites en 55-56) aux fidèles de cette ville. Il les exhortait à surveiller leur conduite. Les repas qu'ils prenaient en commun, écrivait-il, ne devaient pas tourner à la beuverie et à la débauche. Les femmes qui participaient aux célébrations eucharistiques étaient invitées à veiller à leur tenue. Malgré ces remontrances, la remuante communauté corinthienne continua à lui donner des soucis. Au point qu'il revint dans la ville pour la reprendre en main, mais il fut très mal accueilli et préféra rebrousser chemin.

DÉBAUCHE ET LIBATIONS : PRÈS DU TEMPLE, LES


N. Soroikin/Zoonar/AGE Fotostock

ADEPTES ÉTAIENT SOUMIS À LA TENTATION

Corinthe



DES RELIGIONS EN CONCURRENCE
On voit ici les ruines de la fontaine Pirène qui était alimentée, selon la mythologie grecque, par les larmes d'une nymphe. Avant l'arrivée des chrétiens, la ville possédait également des temples dédiés à Aphrodite, Apollon, Hermès, ou encore un sanctuaire consacré à Déméter.





ephèse

LES FABRIQUANTS D'AMULETTES PAÏENNES



FAISAIENT LA GUERRE AUX DISCIPLES DU CHRIST



L

a naissance du christianisme à Ephèse est mal connue. Contrairement à ce que rapportent les Actes des Apôtres, ce n'est pas Paul qui en est à l'origine. Une communauté chrétienne a en effet existé dans cette grande ville portuaire d'Asie Mineure (Turquie actuelle) avant qu'il y vienne. Cette communauté a peut-être été fondée par Aquilas et sa femme Priscille, les premiers chrétiens de Corinthe (voir pages précédentes), mais il est impossible de l'affirmer avec certitude.

Capitale de la province romaine d'Asie, Ephèse était la quatrième ville de l'Empire. Edifiée à l'embouchure du fleuve Käystros, cette cité d'environ 250 000 habitants était renommée pour le dynamisme de son activité commerciale mais aussi pour la présence de son temple. L'édifice dédié à la déesse vierge Artémis attirait nombre de pèlerins de tout l'Empire venus célébrer la fécondité. Le lieu, localisé à l'est de la ville, offrait des dimensions impressionnantes : quatre fois le Parthénon. Quant au théâtre, il pouvait accueillir 24 000 spectateurs !

Comme l'apôtre Jean l'évangéliste, qui, selon la légende, aurait terminé sa vie dans la ville (entre 98 et 117), Paul a fait plusieurs passages à Ephèse. Lors de son troisième séjour qui dura plus de deux ans, il rencontra nombre de difficultés. Les juifs l'accusèrent de blasphème et le chassèrent de la synagogue. Ils lui administrèrent même des coups de fouet. Les païens ne furent pas plus tendres. Ainsi, les orfèvres d'Ephèse fomentèrent-ils une émeute contre le missionnaire. Cette corporation redoutait que l'expansion chrétienne ne porte atteinte à son très juteux commerce d'objets de piété en argent, dont raffolaient les pèlerins.

Lorsque Paul quitta Ephèse, il confia la communauté à son compagnon Timothée, lui-même fils d'un père grec et d'une mère juive. Timothée serait mort lapidé, vers 97, alors qu'il tentait d'empêcher des Ephésiens de participer à une fête païenne.

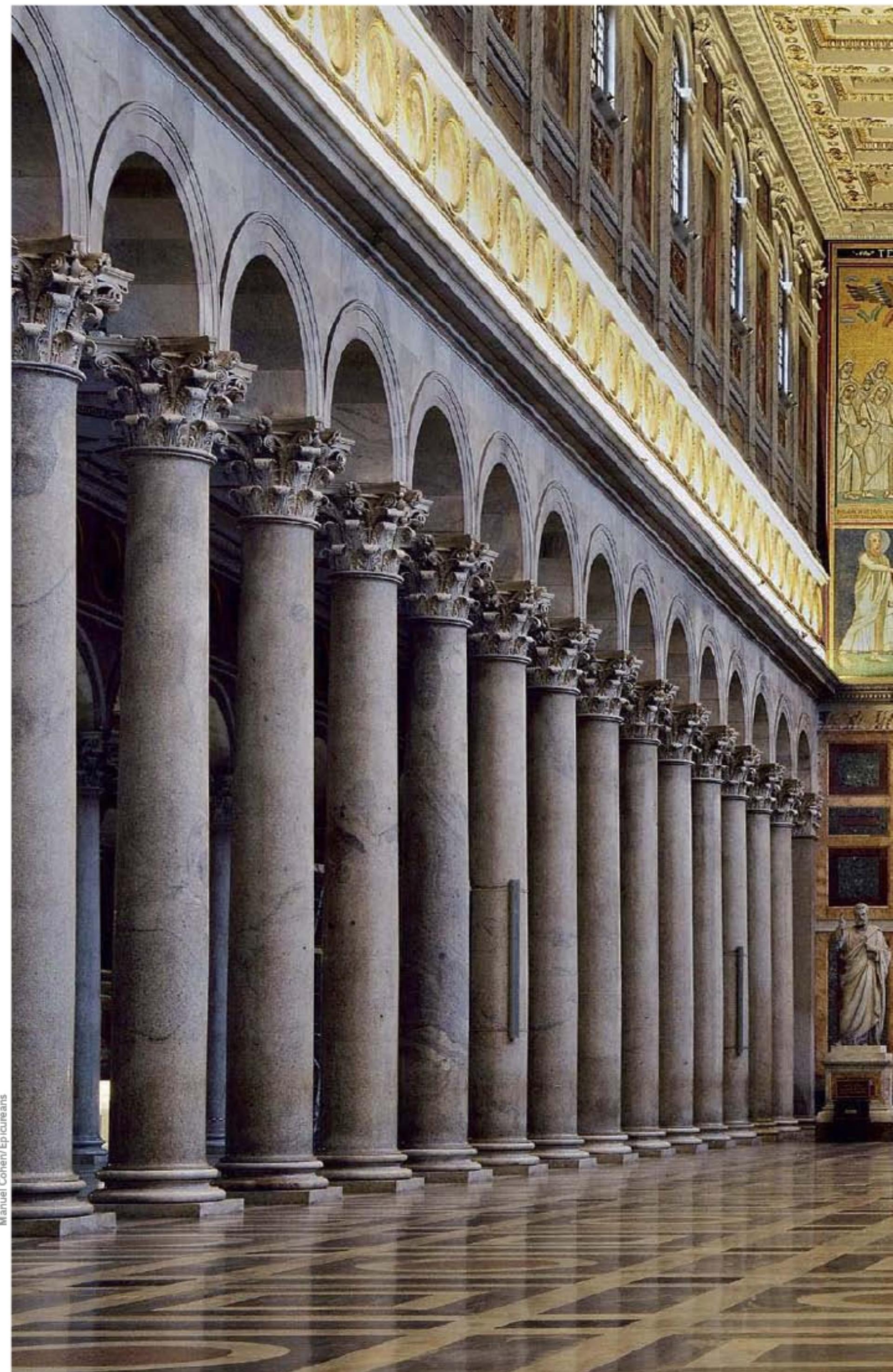
S

imon Légasse, l'un des auteurs de l'«Histoire du christianisme» (éditions Desclée de Brouwer, 2000), affirme qu'«il y avait des judéo-chrétiens actifs à Rome dans les années 40... D'où venaient-ils ? D'Orient, assurément.» Ainsi, Rome était déjà atteinte par le message du Christ dix ans après sa mort ! La ville abritait une douzaine de synagogues et quelque 50 000 juifs (chrétiens qui observaient les rites juifs : circoncision, régime alimentaire, etc.).

L'ampleur rapidement gagnée par la nouvelle foi ne tarda pas à inquiéter les autorités impériales. Vers 41-42, l'empereur Claude décida d'expulser de Rome une partie des juifs, qui, selon les mots de l'historien Suétone «s'agitaient sous l'impulsion de Chrestus». Ces tracas s'apaisèrent bientôt. Dans les années 50, malgré l'interdiction formelle de pratiquer «une superstition étrangère», la communauté chrétienne de Rome, qui comprenait des juifs convertis et d'anciens païens, était tolérée et vivait relativement paisiblement.

Les choses se gâtèrent nettement après l'incendie de Rome, en juillet 64. Néron en fut certainement l'auteur. Mais pour calmer la colère populaire qui grondait et détourner les soupçons pesant sur lui, il en fit accuser les chrétiens. Et au printemps 65, il déclencha contre eux les premières persécutions. Des supplices que l'historien Tacite détaille par le menu. «On ne se contenta pas de les faire périr, écrit-il dans ses "Annales", on se fit un jeu de les revêtir de peaux de bête pour qu'ils fussent déchirés par les dents des chiens.» D'autres furent brûlés vifs ou crucifiés. C'est à cette époque que Pierre et Paul furent mis à mort. L'un dans le cirque du Vatican, l'autre sur la route d'Ostie. Et le martyre des deux apôtres fut à l'origine du prestige de l'Eglise de Rome : ainsi gagna-t-elle sa prééminence sur les autres communautés.

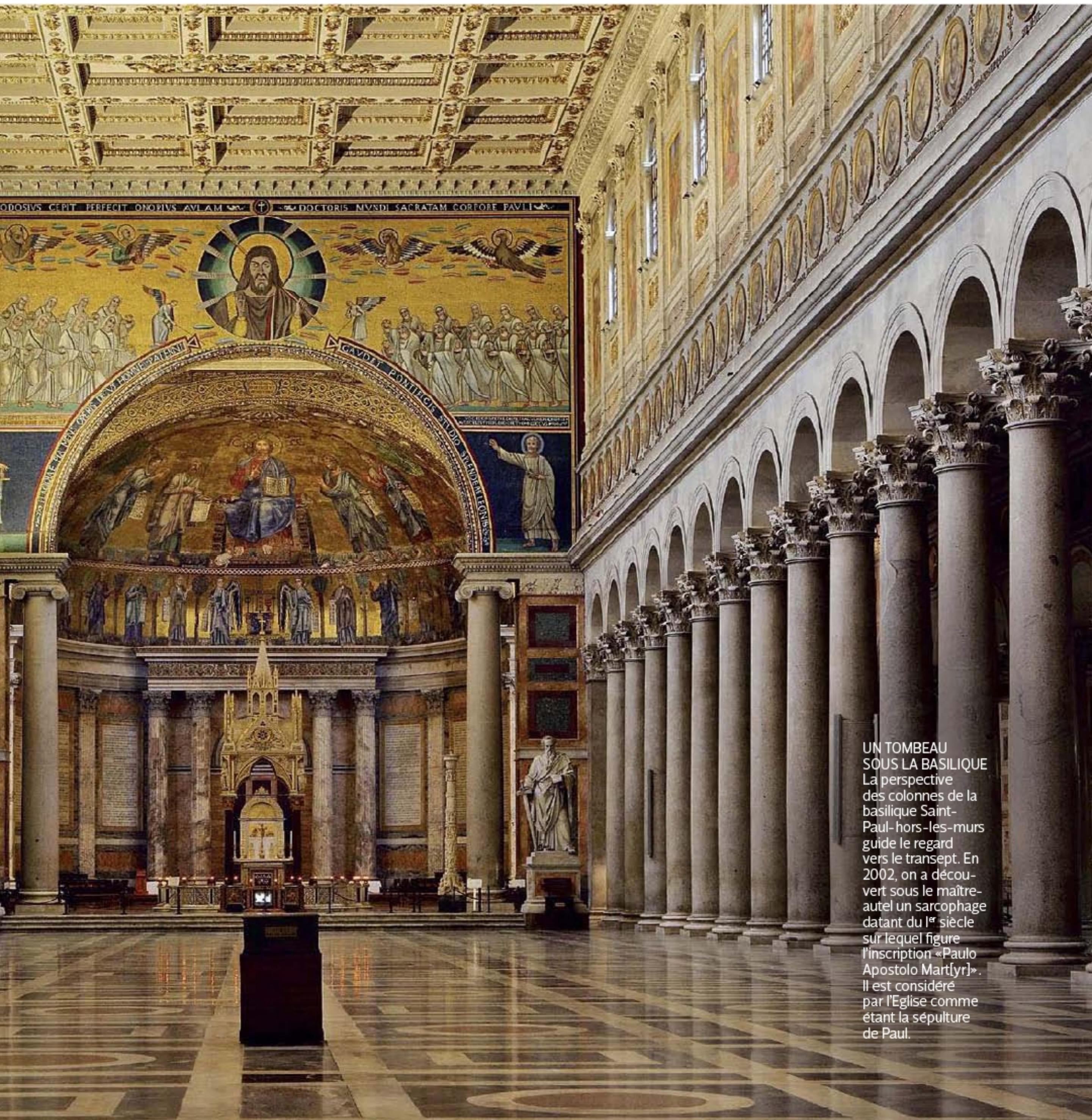
LES MARTYRES DE PIERRE ET PAUL



Manuel Cohen/Epicureans

ROME

EN ONT FAIT LA CAPITALE DU CHRISTIANISME

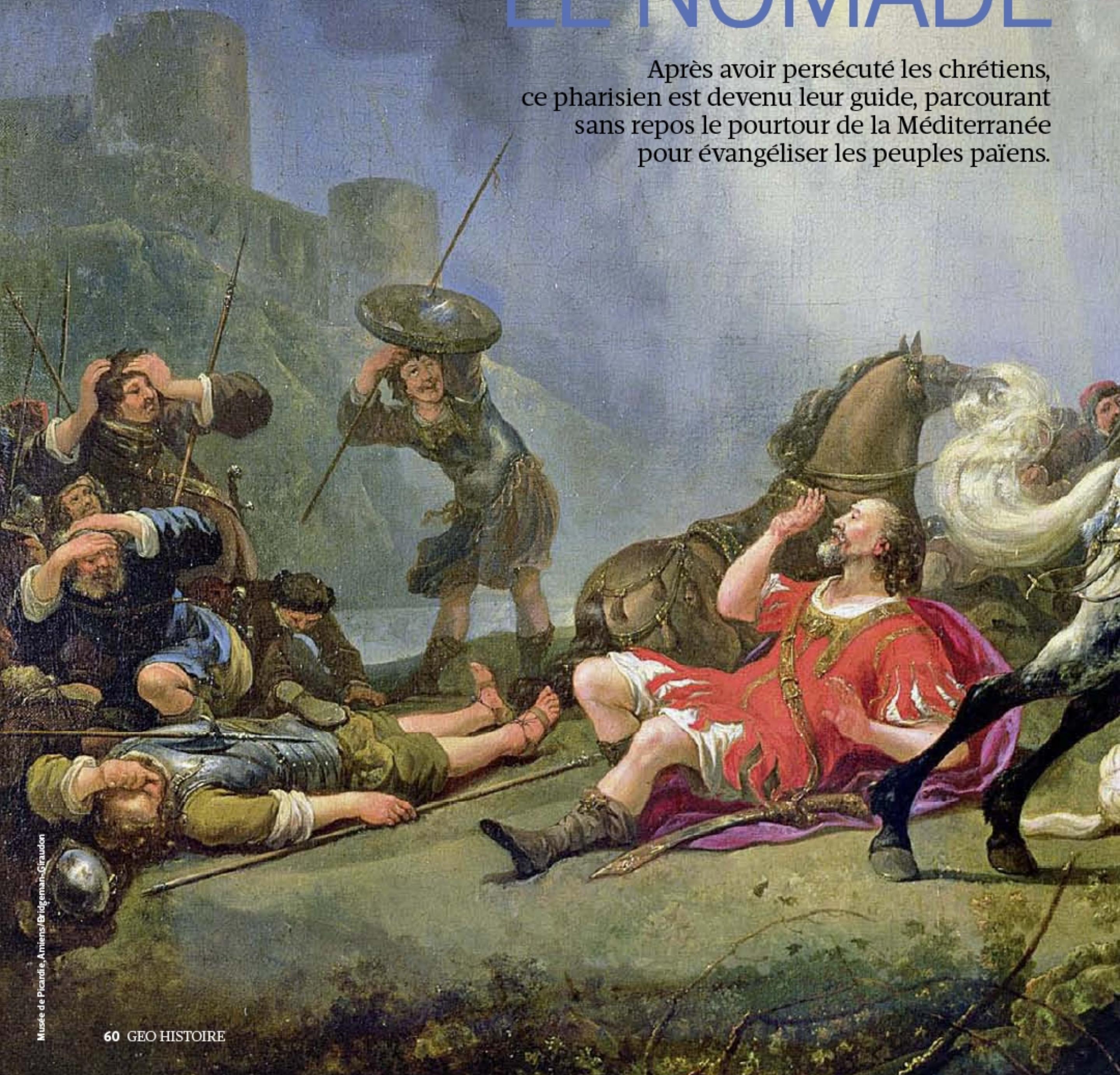


UN TOMBEAU SOUS LA BASILIQUE
La perspective des colonnes de la basilique Saint-Paul-hors-les-murs guide le regard vers le transept. En 2002, on a découvert sous le maître-autel un sarcophage datant du 1^{er} siècle sur lequel figure l'inscription «Paulo Apostolo Mart[yr]». Il est considéré par l'Eglise comme étant la sépulture de Paul.

LE RAYONNEMENT

Paul de Tarse LE NOMADE

Après avoir persécuté les chrétiens, ce pharisien est devenu leur guide, parcourant sans repos le pourtour de la Méditerranée pour évangéliser les peuples païens.



DE LA FOI



Alors qu'il se rend en Syrie pour exterminer les adeptes de Jésus, un rayon lumineux aveugle Paul. Dès lors, il va dédier sa vie à Jésus. Sur les peintures allégoriques, ici une œuvre d'Albert Cuyp au XVII^e siècle, Paul est souvent montré tombant de son cheval mais, selon les historiens, il voyageait à pied.

S

ans Paul, le christianisme n'aurait peut-être pas existé. Ou il serait resté la croyance d'un petit groupe de juifs dissidents, comme il y en eut tant au I^e siècle. L'itinéraire de ce dernier des apôtres, le seul à n'avoir pas connu le Christ, se confond avec l'avènement du christianisme. Ce n'était pas gagné au départ, et ça l'était si peu à la fin que Paul

a pu vivre ses derniers instants comme un terrible échec.

On ne peut imaginer deux hommes plus différents que Jésus de Nazareth et Paul de Tarse. Jésus est un fils du peuple, un juif de la campagne, qui n'a jamais quitté la Galilée, sauf pour aller mourir à Jérusalem. Saul, comme il s'appelait avant sa conversion, est un intellectuel de la diaspora, né vers l'an 10 à Tarse, près d'Antioche (aujourd'hui en Turquie), de parents ayant acquis la citoyenneté romaine. De langue maternelle grecque, brillant élève de l'école rabbinique, familier de l'école stoïcienne, il est aussi rompu à la rhétorique gréco-romaine. En témoigne le résumé lapidaire qu'il donne lui-même de son passé dans sa lettre aux Philippiens : «Circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu

de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; pour la Loi, pharisien ; pour le zèle, persécuteur de l'Eglise ; pour la justice qu'on trouve dans la Loi, irréprochable.» Que nous dit ce passage ? Que cet intellectuel va droit aux extrêmes. Il est un pharisien, c'est-à-dire un membre du plus important mouvement du judaïsme, très attaché à la Loi. De ses rangs sont sortis les dirigeants religieux du peuple. Avec eux, il se range initialement parmi les adversaires les plus décidés des chrétiens, en qui il ne voit qu'une secte schismatique. Leur croyance en un Messie crucifié lui semble une superstition révoltante et absurde. A Jérusalem, il assiste au martyre d'un disciple de Jésus, Etienne. Selon les Actes des Apôtres, il cherche même à se rendre utile, gardant les manteaux de ceux qui sont en train de lapider ce brillant assistant des apôtres.

Deux ans après la mort de Jésus, il obtient du Sanhédrin, le tribunal juif de Jérusalem, la mission de poursuivre les chrétiens réfugiés en Syrie. Cependant, alors qu'il chevauche vers Damas, ses convictions sont littéralement renversées. Les Actes des Apôtres racontent cet épisode célèbre : «Soudain une lumière venue du ciel l'enveloppa de sa clarté. Tombant à terre, il entendit une voix qui lui disait : "Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?" Ses compagnons de route le relèvent hagard, aveugle, et le guident vers Damas, où il reste prostré plusieurs jours. Jusqu'à ce qu'un chrétien du nom d'Ananias lui parle et lui impose les mains pour lui rendre la vue... Pour Saul, il n'y a pas de doute, Jésus ressuscité lui est apparu. Le voilà chrétien, et pour bien marquer cette métamorphose, il prend le nom de Paul. Sa conversion, dont il veut s'expliquer dans les synagogues de la ville, déclenche la fureur des juifs et des autorités civiles. Il est recherché, traqué dans le dédale des rues de Damas. Les portes de la ville étant gardées pour l'empêcher de s'enfuir, il doit s'évader de la cité en se faisant descendre de nuit dans une corbeille du haut des murailles.



Pendant quelques années, on perd la trace de Paul. Est-il rentré dans son pays natal, la Cilicie, pour y exercer son métier de «fabricant de tentes» ? En cela, il aurait suivi la tradition qui veut que tout rabbin apprenne un métier manuel pour dispenser gratuitement son enseignement... Quoi qu'il en soit, il réapparaît à Jérusalem, où il cherche à entrer en contact avec les apôtres. Les disciples de Jésus, cependant, se méfient de lui. Ils ne croient guère en sa conversion spectaculaire. «Tous avaient peur de lui», disent les Actes des Apôtres. Seul l'un d'eux, Barnabé, fait fi de leurs préventions. Une belle amitié naît entre les deux hommes, et en 44, Barnabé confie une mission à Paul : prêcher le christianisme aux païens.

Deux premières expéditions en Asie Mineure et en Grèce, en 44-47, puis en 50-52, transforment la vie de Paul en une palpitante aventure. A Chypre, il convertit le proconsul romain Sergius Paulus. Il échappe de ●●●



EN ROUTE POUR LA GRÈCE

Lors de son deuxième voyage, Paul (au centre sur cette miniature du XIII^e siècle), accompagné de Silas et Timothée, embarque pour l'île de Samothrace, en mer Egée. De là, il gagnera la Macédoine.

D'ANTIOCHE JUSQU'À ROME

Après avoir quitté Antioche, Paul se rend en Asie Mineure via Chypre. Lors d'un 2^e périple, il visite les communautés qu'il y a fondées. Puis il se rend en Grèce. Le 3^e voyage a pour but Ephèse, place centrale de l'Empire romain. Enfin, le 4^e le conduit, après son arrestation, de la prison de Césarée à une résidence surveillée à Rome.



- Premier voyage (44-47)
- Deuxième voyage (50-52)
- Troisième voyage (53-57)
- Voyage de la captivité vers Rome (60-61)



EN QUELQUE HUIT ANS,
IL FONDE DES ÉGLISES
DANS TOUT L'EST DU
BASSIN MÉDITERRANÉEN

IL PRÈCHE DE VILLE EN VILLE

Ce tableau de Luca di Tommè, peint au XIV^e siècle, nous montre Paul faisant un sermon sur une place. Une scène qui a dû se répéter tout au long de ses voyages, de Jérusalem à Rome.



Pinacoteca nazionale di Siena/G. Dagli Orti/The Art Archive

●●● justesse au lynchage à Iconium. Il est arrêté, puis relâché à Corinthe et, à Thessalonique, comme dans d'autres villes, il doit se protéger de foules excitées contre lui par les juifs opposés à sa prédication. Lors de son deuxième voyage, il entreprend seul

l'évangélisation de la Grèce, et s'exprime à Athènes devant l'Aréopage, une assemblée composée de l'élite de la cité. Lorsque Paul se lance dans un brillant discours et, selon les Actes, explique que juifs et non juifs sont «de la race de Dieu», les Athéniens se montrent curieux et même réceptifs. Leur attitude change lorsque l'apôtre leur parle de la résurrection de Jésus : «Les uns se moquaient, les autres disaient : "Nous t'entendrons là-dessus une autre fois".» Athènes restera un échec cuisant dans le parcours de Paul. Il ne reviendra jamais dans cette ville, où il n'a pas réussi à implanter une communauté importante, et n'écrira jamais la moindre épître aux Athéniens.

Il reprend alors sa route. En quelque huit années, il fonde des Eglises dans tout l'est du bassin méditerranéen. La belle biographie que lui a consacré Simon Légasse («Paul Apôtre», éd. du Cerf/Fidès, 2000) nous le montre marchant entre ses compagnons Silas et Timothée au fond d'une gorge aride d'Anatolie, ou dans la campagne macédonienne sur une voie romaine, bravant, à raison de 25 kilomètres par jour, les périls : «Danger des rivières, danger des brigands» (2 Corinthiens, 11, 26). Il foule d'un pas ferme la via Sebaste, dans l'actuelle Turquie du Sud, ou, en Grèce du Nord, la via Egnatia, qui relie la mer Egée à l'Adriatique, ou encore, entre Brindisi et Rome, la via Appia. Il parcourt le monde romain, prospère et uniifié, avec le pressentiment de son proche effondrement. Cet infatigable voyageur tient sa mission de Dieu, n'a de comptes à rendre qu'à lui. Rien ne peint mieux cette nature mystique passionnée que le conflit l'opposant aux apôtres Pierre, Jean et Jacques... Paul les a retrouvés en 48 à Jérusalem. Ensemble, ils ont organisé le premier concile de l'histoire de l'Eglise, en petit comité. Paul a obtenu de ses «frères», impressionnés par son œuvre missionnaire, de ne plus contraindre les païens candidats au christianisme à passer d'abord par le judaïsme (la circoncision). Et les apôtres se sont répartis les champs d'apostolat : à Paul, la conversion des Gentils (les païens), aux apôtres de Jérusalem, qui continuent à observer la Loi de Moïse, celle des juifs. Or, au retour de son deuxième voyage, vers 52, Paul voit arriver Pierre à Antioche, où il prêche et réside. Le premier apôtre compromet leur accord en désertant ostensiblement

les tables où mangent en commun les chrétiens d'origine païenne et les judéo-chrétiens, lesquels le suivent comme un seul homme. Paul, ulcéré par ce qu'il considère comme une

OPPOSÉS MAIS SOLIDAIRES

Suivant une légende, Pierre fut jeté en prison à Antioche, et Paul, malgré le différend qui les opposait (voir texte), le fit libérer grâce à un miracle. Cette fresque de Filippino Lippi, à Florence, illustre cet épisode.

trahison, accuse publiquement Pierre de fausser la «vérité de l'Evangile» qui supprime la distinction entre juifs et païens dans la voie du Salut. Le divorce est consommé, et acté : Paul quitte Antioche et n'y reviendra jamais.

Son troisième périple, entre 53 et 57, n'est pas à proprement parler un voyage missionnaire. Il visite les Eglises qu'il a fondées en Orient et en Occident et s'installe à mi-chemin dans la cité d'Ephèse. Il y entretient pendant deux ans les membres de la communauté chrétienne dans une salle d'école «de la cinquième à la dixième heure» (de 11 heures à 16 heures). Dans l'une de ses épîtres, il rapporte les sarcasmes des adversaires : «Les lettres sont impressionnantes et énergiques, mais sa présence physique est chétive et sa parole ne vaut rien» (2 Corinthiens, 10, 10).



Attaques sans doute injustes, car on conçoit mal un pareil missionnaire dénué d'éloquence et de charisme. En témoignent discrètement les femmes qui l'entourent et soutiennent sa solitude. Elles sont étonnamment présentes dans la vie et les affections de ce théologien réputé misogyne, et il leur rend souvent un tendre hommage dans ses lettres. Priscilla, Mariam, Junia, tels sont les noms de ces premières chrétiennes qu'on imagine autour de l'apôtre, pensives, intelligentes, militantes, sûrement admirables.

Cet homme de la rupture est paradoxalement traillé par un farouche besoin d'union. Ce sera sa perte. Alors qu'il projette de porter l'Evangile à l'autre bout du monde connu, c'est-à-dire en Espagne, il décide ●●●



Dominique et Rabatti/La Collection

L'APÔTRE SUCCOMBERA LORS DE LA RÉPRESSION MENÉE PAR NÉRON



... de repasser par Jérusalem avec l'argent qu'il a collecté pour les pauvres de la ville sainte, en signe de réconciliation entre les Eglises qu'il a créées et l'Eglise mère. Lui-même appréhende un refus. Ce qui l'attend est pire. Son apparition aux abords du Temple provoque une émeute parmi les fidèles juifs. La garnison romaine intervient pour protéger la vie de ce fauteur de troubles. Il est expédié à Césarée, en Judée-Samarie. De là, le proconsul – à la demande de Paul lui-même – l'envoie à Rome.

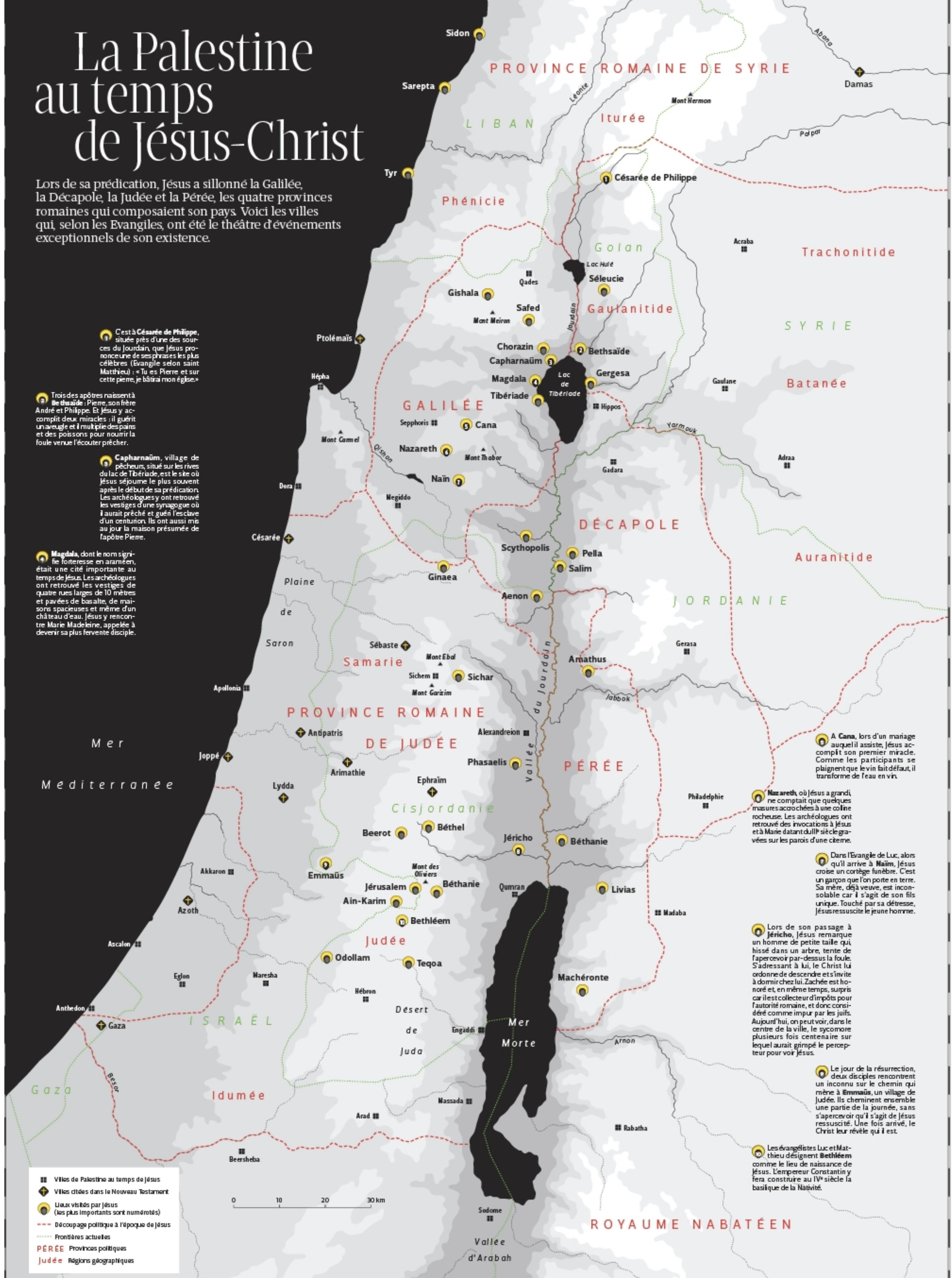
Il y arrive en 60, après avoir fait naufrage sur l'île de Malte. Placé en liberté provisoire, sous la simple garde d'un soldat, Paul reçoit des visites, correspond avec ses Eglises, attend d'être jugé par un tribunal impérial. Ce jugement a-t-il eu lieu ? On l'ignore. A peine connaît-on la date de son exécution. Les historiens s'accordent sur l'an 64, c'est-à-dire sous Néron, lors de la répression antichrétienne qui suit l'incendie de la ville. Paul est

décapité cette année-là. Deux ans après sa mort éclate en Palestine la révolte qui aboutit, en 70, à la destruction du Temple. Le christianisme se sépare alors du judaïsme et commence à s'édifier sur les positions universalistes de Paul : « Il n'y a ni juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus », a-t-il écrit, lui qui fut toute sa vie l'homme de l'ailleurs. C'est ce que rappelle le nom de la basilique dédiée au IV^e siècle à ce nomade de la foi. Erigée sur le lieu supposé de son inhumation, à 2 kilomètres de la cité antique, elle s'appelle « Saint-Paul-hors-les-murs »...

■ JEAN-BAPTISTE MICHEL

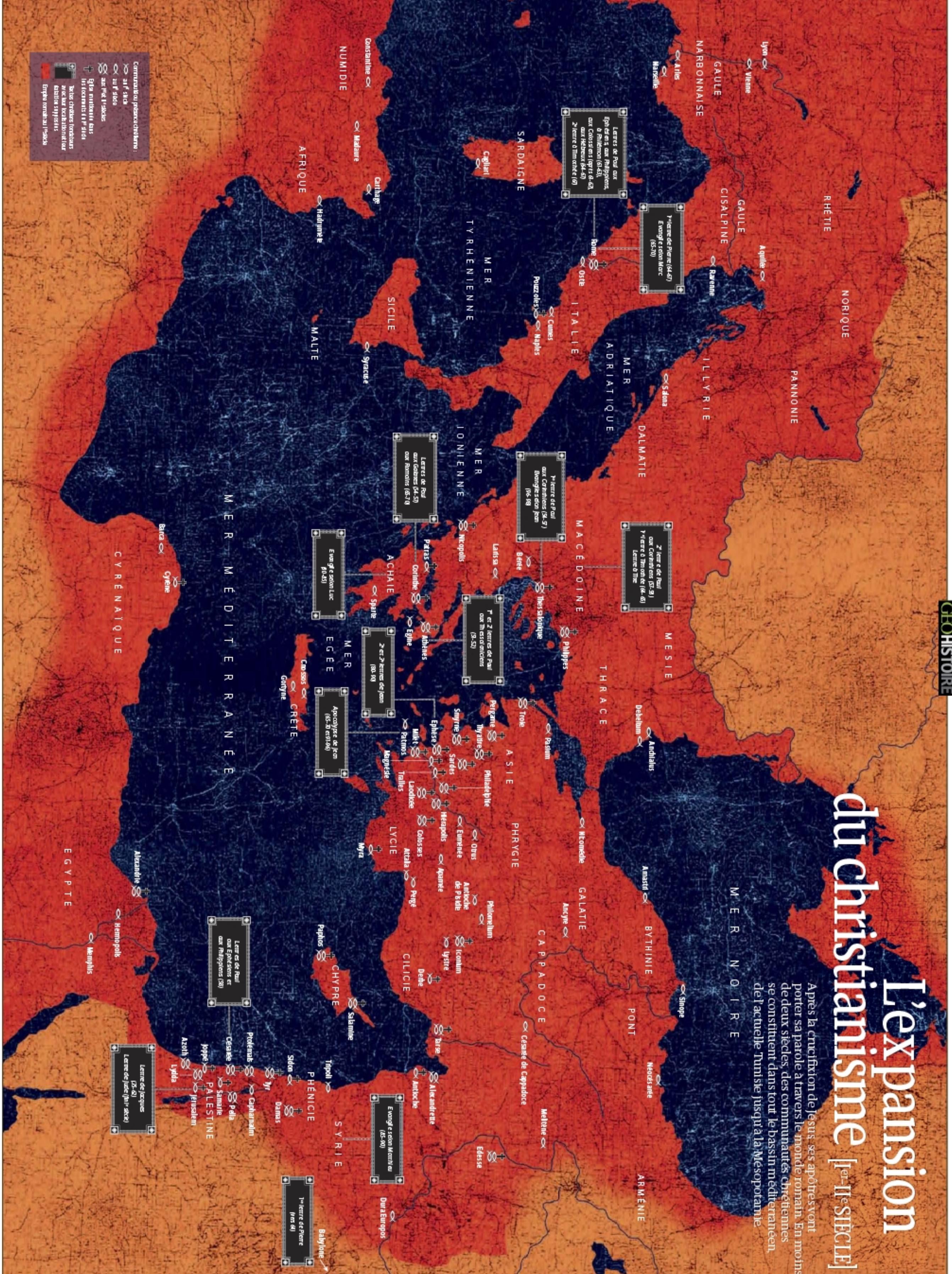
La Palestine au temps de Jésus-Christ

Lors de sa prédication, Jésus a sillonné la Galilée, la Décapole, la Judée et la Pérée, les quatre provinces romaines qui comptaient son pays. Voici les villes qui, selon les Evangiles, ont été le théâtre d'événements exceptionnels de son existence.



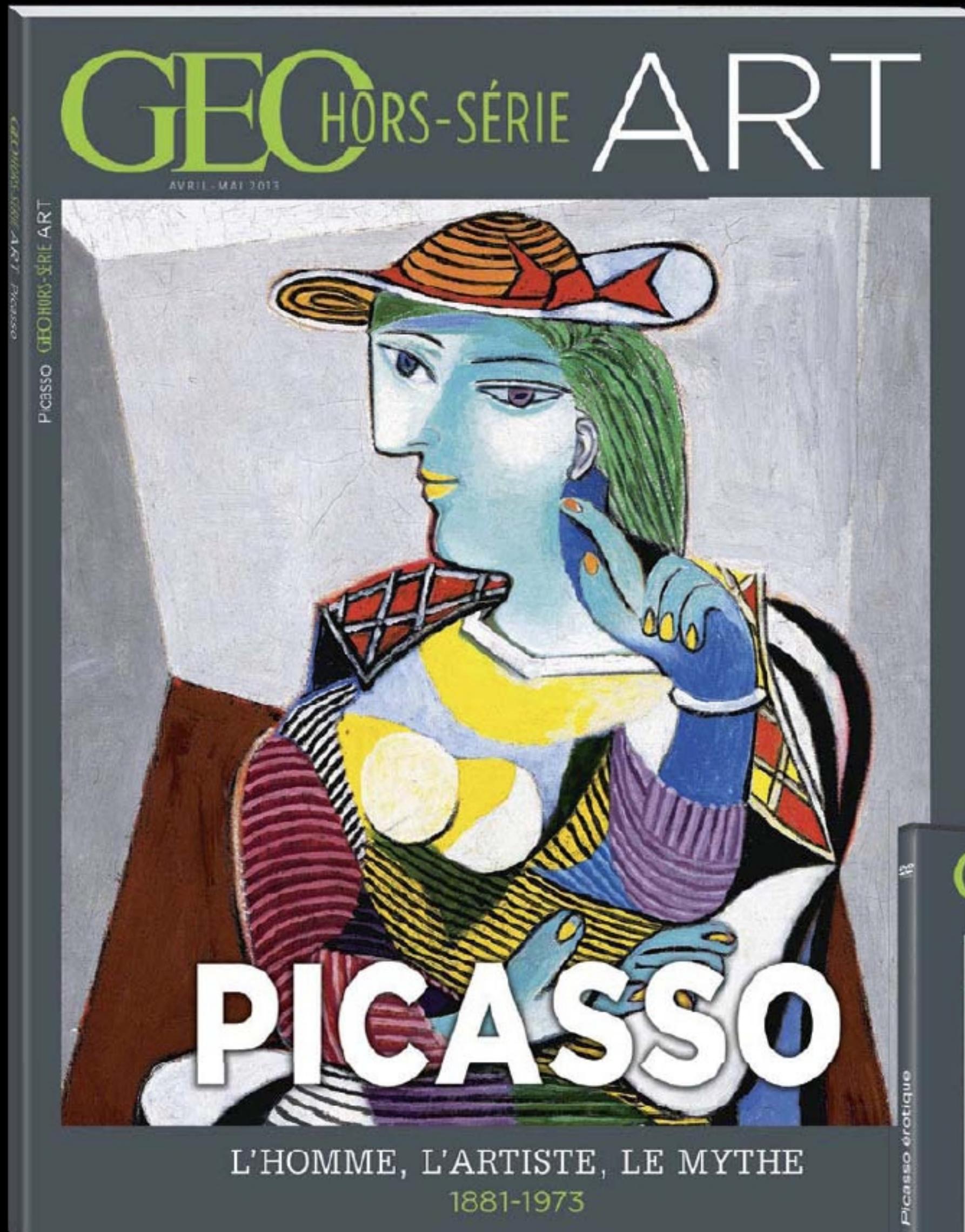
L'Expansion du christianisme [I^{er}-II^e SIÈCLE]

Après la crucifixion de Jésus ses apôtres vont porter sa parole à travers le monde romain. En moins de deux siècles, des communautés chrétiennes se constituent dans tout le bassin méditerranéen, de l'actuelle Tunisie jusqu'à la Mésopotamie.

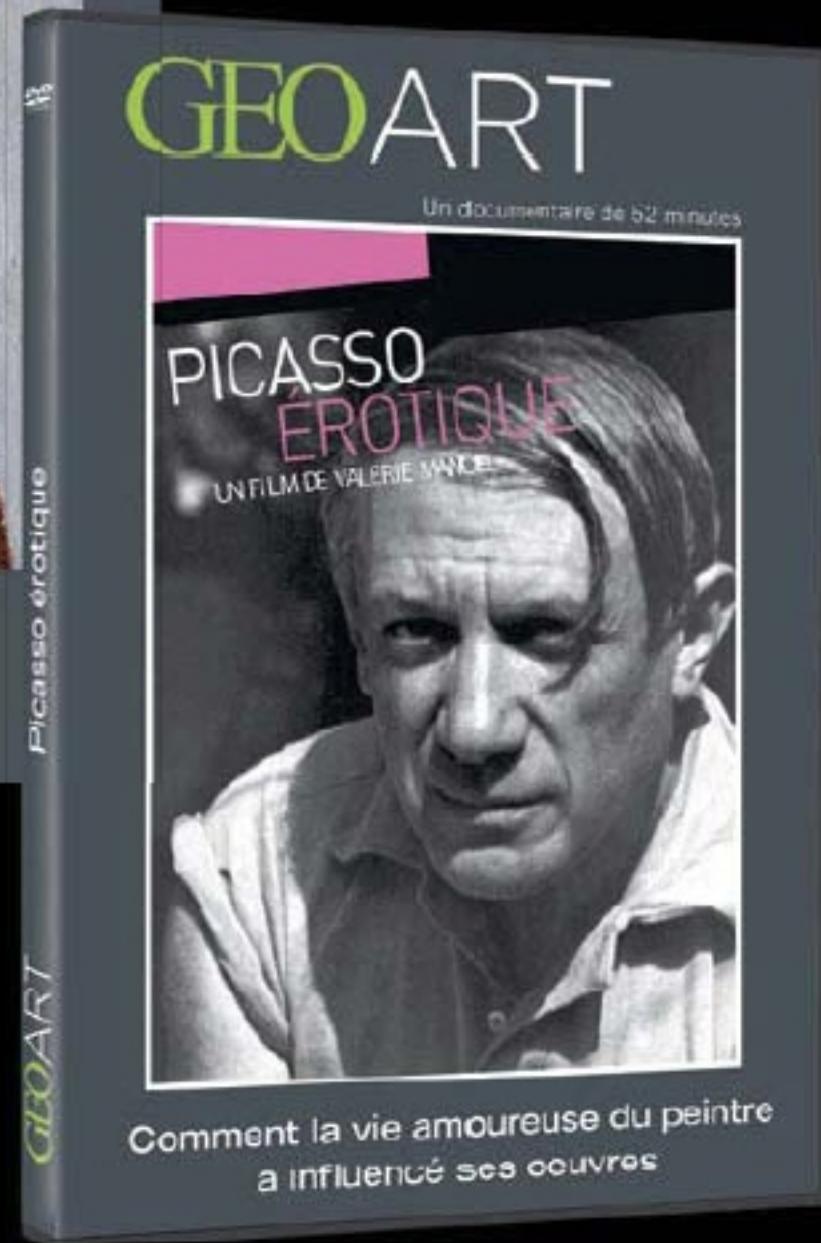


NOUVEAU

GEOART, aussi beau qu'un livre,
aussi passionnant qu'un magazine



Découvrez comment la vie amoureuse
du peintre a influencé ses œuvres



Comment la vie amoureuse du peintre
a influencé ses œuvres

+ le DVD

pour
4€90
de plus

LE SOUVERAIN

CONST

SON EMPIRE VALAIT BIEN UNE MESSE

La légende veut qu'au IV^e siècle il ait adopté le christianisme à la suite d'un miracle. En fait, c'était surtout un calcul politique. Cette religion constituait un moyen d'unifier son Empire. Elle ne l'empêcha pas de rester jusqu'au bout un souverain sanguinaire, faisant assassiner sa femme et son fils.





L'EFFIGIE IMPÉRIALE

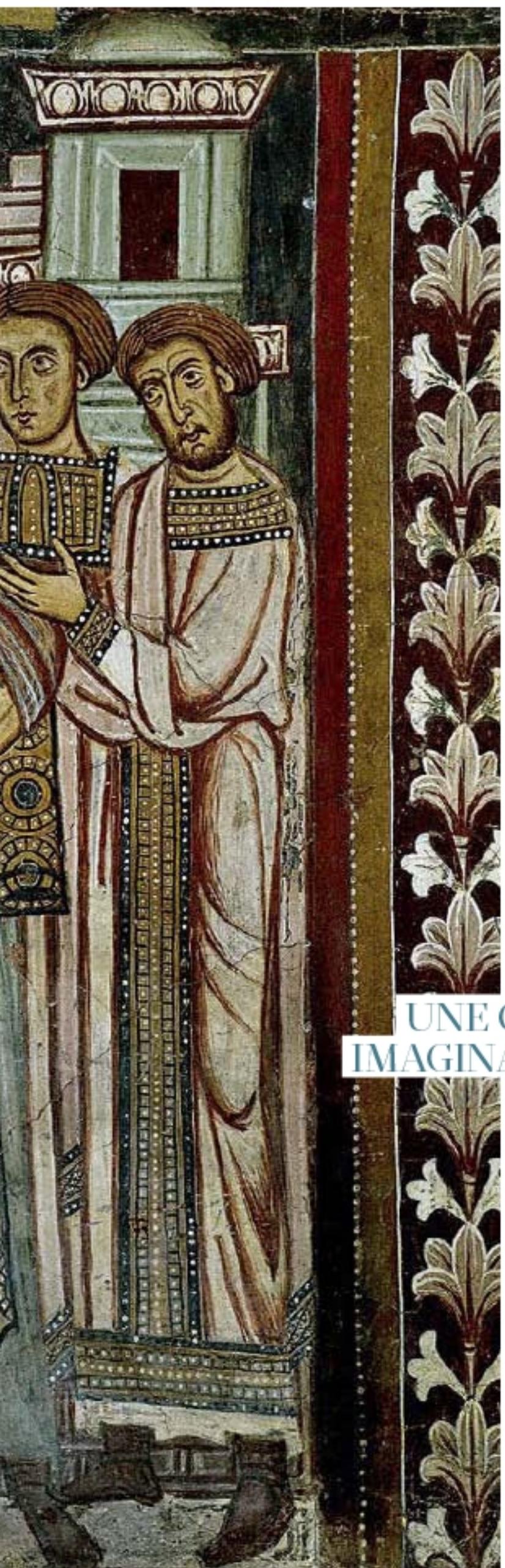
De Agostini/Leemage

Constantin fut l'empereur des réformes, et pas seulement dans le domaine religieux. Ainsi, il institua un système monétaire stable qui s'appuyait sur une nouvelle monnaie d'or, le solidus. On voit ici une pièce en argent du IV^e siècle à son effigie.

LE SOUVERAIN **Constantin**

DURANT LA BATAILLE DE MILVIUS,
LUI ET SES TROUPES VOIENT UNE CROIX
APPARAÎTRE DANS LE CIEL





De Agostini/Leemage

UNE GUÉRISON IMAGINAIRE ?

Le baptême de Constantin, représenté ici sur une fresque du XIII^e siècle, a donné lieu à une légende. Selon elle, c'est en recevant le sacrement dans les eaux du baptistère de Latran, à Rome, que l'empereur aurait été guéri de la lèpre...

En juin 325, dans le palais impérial de Nicée, au nord-est de l'Anatolie, près de trois cents évêques venus de toute la chrétienté attendent l'ouverture du concile convoqué par l'empereur Constantin. Ce dernier fait son entrée en grande tenue d'apparat, drapé dans le manteau pourpre impérial. Arrivé au bout de la salle, après être passé solennellement entre deux rangées d'évêques, il leur demande la permission de s'asseoir. Il prend alors place sur un petit siège de bois incrusté d'or et les travaux du concile débutent. L'empereur romain participant aux débats théologiques des évêques : cette scène était encore impensable vingt ans plus tôt, alors que s'abattait sur les chrétiens la plus violente des persécutions qu'ils aient connues. Leurs livres étaient brûlés, leurs églises rasées. Les évêques étaient martyrisés, et ceux qui refusaient de pratiquer les sacrifices païens condamnés à mort.

Comment un tel renversement avait-il eu lieu ? Et pourquoi Constantin s'était-il converti au christianisme ? Dix-sept siècles après son règne, cette question reste discutée. Il faut revenir à l'histoire de cet empereur pour tenter d'y voir plus clair... Constantin naît en 273 à Naissus, une ville de la garnison danubienne située dans l'actuelle Serbie. A cette époque, l'Empire romain est divisé. A sa tête trône l'empereur Dioclétien. Sous ses ordres se trouvent des augustes, eux-mêmes secondés par des césars. Le père de Constantin, Constance Chlore, ainsi nommé en raison de la blancheur de son teint (*Chlorus* : le pâle), est césar. Il a en charge l'administration de la Bretagne (les actuelles îles britanniques), de l'Espagne et d'une partie de la Gaule. Il devient auguste après l'abdication surprise de Dioclétien en 305. A cette époque, le jeune Constantin parachève son éducation en Orient, mais Constance l'appelle à ses côtés. L'année suivante, à la mort de son père, Constantin est proclamé à son

tour auguste par ses légions. Son but ultime est de devenir empereur, mais deux autres préteurs se manifestent en Italie, Maximien et son fils Maxence. Une guerre de succession sans merci s'engage alors. A ce jeu-là, Constantin se révèle le plus habile. Il écrase les troupes de Maximien à Marseille et n'a plus comme adversaire que Maxence qui tient Rome, cœur symbolique de l'Empire.

Le 28 octobre 312, leurs deux armées se font face pour une bataille décisive au pont Milvius, dans les faubourgs de Rome. Selon les chroniqueurs chrétiens de l'époque, Constantin fait alors un songe, la veille du combat : Jésus lui apparaît pour lui montrer un chrisme, l'entrelacement des lettres grecques «chi» et «rho», symbole du christianisme, et lui déclare : «In hoc signo vinces» («Par ce signe, tu vaincras»). Le lendemain, suivant les mêmes textes, Constantin et ses troupes voient apparaître pendant la bataille une croix dans le ciel... Ce qui est sûr, c'est qu'il écrase son rival. Maxence périt noyé dans le Tibre, en tentant de s'enfuir. Constantin entre alors triomphalement dans Rome où le Sénat le proclame empereur d'Occident. Mais l'Empire n'est toujours pas réunifié, car Licinius (vers 250-325) règne, quant à lui, sur la moitié orientale.

Il fait graver les initiales de Jésus-Christ sur son casque

Pour la plupart des historiens, cette victoire date la conversion de Constantin. Peut-être avait-elle commencé plus tôt et ne l'a-t-il pas révélée pour ne pas entraîner ses ambitions politiques ? L'essentiel n'est pas dans l'évolution de la pensée religieuse de l'empereur, impossible à reconstituer, mais dans ses actes. «En 312, le christianisme, par la volonté de Constantin, cesse d'être un culte marginal, toléré le plus souvent et parfois interdit, pour devenir religion protégée et de plus en plus étroitement associée au pouvoir», note l'historien Pierre Chuvin dans «Aux origines du christianisme» (Folio Histoire). Cette année-là, l'empereur fait figurer le chrisme sur les boucliers de ses soldats, sur ses ●●●



Prisma Archiv/I. Jeemage

LES CANONS DE LA FOI

Cette peinture byzantine du XVI^e siècle représente le concile œcuménique qui se tint à Nicée (nord-est de l'Anatolie), en 325. Constantin (ici, au centre de l'image) y convoqua les évêques de toute la chrétienté afin de définir les principes directeurs de cette religion.

●●● étendards et même sur son propre casque comme on peut le constater sur les pièces de monnaie frappées de l'époque. Un an plus tard, il rencontre à Milan son homologue d'Orient, Licinius, et les deux empereurs s'accordent sur un édit qui «donne aux chrétiens comme à tous la libre possibilité de suivre la religion de leur choix». Les biens confisqués aux chrétiens pendant la grande persécution déclenchée par Dioclétien leur sont restitués. L'Eglise se voit accorder l'autorisation de posséder bâtiments et richesses, en particulier de recevoir les terres et les esclaves légués par héritage.

Dans le même temps, en fin politique, l'empereur prend garde de

ne pas froisser l'aristocratie de Rome qui se méfie de la nouvelle religion. Cinq basiliques sont édifiées dans la ville sur les fonds impériaux, dont Saint-Pierre-du-Vatican, mais toutes sont situées hors du «pomerium», la limite rituelle à l'intérieur de laquelle devaient se situer les temples du culte païen.

Le dimanche devient la fête du Seigneur et celle du Soleil

Constantin conserve son titre de «Pontifex maximus», qui en fait le chef des cultes rendus aux divinités protectrices de Rome, auxquelles il ne renonce pas publiquement. Mais sous son impulsion, le temps devient chrétien. Dans le monde gréco-romain, seuls les

jours de fêtes religieuses, nombreuses et variées, étaient fériés. En 321, suivant la prescription chrétienne, Constantin instaure le rythme de la semaine de sept jours, dont le dernier est chômé par tous. Sans doute pour ne pas déplaire aux non-chrétiens, il décide que ce jour de repos est célébré comme le Jour du Soleil par les païens (ce dont se souvient l'étymologie anglo-saxonne de «sunday») et comme le Jour du Seigneur par les chrétiens («Die dominica» qui donnera dimanche). Plus tard, Constantin fixera la commémoration de Noël au 25 décembre, à la fois la naissance de Jésus et la célébration d'une très ancienne fête païenne du solstice d'hiver.

L'EMPEREUR BÂTIT DES ÉGLISES... MAIS VEILLE AU RESPECT DES TEMPLES PAÏENS

En 324, la guerre civile reprend entre les empêtres d'Orient et d'Occident. Constantin écrase Licinius. Le voici seul empereur, le premier à régner sur la totalité de l'Empire depuis quarante ans. En Orient, où Constantin crée sa nouvelle capitale, Constantinople, le christianisme est beaucoup plus implanté qu'en Occident, mais aussi divisé par de nombreuses controverses. La querelle de l'arianisme bat son plein. Faut-il, comme le suggèrent Arius, un prêtre d'Alexandrie, et ses disciples, considérer que seul Dieu est éternel et Jésus un humain en partie divin ? Ou au contraire que tous deux sont éternels et divins ? «Constantin n'était pas un théologien, et ce n'est pas au problème doctrinal qu'il accorda son attention, mais au désordre que celui-ci provoquait dans les églises d'Orient. Au moment où il se présentait en champion du christianisme, qu'il voyait comme un facteur d'unité de son Empire, il le trouvait divisé», analyse l'historien du christianisme Pierre Maraval dans son «Constantin le Grand» (Tallandier, 2011).

L'empereur convoque le concile de Nicée, le 20 mai 325, réunissant les différentes familles chrétiennes. Au bout de deux mois de travaux, le concile se conclut par l'adoption du «credo», une profession de foi commune à tous les chrétiens. Cette formule définit une fois pour toutes ce qu'est Jésus : éternel, fils de Dieu et consubstantiel à lui.

La fin du règne de Constantin est marquée par une politique de plus en plus favorable aux chrétiens. Sans jamais entraver l'exercice des cultes païens, l'empereur manifeste publiquement sa nouvelle foi. En 326, il refuse de mon-

ter au Capitole et d'y célébrer un banquet en l'honneur de Jupiter, comme l'aurait voulu la tradition. A la même époque, les sacrifices d'animaux sont prohibés, tout comme le supplice de la croix ou la participation contrainte aux combats de gladiateurs. Enfin, l'Orient se couvre d'églises bâties avec les fonds du trésor impérial, en particulier en Palestine qui devient alors une terre sainte.

Pour effacer ses péchés, il est baptisé à la dernière seconde

La mère de Constantin, Hélène, se rend en pèlerinage à Jérusalem, où elle supervise la restauration des sites sacrés. Elle en rapporte la croix (supposée) du Christ, une relique qui fera longtemps la gloire de Constantinople.

Premier empereur chrétien, Constantin peut également se révéler un souverain sanguinaire. En 326, il fait exécuter son fils aîné Crispus. L'année suivante, il assassine Fausta, sa seconde épouse.

Crispus est-il coupable d'avoir comploté contre son père ? Ou a-t-il été victime des intrigues de Fausta, cherchant à promouvoir ses trois fils, qui tous deviendront empereurs ? Les sources d'époque sont muettes sur cette affaire qui demeure mystérieuse.

Sans être une religion d'Etat, le christianisme devient, sous Constantin, la religion de l'élite politique : l'empereur recrute surtout ses hauts fonctionnaires parmi les chrétiens. L'exemple de la famille impériale inspire de nombreuses conversions, notamment au sein des propriétaires terriens, qui diffusent le christianisme dans les campagnes. Quant à Constantin lui-même, il n'est baptisé, conformément à un usage alors répandu, que la veille de son décès, le 22 mai 337, de manière à ne plus pouvoir commettre aucun péché avant sa mort. Vu sa propension au crime, le plus tard était effectivement le mieux... ■

NICOLAS CHEVASSUS-AU-LOUIS

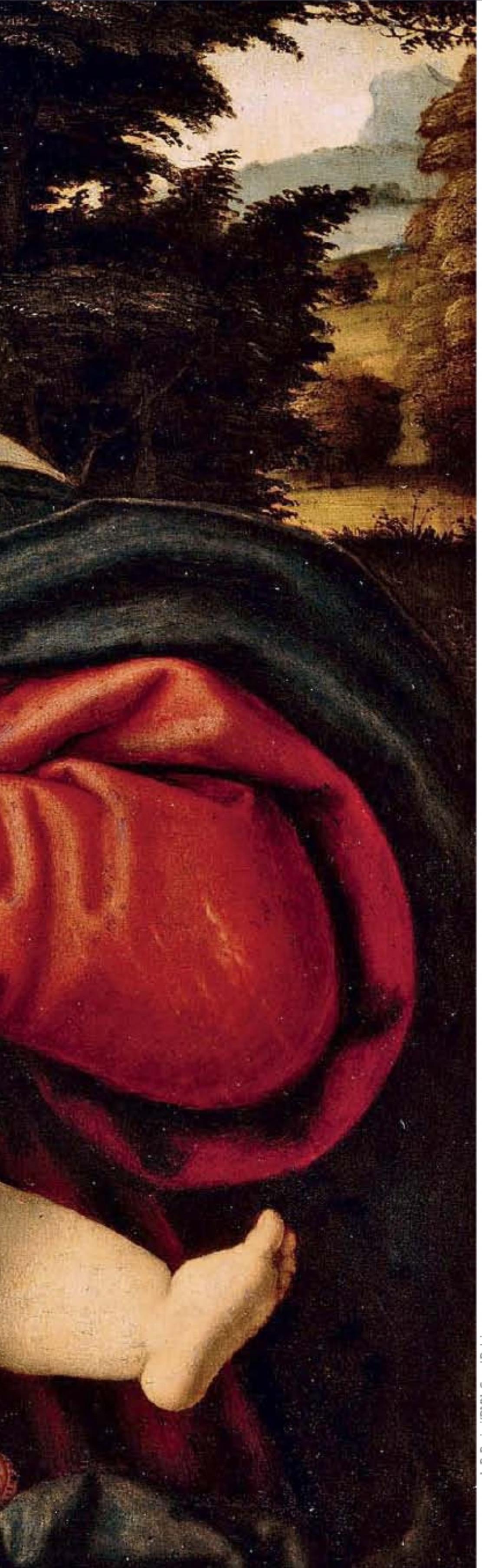


Michele Falzone/AGE

LA TRACE DE SA VICTOIRE

L'arc de Constantin fut érigé à Rome, entre le Colisée et le Palatin. Inauguré en 315, par le Sénat, il commémore à la fois la victoire de l'empereur sur Maxence, à la bataille de Milvius, le 28 octobre 312, et les dix premières années de son règne.





J.-B. Berizzi/RMn-Grand Palais

LES PRÉSENTATIONS

CE QUE RÉVÈLENT LES IMAGES DU CHRIST

Dans l'histoire de l'art, les portraits de Jésus sont tour à tour austères, triomphants, sanglants... Car chaque époque lui fait endosser ses aspirations et ses peurs.

PAR ÉMILIE FORMOSO (TEXTE)

PENDANT LA RENAISSANCE, IL APPARAÎT EN BÉBÉ AIMÉ ET JOYEUX

Le geste est tendre et le regard trahit l'affection maternelle de Marie... Ce tableau d'Andrea Solario illustre l'engouement pour les scènes d'intimité entre l'Enfant Jésus et sa mère depuis l'essor du culte de la Vierge, au XIII^e siècle. A partir de cette époque-là, puis pendant la Renaissance, les images montrent un Christ de plus en plus humanisé, sous la forme d'un bébé joufflu et souriant. Cependant, jugée indécente après le concile de Trente (1545), l'iconographie de la Vierge allaitant disparaîtra progressivement à partir du milieu du XVI^e siècle.

«Vierge au coussin vert» d'Andrea Solario, XVI^e siècle, musée du Louvre.



Cathédrale de Laon/G. Dagli Orti-The Art Archive

AU MOYEN ÂGE, UN MIRACLE DÉVOILE SON VISAGE...

A-t-on le droit de représenter la figure divine du Christ ? La question taraude l'Eglise depuis ses origines. Ce qui n'a pas empêché la naissance de légendes autour d'images miraculeuses du Messie. La plus célèbre est celle du Mandylion, un tissu que Jésus aurait envoyé comme cadeau à Abgar, roi malade de la ville d'Edesse, après y avoir imprimé par miracle son visage. Il existerait donc un véritable portrait du Christ ! Alors qu'une violente querelle iconoclaste secoue l'Empire byzantin au VIII^e siècle, les partisans des icônes dégainent l'argument implacable : si le Christ lui-même a réalisé une image de son visage, il est donc permis de le représenter. Ramenée à Constantinople en 944, l'image miraculeuse disparaît en 1204, lors du sac de la ville par les croisés. Entre-temps, elle a inspiré un type d'icônes très vénéré, celui de la Sainte Face. L'icône slave de Laon, l'une des plus typiques, était considérée à la fin du Moyen Age comme le Mandylion original.

«Icône de la Sainte Face», art slave, fin XII^e-début XIII^e siècle, cathédrale de Laon.

AU XVII^E SIÈCLE, L'ÉGLISE EXIGE UN CHRIST TRIOMPHANT

Gestes expressifs, attitudes éloquentes, composition animée, vision auréolée de la divinité... Dans ce tableau baroque représentant une triomphale résurrection du Christ, Rubens condense tous les effets recherchés par un décret de l'Eglise catholique datant de 1563 portant sur les images saintes. Il faut dire qu'à cette époque, celle-ci se doit de clarifier sa position face à l'iconoclasme protestant. Le décret réaffirme la légitimité de l'usage des images, mais pas n'importe comment : «Il ne faut exposer aucune image porteuse d'une fausse doctrine, qui donne aux gens simples l'occasion d'une erreur dangereuse.» Les images ont donc un rôle didactique. Il s'agit d'écartier non seulement les représentations qui ne reflètent pas fidèlement les textes bibliques, mais aussi celles jugées «obscurées». Car l'objectif final est de célébrer le triomphe de l'Eglise, qui doit paraître aux yeux des fidèles comme ce Christ émergeant de l'ombre de son tombeau rupestre : glorieux et conquérant.

«Résurrection du Christ»
de Pierre Paul Rubens,
1611-1612, Anvers.



AU XVI^E SIÈCLE, SA SOUFFRANCE CONSOLE DE LA PESTE

En 1239, saint Louis achète la (prétendue) couronne d'épines du Christ pour la déposer dans la Sainte-Chapelle. Cette acquisition retentissante suscite un intérêt nouveau pour l'épisode auquel elle renvoie : quand les soldats romains coiffent Jésus par dérision d'une couronne d'épines. Cette scène ne va cesser de séduire les artistes par son potentiel dramatique. Au début du XVI^e siècle, Jérôme Bosch la représentera par deux fois. L'insistance sur la violence des gestes renforce la fonction édifiante de l'image : placide au milieu de ses bourreaux aux traits grossiers, Jésus est offert en modèle. L'époque est alors à l'insistance sur le corps souffrant du Christ, dont les fidèles doivent s'inspirer pour surmonter les épreuves. L'origine d'un tel goût pour le dolorisme et le morbide ? La grande épidémie de peste noire qui frappe l'Europe au milieu du XIV^e siècle, et qui rend populaire certains thèmes comme la danse macabre, où vivants et morts sont entraînés dans la même sarabande.

«Le couronnement d'épines», de Jérôme Bosch, vers 1510, Madrid.



Alsa/Leemage

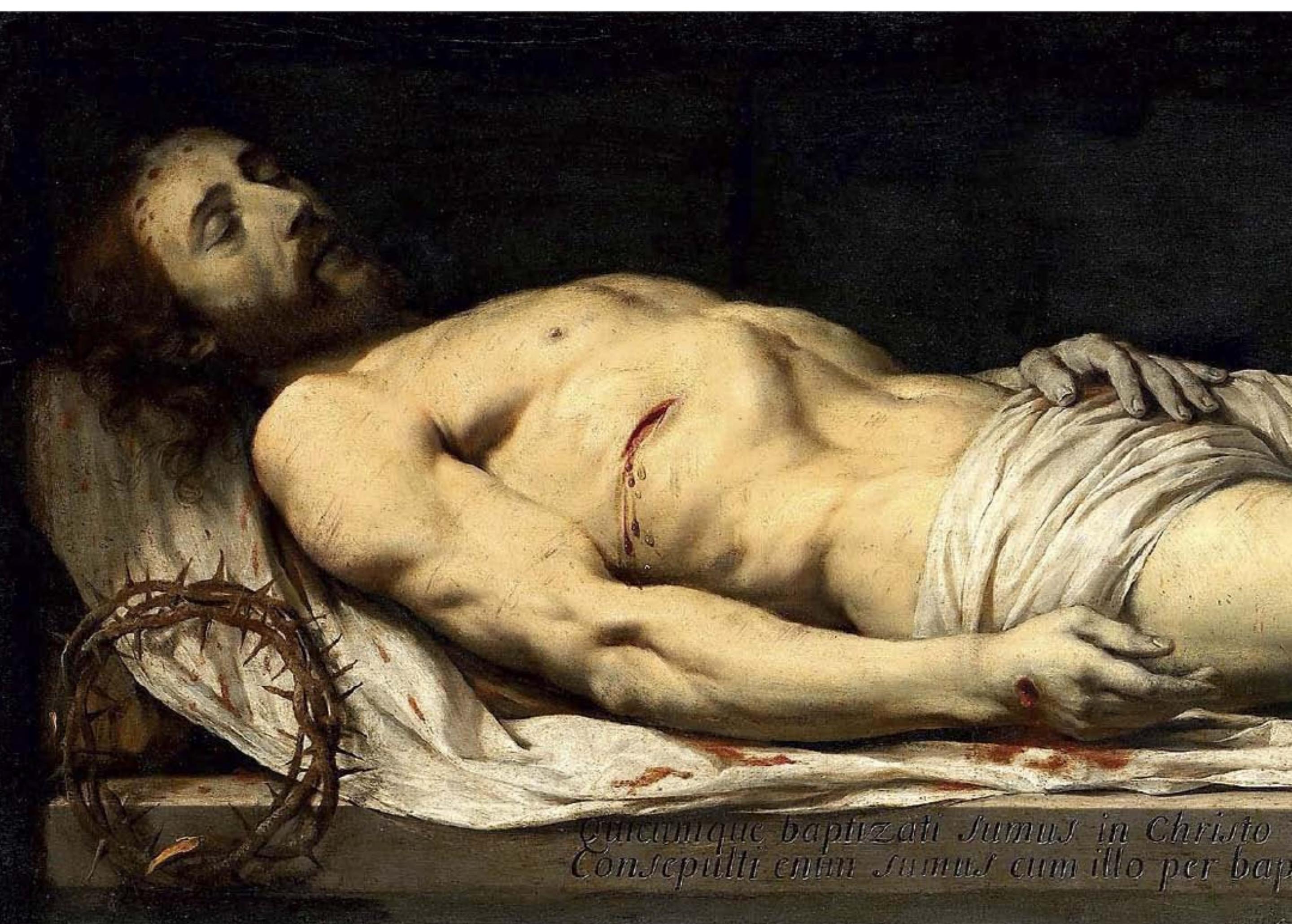




AU MILIEU DU XVII^E SIÈCLE, IL PREND DES TRAITS RÉALISTES

D'où vient l'impression de naturel et de réalisme qui se détache de ce beau Christ méditatif peint par Rembrandt ? Certainement du fait que le peintre l'a réalisé «d'après nature». Bien sûr, Rembrandt n'a pas inventé la machine à remonter le temps pour saisir Jésus sur le vif ! Il a simplement fait poser un modèle qu'il représente tel quel, dépourvu de toute auréole et de toute perfection divines. Une attitude bien peu conventionnelle à une époque où l'image codifiée du visage du Christ est encore inspirée de celle du Mandylion (voir page 84). Rembrandt emprunte les traits de Jésus à ceux d'un jeune juif séfarade habitant son quartier. Il existe alors à Amsterdam une grande curiosité pour l'Orient, liée à l'arrivée d'une importante communauté juive chassée d'Espagne et du Portugal. En prenant pour modèle un descendant du peuple du Christ, le peintre tente de s'approcher au plus près d'une représentation historiquement juste, à ses yeux, du visage divin.

«Tête du Christ», de Rembrandt, vers 1655, Berlin.

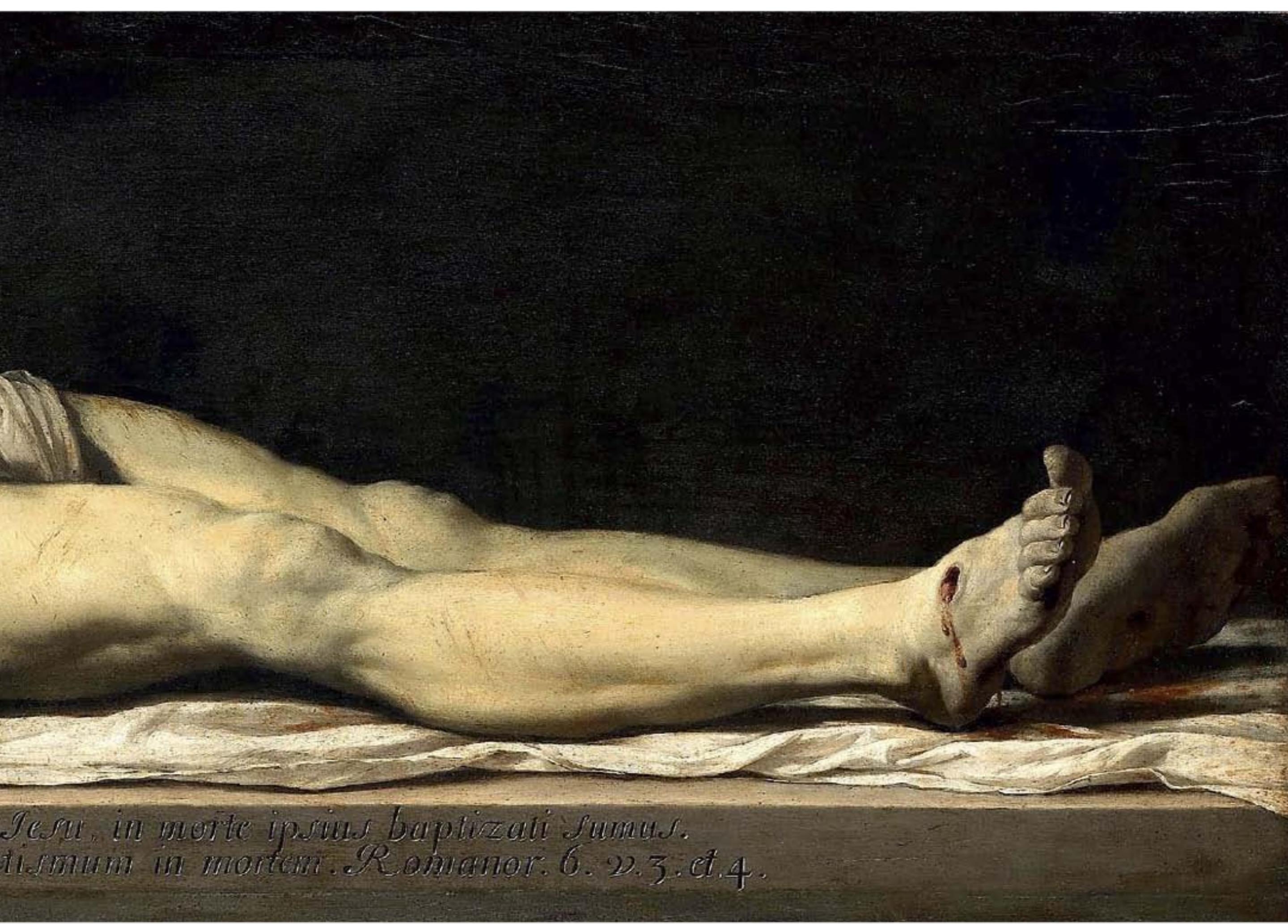


Th. Ollivier/RMN-Grand Palais

*Quicumque baptizati sumus in Christo
Concepulti enim sumus cum illo per bap-*

AU XVII^E SIÈCLE, LES JANSÉNISTES LE PERÇOIVENT

Vers 1654, Philippe de Champaigne représente un Christ mort allongé sur une dalle, tel qu'on pourrait le découvrir si l'on ouvrait son tombeau. La confrontation est brutale : sur un fond noir et neutre, le corps se révèle dans la réalité de la mort et du supplice. L'austérité et le dépouillement du tableau ne sont pas un hasard. Depuis la fin des années 1640, le peintre est proche de l'abbaye de Port-Royal, bastion du jansénisme français. Ce courant spirituel catholique qui se développe au XVII^e siècle rencontrera un vif succès, avant de se voir condamner pour son opposition à l'absolutisme royal. Ses adeptes, qui considèrent que



*Iesu, in morte ipsius baptizati sumus.
Iustum in mortem. Romanor. 6. 22. 3. et 4.*

COMME UN ASCÈTE

l'homme ne peut obtenir son salut par lui-même, prônent un rigorisme exigeant dans la pratique quotidienne de la religion. En art, il s'agit pour l'artiste d'éviter toute fantaisie et de coller au plus près des Saintes Ecritures, car l'œuvre est un moyen d'accéder à la grâce et à la foi. C'est donc une image du Christ méditative et silencieuse que livre Philippe de Champaigne, à l'image des retraites que pratiquaient les «Solitaires» du mouvement, comme le philosophe Blaise Pascal.

«Christ mort dans son linceul», de Philippe de Champaigne, av. 1654, Le Louvre.



Artothek/La Collection

APRÈS 1914-1918, IL INCARNE L'HORREUR DES COMBATS

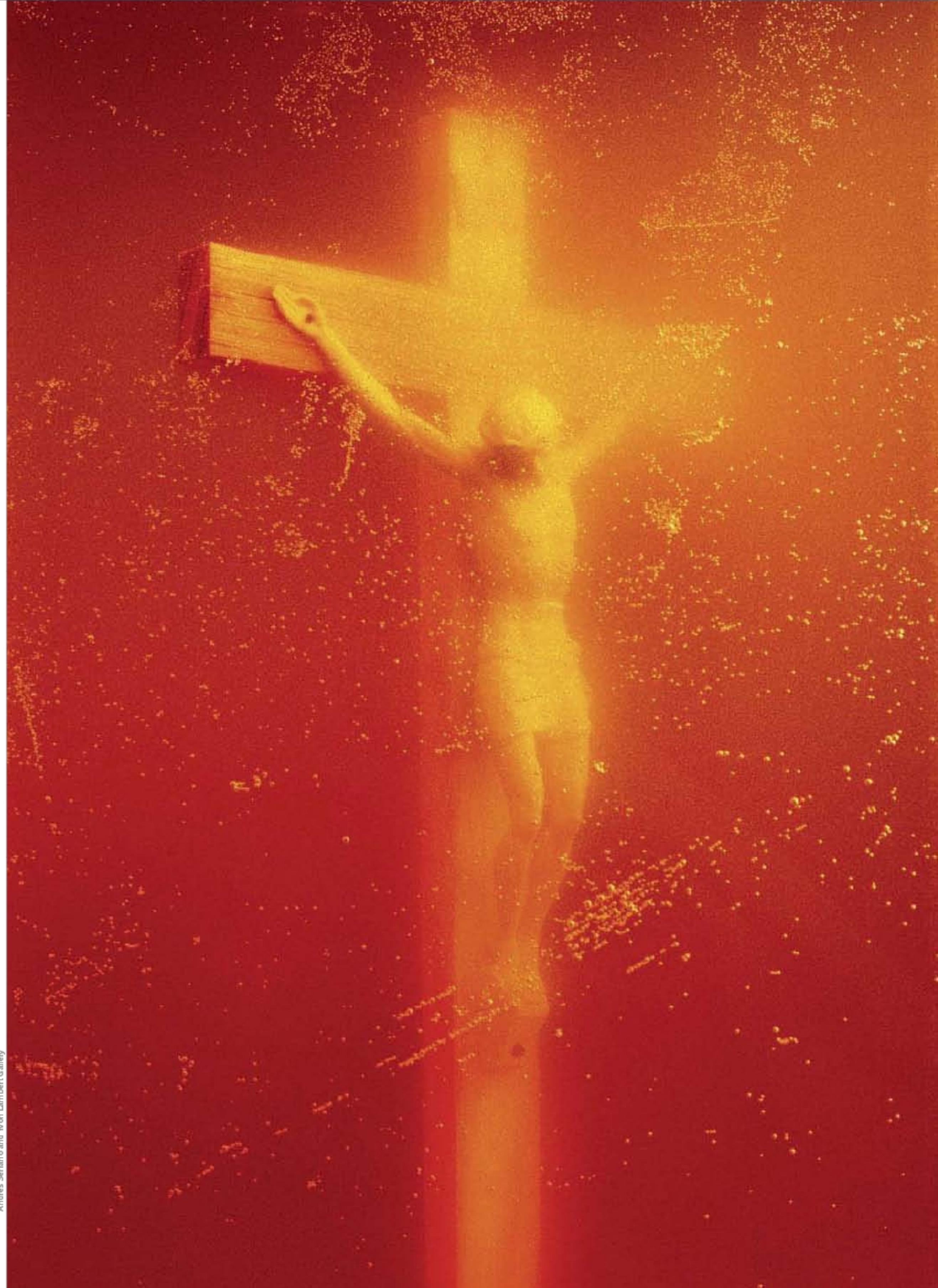
En 1914, les artistes allemands, emportés par l'élan nationaliste, se jettent dans la guerre en espérant y vivre une expérience exaltante. Cette vision lyrique est rapidement balayée par les horreurs bien concrètes du champ de bataille. Revenus de l'épreuve, ils multiplient les représentations de la Passion du Christ, dont ils font l'incarnation de l'humanité souffrante au-delà de toute considération religieuse. Si Lovis Corinth n'a pas participé au conflit en raison de son âge, il a été marqué par ses conséquences. Quelque temps avant sa mort, il se lance dans la représentation du thème classique de l'«Ecce Homo», où Jésus est livré par Ponce Pilate au jugement de la foule indignée. Mais pour l'artiste, ce Christ dépasse la simple image pieuse : c'est un véritable «appel à l'humanité». Le Christ a fait l'expérience de la condition humaine par la souffrance, qui doit faire naître l'émotion chez le spectateur. En peignant un visage flou, presque anonyme, Corinth suggère également que le Christ incarne à la fois l'humanité tout entière et chaque individu.

«Ecce Homo», de Lovis Corinth, 1925, Bâle.

A LA FIN DU XX^E SIÈCLE, CETTE PASSION CAUSE UN SACRÉ SCANDALE

Depuis une vingtaine d'années, cette libre interprétation de la crucifixion a provoqué scandale sur scandale. Le «Piss Christ» de l'Américain Andres Serrano est-il blasphématoire ? Cette photographie montre un crucifix plongé dans un bain d'urine et de sang. Lorsque l'artiste l'a prise, au milieu des années 1980, le sida venait d'apparaître et ces deux fluides corporels étaient chargés d'inquiétude, suspectés de transmettre la mort. L'artiste, qui se veut chrétien, a déclaré, en mai 1998 : «L'idée était [...] d'humaniser la figure du Christ. Mon but, en fin de compte, est de faire de beaux objets à partir de matériaux non orthodoxes.» Le «Piss Christ» a-t-il été mal interprété par ceux qui l'ont vandalisé en 1997 à Melbourne, puis en 2011 à Avignon ? A une époque où les artistes peuvent désormais s'emparer de l'image du Christ sans l'accord des instances religieuses, cette controverse reformule l'éternelle question : quelle place accorder à la libre expression de l'artiste en matière de représentation du divin ?

«Piss Christ»,
d'Andres Serrano, 1987.



LA QUÊTE SANS FIN

Au XIX^e siècle, de grandes missions archéologiques permirent de retrouver des manuscrits dits «apocryphes», c'est-à-dire non reconnus par les canons de l'Eglise.

Leur contenu contredisait celui des quatre Evangiles. Depuis, d'autres découvertes se multiplient et bouleversent à leur tour les dogmes officiels.

PAR CHRISTÈLE DEDEBANT (TEXTE)

1945

L'ÉVANGILE SELON THOMAS

IV^e siècle. Musée copte du Caire.



Malgré la fragilité du papyrus, les manuscrits de Nag Hammadi sont étonnamment bien conservés.

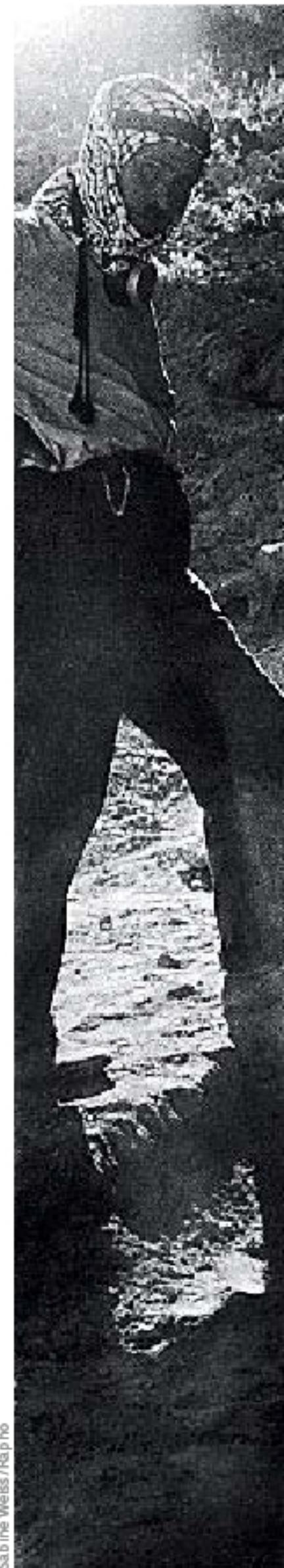
1896

L'ÉVANGILE SELON MARIE

II^e siècle. Département d'égyptologie du Musée de Berlin.

La malédiction de Toutankhamon a-t-elle pesé sur ce manuscrit copte ? On serait porté à le croire. En 1896, le philologue allemand Karl Reinhardt acquérait auprès d'un antiquaire du Caire un inédit du II^e siècle, exhumé d'un cimetière chrétien de la région d'Akhmîm, en Haute Egypte. Son titre prometteur, «L'Evangile selon Marie», enthousiasma aussitôt la communauté scientifique. Las ! Pendant des décennies, sa publication se heurta à une invraisemblable série d'obstacles : d'un accident d'impr-

merie à la découverte «concurrentielle» de Nag Hammadi (voir ci-dessous), en passant par les deux Guerres mondiales et la mort du traducteur. Il fallut attendre les années 1970 pour que le seul apocryphe attribué à une femme sorte enfin de l'ombre. Dans cet Evangile, le Christ transmet un enseignement occulte à celle que les gnostiques désignent comme sa «compagne spirituelle» : Marie Madeleine. Aujourd'hui encore, cette proximité supposée ne cesse d'enflammer les imaginations.



Sabine Weiss / EPA / photo

Cette histoire commence comme un conte des «Mille et Une Nuits». En 1945, à Nag Hammadi, en Haute Egypte, des paysans déterraient une jarre de plus d'un mètre de haut. Plutôt que des pièces d'or, des liasses de papier s'en échappèrent : 1156 pages au total, dont quelques-unes leur servirent de combustible. Identifiés comme des traités coptes du IV^e siècle, les manuscrits rescapés furent publiés à la fin des années 1950. Parmi eux figurait l'Evangile selon Thomas. Parfois qualifié

de «cinquième Evangile», ce recueil hermétique dépourvu de trame narrative est composé de 114 «logia» ou «dits de Jésus». Il représente à ce jour la plus vaste collection de paroles attribuées au Christ. L'attribution de ce texte à Thomas proviendrait de la tradition gnostique qui voyait en cet apôtre le «jumeau» secret du Christ. Le préambule alléchant dit en substance : «Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas la mort.» De quoi enflammer les ésotéristes de tout poil.

DES ORIGINES



De 1947 à 1956, à Qumrân, des dizaines de grottes furent explorées. Onze d'entre elles renfermaient des manuscrits.

1947

QUMRÂN OU LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE

Du III^e siècle avant J.-C.
au I^e siècle après J.-C. Musée
national d'Israël.

Pendant plus d'un demi-siècle, les plus célèbres manuscrits bibliques du XX^e siècle furent au cœur d'une extraordinaire saga politique, scientifique et théologique. Tout commença en 1947, à la veille de la création d'Israël, quand un pâtre découvrit des rouleaux de cuir dans une grotte de l'actuelle Cisjordanie. Aussitôt alertés, les archéologues français, britanniques et américains se livrèrent à une compétition sans merci avec les Bédouins, chasseurs de trésors. De 1947 à 1955, des milliers de fragments appartenant à 850 écrits en hébreu et en araméen furent exhumés du site. Dans leur grande majorité, ces textes ont été datés entre le II^e siècle avant J.-C. et le I^e siècle de notre ère. La découverte était vertigineuse : avant Qumrân, le plus ancien manuscrit connu de la Bible remontait au Moyen Âge. Tenu en haleine pendant des décennies, le grand public dut attendre 2008 pour voir publier l'intégralité des documents. Il se murmura bientôt que ce retard était dû à un complot du Vatican. Car certains textes évoquaient un énigmatique «maître de Justice» condamné à être «mis à mort» avec des «blessures et des transpercements». Jésus de Nazareth avait-il eu un précurseur ? La réponse est sans doute plus simple : bien avant la naissance du christianisme, la notion de figure sacrificielle était déjà commune à plusieurs mouvements spirituels judaïques.

1978

L'ÉVANGILE DE JUDASIV^e siècle. Conservé à la Fondation Martin-Bodmer, à Genève.

Peu de textes subirent autant de vicissitudes que cet apocryphe copte du IV^e siècle découvert en Moyenne Egypte. Exhumé en 1978 par des pilleurs de tombes, le manuscrit transita chez un joaillier du Caire, avant de passer entre les mains de savants américains, puis de tomber dans l'escarcelle de l'antiquaire suisse Frieda Nussberger-Tchacos. En 2001, après de vaines transactions pour le vendre au prix fort, l'antiquaire le remettait à la Fondation Maecenas, située

à Bâle. Quand il fut enfin confié aux restaurateurs, le manuscrit était en miettes. Au terme d'un travail de réparation, le magazine «National Geographic» le fit publier en 2006. Judas apparaît dans le texte comme l'apôtre préféré de Jésus. C'est sur ordre de ce dernier – dans le but d'accomplir la volonté divine – que le plus grand traître de l'Histoire aurait accepté de commettre son forfait. Un renversement audacieux que beaucoup d'exégètes ont accueilli avec scepticisme.



Kenneth/National Geographic Stock

Afin de déterminer la date de l'Évangile de Judas grâce au carbone 14, les conservateurs doivent en découper minutieusement un fragment.



1980

LE TOMBEAU DE JÉSUS

Lieu hypothétique.

En février 2007, James Cameron, le réalisateur de «Titanic», produisait «The Lost Tomb of Jesus», un téléfilm documentaire au propos fracassant. Selon lui, un tombeau découvert à Talpiot, un quartier de Jérusalem, en 1980, pourrait avoir abrité non seulement les ossements du Christ, mais aussi ceux de sa mère, Marie, de son frère Joseph, de son épouse présumée Marie Madeleine et de l'enfant qu'ils auraient conçu ensemble. En moins de deux heures, le film ébranlait deux piliers du christianisme : le célibat du Messie et sa résurrection d'entre les morts. Face à l'arsenal technologique déployé dans le documentaire – recherches ADN, sondes électroniques et calculs statistiques –, les esprits critiques ont opposé cette simple réflexion de bon sens : la très haute fréquence des prénoms Jésus, Marie et Joseph dans la Palestine du I^e siècle rend toute tentative de recouvrement hasardeuse.

Le tombeau rupestre de Talpiot (Jérusalem), dont on voit ici l'entrée, a été à l'origine du documentaire de James Cameron. Ce type de sépultures était très répandu au I^e siècle de notre ère.

2012

L'ÉVANGILE DE LA FEMME DE JÉSUS

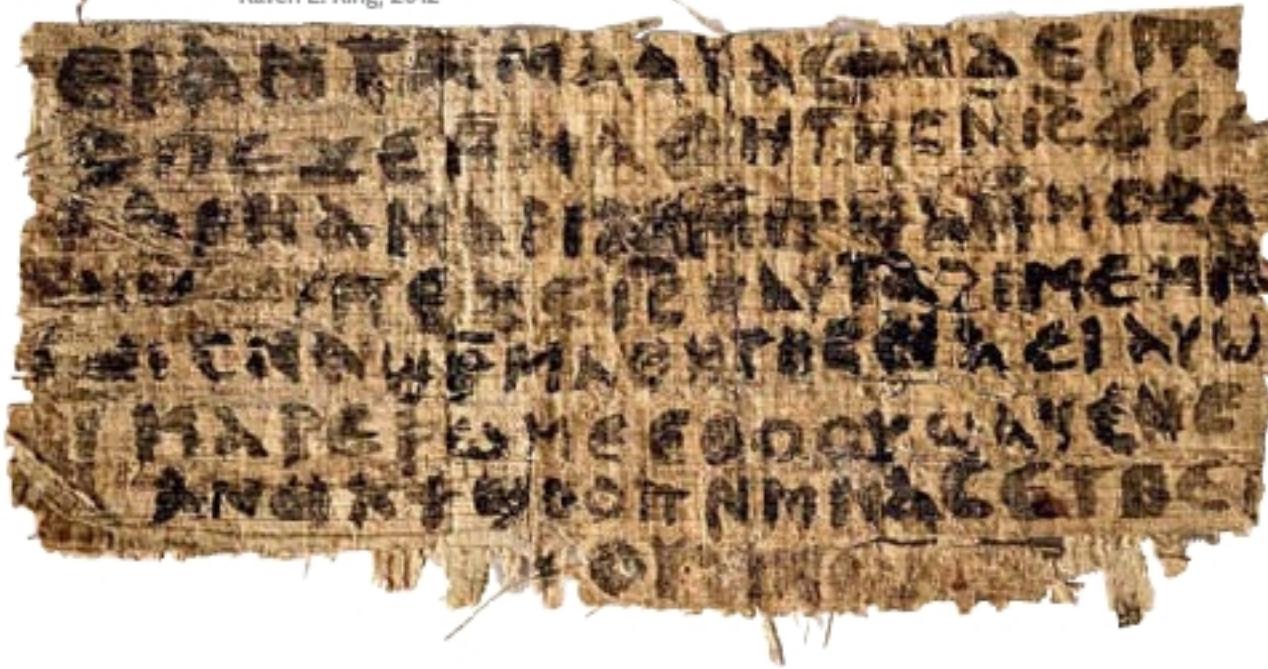
IV^e siècle, en cours d'authentification.

Jésus leur dit, ma femme...» : en septembre 2012, ces cinq mots, inscrits sur un fragment de papyrus aussi grand qu'une carte de visite, mirent le feu aux poudres dans l'université pontificale du Latran, à Rome. Ce texte tronqué est le seul à ce jour qui mentionne ouvertement un éventuel mariage du Christ. Comment est-il parvenu entre les mains de Karen K. Ling, historienne à la Harvard Divinity School de Cambridge, aux Etats-Unis ? Nul ne le sait.

Seule certitude : le document, rédigé dans un dialecte copte du IV^e siècle, appartient à un collectionneur anonyme résidant sur le sol américain. Ce dernier l'aurait acquis dans un lot de parchemins acheté à un Allemand. Face à une telle opacité, le Saint-Siège a immédiatement crié à l'imposture. De fait, tant que l'analyse de la composition de l'encre n'a pas livré ses conclusions, l'authenticité du texte demeure incertaine. Prudente, la «Harvard Theological Review» a différé la publication commentée de ce document, initialement prévue en janvier 2013. La «bombe» annoncée – la femme putative du Christ – reste donc en suspens. Peut-être même est-elle déjà désamorcée car le courant gnostique, auquel le texte est sans doute rattaché, donne fréquemment au terme d'épouse le sens d'alter ego spirituel.

C'est sur la quatrième ligne de ce fragment de papyrus qu'on peut lire cette phrase : « Jésus leur dit, ma femme...»

Karen L. King, 2012

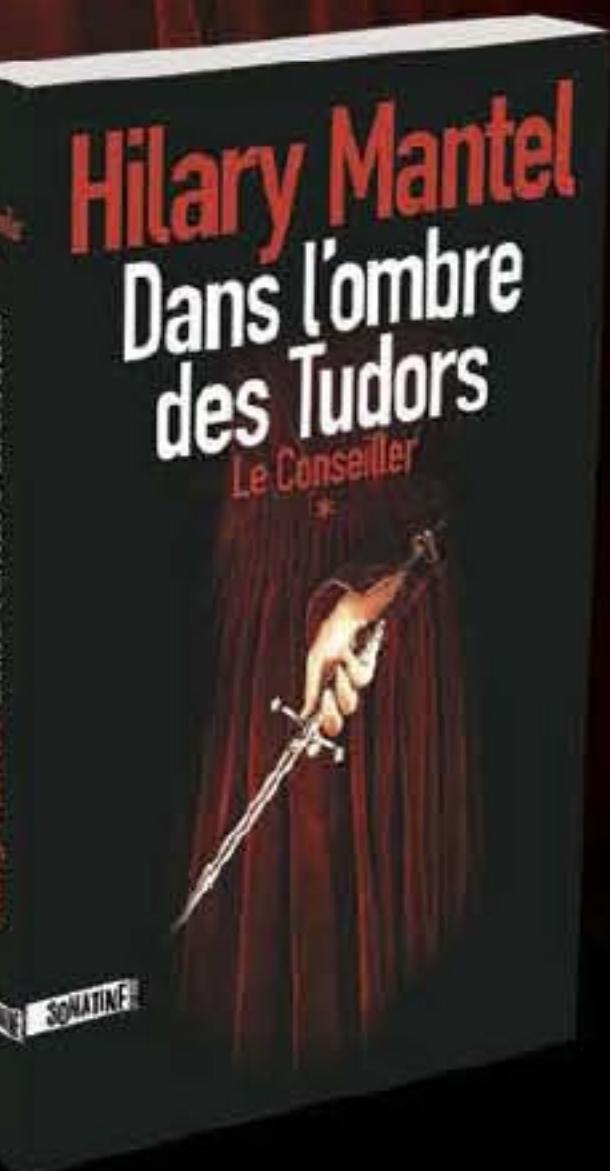


Récompensée par deux Booker Prize, la trilogie d'Hilary Mantel arrive enfin en France.

Historique !



Sortie du tome 1
le 7 mai 2013



SONATINE

www.sonatine-editions.com

Qui a inventé le christianisme ?

Le Messie a-t-il voulu fonder une Eglise ? Quel a été le rôle de Paul ? Un théologien protestant revient sur ces questions.

GEO HISTOIRE : Que sait-on aujourd'hui du véritable dessein de Jésus ? Avait-il l'intention de fonder une religion ?

Daniel Marguerat : On a longtemps pensé que Jésus était le fondateur d'une Eglise dont le Collège des douze Apôtres était la préfiguration. Puis, à partir de la fin du XVIII^e siècle, on s'est rendu compte qu'on ne disposait d'aucune déclaration de sa part montrant qu'il voulait instituer une nouvelle religion. A aucun moment, il ne rompt avec le judaïsme auquel il appartient. La fameuse parole «Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise» n'a pas pu être prononcée en araméen, le jeu de mot étant impossible ; mais surtout, Jésus n'a pas pu dire «mon» Eglise, puisque l'«ekklesia» est le peuple de Dieu. La formule est donc apparue à l'époque de la première génération chrétienne. Il n'en reste pas moins que l'apôtre Pierre a joué un rôle, celui de gardien de l'enseignement de Jésus – et il n'y a pas à douter du fait que Jésus le lui a confié.

Dans les années 1970, les théologiens ont commencé à porter un nouveau regard sur le lien entre Jésus et le judaïsme. Après l'horreur de la Shoah, ils se demandaient s'il n'y avait pas dans la lecture du Nouveau Testament quelque chose qui avait théologiquement legitimé, ou en tout cas permis, l'antisémitisme. Ils se sont aperçus que le judaïsme du temps de Jésus était pluriel, très diversifié, et que Jésus était bien un juif,

inscrit dans la ritualité juive, mais c'était un juif singulier qui voulait réformer le judaïsme. Il ne fut pas le premier des chrétiens.

Jésus était-il le seul à l'époque à vouloir réformer la foi juive ?

Non, Jean le Baptiste, par exemple, avait une prédication radicale, mais il n'a pas été inquiété. Jésus, lui, a été condamné pour blasphème. C'est donc que son enseignement et son action ont été considérés comme dangereux, au moins par une partie du judaïsme. C'est en effet le parti sadducéen, composé de l'élite sacerdotale et politique d'Israël, qui a été l'acteur majeur de la condamnation de Jésus et de sa livraison aux Romains.

D'après vous, pourquoi Jésus représentait-il un danger ?

Il y a trois hypothèses. La première porte sur le fait que Jésus se soit déclaré Messie. Mais cela ne me semble pas suffisant pour expliquer sa mise en cause. Dans le judaïsme ancien se déclarer Messie n'était pas un crime. Simon bar Kokhba, par exemple, l'instigateur de la révolte juive de 135, fut proclamé Messie. La messianité n'est donc pas le problème. Cela ne suffisait pas pour considérer Jésus comme dangereux. Au pire, il aurait été pris pour un fou.

La deuxième hypothèse est qu'il aurait fauté dans la réinterprétation de la Loi. Et, en effet, il y avait une véritable impertinence chez Jésus, il ne se contentait pas de rapporter la parole des

Anciens, il en donnait sa propre interprétation. Mais là encore, cela n'explique pas ce qui s'est passé parce que le judaïsme du I^{er} siècle pratiquait une très forte tolérance et la discussion théologique y était permanente.

Mon hypothèse est que Jésus a franchi la ligne rouge sur un point : son mépris des lois de pureté. Il a affirmé : «Ce n'est pas ce qui entre en l'homme qui le rend impur, c'est ce qui sort de lui» (Marc, 7-14). Cela signifie que Jésus dévalue le rituel de pureté. Or le rituel de pureté est capital dans le judaïsme ancien. C'est ce qui conduit les pharisiens à éviter les contacts avec les impurs : les malades, les impies ou les femmes à cause de leurs menstruations... Or Jésus a été d'une liberté critique totale. Il a invité les femmes dites «de mauvaise vie» à sa table, il s'est approché des malades. Il affirmait le primat de l'amour d'autrui. En faisant cela, il touchait à l'identité même d'Israël car si le peuple élu ne préserve plus sa sainteté, sa pureté, en se protégeant des autres, il s'ouvre à l'idolâtrie, ●●●

UN SPÉCIALISTE
DU CHRISTIANISME
PRIMITIF

Professeur honoraire à la faculté de théologie de l'université de Lausanne, Daniel Marguerat y a enseigné le Nouveau Testament de 1984 à 2008. Il est notamment l'auteur de «Qui a fondé le christianisme ?», en collaboration avec Eric Junod (éditions Labor et Fides, 2010).





••• à l'immoralité, il devient pareil aux autres, il se dénature.

Le geste énigmatique contre les marchands du Temple, son seul geste violent, procède de la même logique. De mon point de vue, c'est beaucoup plus qu'une protestation contre – ce qu'on appellerait aujourd'hui – la commercialisation du culte. Jésus a renversé les tables des changeurs de monnaie et les étals des vendeurs sur le parvis des Païens [ndlr : voir page 34 le sujet sur le Temple], un parvis qui protégeait la sainteté du site. Il s'attaquait justement à ce lieu pour signifier qu'il n'y avait pas besoin de sas : Dieu accueille de manière immédiate, il ne doit pas y avoir de barrières entre lui et les humains.

Quel a été l'impact de la résurrection pour les fidèles de Jésus ? Comment l'ont-ils interprétée ?

Pour moi, la résurrection est une expérience visionnaire. Il n'y a aucune manifestation du Ressuscité en public, Jésus n'étant apparu qu'auprès de ses proches et de ses disciples. Les témoignages de ces derniers sont tous éminemment subjectifs ; mais si les formes varient énormément, le message est le même : la mort n'a pas mis un terme à l'aventure et à la destinée de Jésus. A partir de là, après la crucifixion, un noyau de fidèles s'est formé à Jérusalem, partageant cette expérience visionnaire.

C'était une synagogue comme d'autres, la synagogue de juifs qu'on pourrait appeler messianiques – même si c'est un peu anachronique – persuadés que leur Dieu, le Dieu d'Israël, s'était manifesté dans cet homme, Jésus.

Qui étaient les membres de cette synagogue ?

Le livre des Actes nous parle d'hellénistes. Ce sont des juifs de culture grecque, issus du judaïsme de la diaspora et qui revenaient passer leurs vieux jours et mourir en Terre sainte. Ces juifs-là connaissaient le vaste monde, ils avaient une pratique plus libre que celle des juifs palestiniens, plus de distance par rapport au Temple. La réception de la parole de Jésus a été très forte chez eux, ils lui accordaient une importance plus grande encore que ne le faisaient les Douze parce que justement ils étaient moins enracinés dans la spiritualité juive. Rapidement, des tensions se sont manifestées à tel point que, à la fin des années 30, ces juifs hellénistes ont été expulsés de Jérusalem. Ils se sont alors fixés à Antioche et Damas. C'est là que commence l'aventure de l'universalité chrétienne.

Simultanément aux hellénistes, d'autres mouvements sont partis de Jérusalem. Dès la première décennie, le christianisme était un christianisme pluriel. L'idée d'un christianisme unique, qui se serait

ramifié sous l'effet du temps, est un fantasme complet. On s'intéresse à cette question depuis les années 1990, notamment autour de la source des paroles de Jésus.

C'est ce qu'on appelle la Source Q ?

Oui, «Q» pour «Quelle» qui signifie «source» en allemand. Ce sont, en effet, des chercheurs allemands qui, vers la fin du XIX^e siècle, ont émis l'hypothèse de l'existence d'une Source, aujourd'hui perdue, à laquelle auraient eu accès les évangélistes Matthieu et Luc. Il s'agirait d'un document entièrement ancré dans la dimension juive du christianisme, celle de la première communauté de Jérusalem, bien différente du mouvement qui, avec les hellénistes, allait assurer l'essor du christianisme auprès des nations. Dès la première décennie qui suit la mort du Christ, on a donc ces deux voies distinctes. D'autres vont venir.

Quelles sont ces autres voies ?

A la fin du I^e siècle, le christianisme avait commencé à essaimer dans un fourmillement de petites communautés. Toutes ces communautés parlaient du même Seigneur Jésus, mais d'une manière très différente. Il y avait donc le christianisme judéo-chrétien, proche de la Source «Q». Ce christianisme était issu de la première Eglise de Jérusalem – disparue avec les heurts de la guerre juive de 70 – et, réfugié en Syrie, il restait proche de la ritualité et des Ecritures juives. Il y avait également ce grand mouvement de chrétienté, initié par saint Paul, qui veut réconcilier juifs et non-juifs. Un troisième grand courant, que l'on appelle la chrétienté johannique – inspiré par l'Evangile de Jean, et d'une certaine manière par L'Apocalypse – était localisé en Asie Mineure. Il y avait aussi des communautés chrétiennes vers l'ouest, en Egypte, qui sont à la source du christianisme copte. En cette fin du I^e siècle, on pouvait voir apparaître également les premières ramifications de la mission juive vers l'est, cette mission dont on ne sait presque rien. On la rattache à la figure de Thomas, l'apôtre

Daniel Marguerat, biblioteque et exégète de renommée mondiale, a reçu notre journaliste dans sa maison près de Lausanne.



dont l'épopée missionnaire en direction des Indes n'est certainement pas une fiction.

Toutes ces communautés avaient une diversité de formes, de liturgies et de pratiques. Parmi elles, les communautés pauliniennes avaient presque entièrement congédié le rapport à la Torah. D'autres, fondées uniquement sur leur fidélité à la Torah, s'affirmaient comme l'authentique judaïsme.

Comment se fit l'unité de toutes ces communautés ?

Le premier facteur d'unité était la foi pour le Seigneur Jésus-Christ, mais si l'on cherche d'autres facteurs, on est embarrassé. Et c'est précisément en raison de cet embarras, qu'à partir du II^e siècle, l'Eglise ancienne a tenté de manifester son unité par ce que l'on appelle le canon du Nouveau Testament (le choix des 27 livres). C'est de là qu'émerge la grande Eglise, celle qui va cumuler l'héritage de Pierre et de Paul. Cette grande Eglise, autour de ses premiers pères comme Justin ou Ignace d'Antioche, s'érige en mouvement religieux autonome et se dresse face au judaïsme. Elle utilise Paul pour affirmer son identité chrétienne. Mais la séparation n'a pas lieu avant le II^e siècle. On dit parfois que Paul en a été l'artisan, mais c'est faux. On s'aperçoit de plus en plus que la séparation entre l'Eglise et la Synagogue a été lente et progressive. Par exemple, le judéo-christianisme survit jusqu'au V^e siècle en Syrie alors qu'il disparaît de Grèce et d'Italie à la fin du II^e siècle.

Avant cette séparation, fallait-il se convertir à la religion juive pour adopter la foi chrétienne ?

Ça a été la grosse bagarre entre Pierre et Paul. Pierre semble avoir timidement organisé une mission auprès des non-juifs, mais pour lui comme pour l'Eglise de Jérusalem, qui était alors sous l'égide de Jacques, le christianisme n'était qu'une branche du judaïsme. Plus tard, quand les premiers pères de l'Eglise tempêtent contre les judéo-chrétiens, c'est parce que ceux-ci exigent des chrétiens une totale obéissance

Il existerait une source, aujourd'hui perdue, des paroles de Jésus

au rituel de pureté, aux rites alimentaires et festifs juifs. Autrement dit, pour les judéo-chrétiens, au II^e siècle encore, être chrétien, c'est s'intégrer à la ritualité et aux croyances juives. Pendant toute la première moitié du II^e siècle, le conflit est ouvert et les chrétiens d'origine juive cherchent à s'affirmer comme les authentiques dépositaires de la pensée de Jésus. A partir de 150-170, le mouvement s'inverse et les chrétiens issus du monde païen deviennent alors majoritaires.

Comment s'organise cette Eglise du II^e siècle ? A-t-elle déjà un pape ?

On a des évêques influents qui dirigent les églises de métropoles : Ephèse, Antioche, Rome. Ce sont eux qui donnent le ton, mais il n'existe encore aucune autorité centrale au II^e siècle. La gestion centralisée du christianisme n'apparaît qu'à partir des IV^e et V^e siècles, quand l'évêque de Rome, puis l'évêque de Byzance prennent de l'importance. On va alors avoir une Eglise bipolaire : l'Eglise latine d'un côté et l'Eglise d'Orient de l'autre. Cet état de fait va subsister jusqu'en 1054 – date du grand schisme d'Orient.

Qu'est-ce qui explique le succès du christianisme ?

A mon avis, le succès du christianisme s'explique en deux temps. Il a en premier lieu conquis des juifs et des adeptes du judaïsme, les craignant-Dieu. Il s'agissait de païens attirés par le judaïsme, par sa rigueur morale et l'ancienneté de ses traditions, mais qui n'avaient pas fait le pas de la conversion ; celle-ci exigeait la circoncision et l'adhésion à toute la Torah. D'après le livre des Actes des Apôtres, ces craignant-Dieu retrouvaient, dans le christia-

nisme, les Ecritures et les traditions qui les attiraient dans le judaïsme, mais surtout, ils avaient une place de croyants de plein droit. Dans un second temps, si l'évangélisation paulinienne a connu un tel succès auprès des non-juifs, cela s'explique par le fait que leur adhésion les introduisait dans une communauté universelle où toutes les couches de la société se retrouvaient, avec un statut d'égalité de droit et de valeur.

Peut-on dire que Rome a récupéré le christianisme ?

Constantin (272-337) était un fin politicien plus qu'un grand croyant. Il a décelé qu'une structure religieuse unifiante était susceptible de remplacer la structure politique de l'Empire qui était en train de s'effriter. Les Romains avaient toujours voulu constituer un empire dans lequel toutes les nations seraient accueillies sous l'égide de Rome. Mais ce projet avait échoué parce qu'ils entendaient cette universalité comme une soumission à l'autorité militaire, économique, politique et culturelle de Rome. Ce qui n'était pas le cas avec le christianisme, où chacun était valorisé dans sa propre culture. Quand Paul formule l'universalité chrétienne, il est l'héritier de la pensée de Jésus, mais il reprend aussi le rêve qui était celui des Romains. Je pense que le christianisme a en quelque sorte accompli l'idéologie manquée de l'impérialité romaine. On peut donc dire que Constantin a récupéré un christianisme qui, lui-même, sous l'égide de Paul, avait hérité de l'idéologie impériale. Paul est véritablement l'homme qui s'est trouvé au carrefour de la tradition juive et de la culture gréco-romaine. Le christianisme est né à ce carrefour. ■

Propos recueillis par VALÉRIE KUBIAK

POUR EN SAVOIR PLUS



DOCUMENTAIRE

L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN AU CRIBLE DE LA SCIENCE

C'est une série documentaire qui a fait grand bruit au moment de sa première diffusion par Arte, en 1997. D'abord parce que «Corpus Christi» a permis à la chaîne franco-allemande de battre des records d'audience, plusieurs millions de téléspectateurs ayant regardé au moins l'un de ses douze épisodes. Mais surtout en raison des débats qui ont suivi sa programmation. Il faut dire que Jérôme Prieur et Gérard Mordillat, les deux cinéastes à l'origine des films, poursuivaient un objectif aussi ambitieux que polémique : faire entrer dans les foyers français quatre siècles d'exégèse biblique moderne. Et décortiquer, de façon critique, l'Evangile selon Jean, afin qu'en émerge le vrai visage de Jésus. Chaque partie du documen-

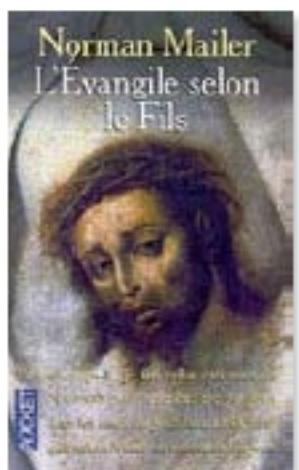
taire est conçue comme une mini-enquête policière, où pas moins de 27 chercheurs – laïcs ou théologiens – décryptent une partie des Ecritures autour d'un thème : la crucifixion, Pâques, Judas... Face à ces interrogations, le spectateur prend alors la mesure du fossé entre ce qu'il pense connaître du Christ, et ce que savent réellement historiens, linguistes, ou épigraphistes (spécialistes des inscriptions). Fort du succès de la série, les deux auteurs ont appliquée la même recette pour réaliser deux autres fresques documentaires : «L'Origine du christianisme» (10 épisodes diffusés en 2003) et «L'Apocalypse» (12 épisodes, 2008). L'ensemble est disponible en coffret. ■



«L'Intégrale Corpus Christi, L'Origine du christianisme, L'Apocalypse», par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, 12 DVD, Arte Editions, 60 euros.

LITTÉRATURE

Un grand romancier américain dans la peau de Jésus



A 74 ans, Norman Mailer s'est plongé dans la lecture des Evangiles pour en ressortir, de son propre aveu, fasciné mais déçu : l'histoire lui paraissait extraordinaire, mais décousue. C'est pourquoi il a rédigé une version de la vie de Jésus,

à la première personne, en se mettant dans la peau du Fils de Dieu. Il crée une telle promiscuité avec le Christ et son ton est si «subtilement pénétrant» comme l'a dit John Updike, autre écrivain américain, que l'on a l'impression d'entendre la voix de Jésus.

Norman Mailer s'attache à combler les lacunes entre les miracles et les paraboles racontés par Marc, Matthieu, Luc et Jean, de façon si naturelle que les croyants les plus conservateurs ont fait bon accueil à son livre. «L'Evangile selon le Fils», de N. Mailer, éd. Plon, 18 euros.

BIOGRAPHIE

Il était une fois, il y a deux mille ans



Les révolutionnaires de 1789 en ont fait le premier des sans-culottes. Ceux de 1848, un proléttaire et un socialiste. Comme si chaque époque ne pouvait s'empêcher de dépeindre le Christ au prisme de ses propres préoccupations. L'historien Jean-Christian Petitfils réfute ces visions anachroniques et choisit au contraire de camper le portrait de Jésus en le replaçant strictement dans l'environnement de la Palestine de son temps. Mêlant les dernières découvertes de l'archéologie aux acquis de l'exégèse biblique, il livre un récit fluide et documenté. Pour aller plus loin que l'article (page 20) que Jean-Christian Petitfils a écrit dans ce même numéro.

«Jésus», de Jean-Christian Petitfils, éd. Fayard, 24 euros.

COMMENTAIRE

Que doit-on à saint Paul ?



Daniel Marguerat (interviewé dans ce numéro, p. 96) est le plus célèbre des biblistes francophones. Mais ses travaux sur la théologie paulinienne et la narratologie du Livre restent difficilement abordables par les non-spécialistes. Ce n'est pas le cas de cet ouvrage, coécrit avec l'historien Eric Junod, et qui est accessible à tous.

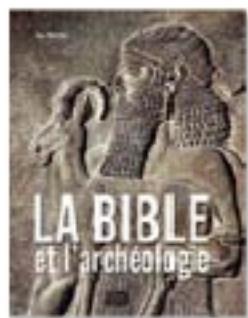
Les deux auteurs s'y posent la question clé : qui de Paul ou de Jésus a fondé le christianisme ? Pour y répondre, ils interrogent les textes des Anciens, apôtres et philosophes païens, de Tacite à Pline le Jeune.

«Qui a fondé le christianisme ?», de D. Marguerat et E. Junot, éd. Bayard/Labor et Fides, 15 euros.

BEAUVILLE

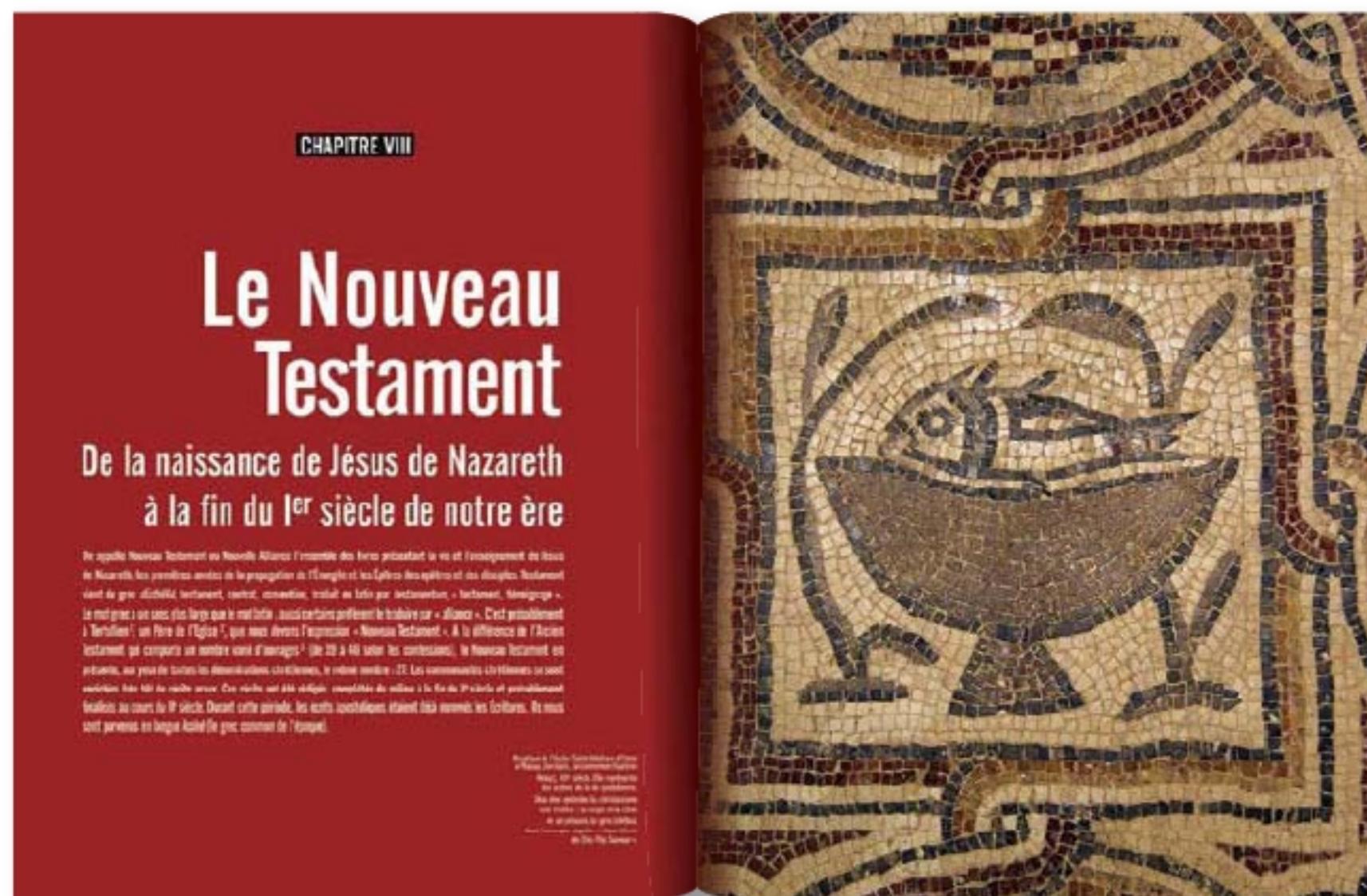
CES RUINES QUI ONT ABRITÉ LES GRANDS RÉCITS BIBLIQUES

Du patriarche Abraham jusqu'à L'Apocalypse selon saint Jean, cet ouvrage survole deux millénaires d'histoire religieuse, mettant en correspondance les découvertes archéologiques majeures des XIX^e et XX^e siècles avec les récits de la Bible et du Nouveau Testament. Stèles babyloniennes, masques funéraires des pharaons, bas-reliefs des temples, bijoux cultuels ou objets du quotidien... les merveilles exhumées lors des fouilles en Israël, en Egypte, en Irak ou en Iran sont exposées au travers de riches images. Elles sont accompagnées de textes qui permettent d'en savoir plus sur les diffé-



rents sites où elles ont été mises au jour – par exemple le mont Ebal en Samarie, ou encore Tanis, une importante cité antique du nord-est de l'Egypte, redécouverte au XIX^e siècle. En plus de ces fragments du passé arrachés au sable, le livre présente des extraits d'anciens manuscrits hébreux et de papyrus contenant les Evangiles. Il montre également un grand nombre de photos des sites géographiques évoqués par les Saintes Ecritures : les rives de la mer Morte, le désert du Sinaï... En tout, pas moins de trois cents illustrations pour retrouver les décors de la Bible. ■

«La Bible et l'archéologie», de Théo Truschel, éd. Faton, 97 euros.



DOCUMENT

La religion chrétienne mise en questions

Aux origines du christianisme



Éditions

Les chercheurs ont longtemps espéré trouver un commencement absolu à partir duquel le christianisme serait né. La trentaine de spécialistes réunis dans cet ouvrage collectif ont eux décidé, malgré le titre du livre, de ne plus

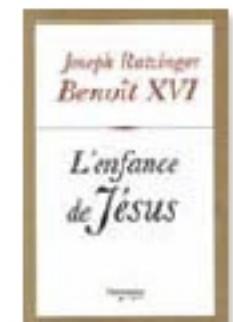
se poser «la question des origines», s'attachant plutôt à multiplier les éclairages ponctuels sur cette époque obscure. Quelles langues parlait-on au temps de Jésus ? Que nous ont vraiment appris les manuscrits de la mer Morte ? Sous la

forme d'articles, ils nous permettent de préciser nos connaissances sur cette période qui a vu apparaître, puis se propager la pensée chrétienne.

«Aux Origines du christianisme», ouvrage collectif, éd. Folio Histoire, 8,90 euros.

THÉOLOGIE

Le Messie par son serviteur



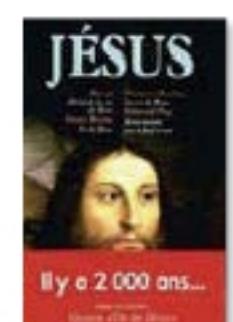
Avant de devenir Pape, Joseph Ratzinger enseignait la théologie et publiait un livre par an. Et ce

n'est pas l'accession au pontificat qui l'a fait renoncer à écrire. A côté des encycliques et des exhortations, ce sont ainsi trois ouvrages consacrés à Jésus qui sont nés de la plume papale. Le dernier en date est consacré plus spécifiquement à l'enfance du Christ, à travers ce qu'en disent les Evangiles de Matthieu et Luc. De ses propres mots, l'auteur a voulu se demander «Ce qui est dit est-il vrai ? Cela me concerne-t-il ? Et si cela me concerne, de quelle façon ?» Plus qu'une exégèse approfondie, un acte de foi.

«L'Enfance de Jésus», de Joseph Ratzinger Benoît XVI, éd. Flammarion, 15 euros.

RECUEIL

Un Christ, quatre créateurs



Quatre œuvres majeures rédigées par des écrivains français, du XVII^e au XX^e siècle, et qui, mises bout

à bout, apparaissent comme des variations sur la figure christique. «L'abrégié de la vie de Jésus», de Pascal, résumé des Evangiles où jaillit par endroits la pensée du philosophe. La «Vie de Jésus» par Renan, jalon capital dans la quête du «Jésus historique». Celle de Mauriac, où le Christ est en proie à des faiblesses et passions très humaines. Et «Jésus raconté par le Juif errant», d'Edmond Fleg, une réflexion sur le judaïsme.

«Jésus», de Claude Aziza, éd. Omnibus, épulisé, se trouve d'occasion sur Internet et en bibliothèque.

CINÉMA

À L'ÉCRAN, LE FILS DE DIEU A RESSUSCITÉ PLUS DE 300 FOIS

Le Christ est un héros qui joue hors catégorie. En 1992, l'historien du cinéma Roy Kinnard, a recensé plus de 300 films où il occupe le premier rôle*. Il faudrait y rajouter les dizaines de longs métrages tournés depuis, sans compter les séries télévisées américaines, françaises, ou italiennes entièrement construites autour du Messie. Une filmographie exhaustive aurait de quoi remplir un nouvel Evangile, mais autant le dire tout de suite : la plupart de ces productions ne sont pas des chefs-d'œuvre, et seule une trentaine d'entre elles vaut le détour. C'est le cas de «La Naissance, la vie et la mort du Christ»

(1912), l'une des premières grandes productions de l'histoire, et surtout «Le Roi des Rois» (1927), de Cecil B. DeMille (à qui l'on devra plus tard les méga spectacles «Samson et Dalila» et «Les Dix commandements»), avec son Jésus viril et autoritaire qui influencera longtemps l'interprétation du personnage sur le grand écran. Rien à voir avec le Christ maladif et émacié – l'acteur était allé jusqu'à se faire arracher deux molaires – que campe le réalisateur français Julien Duvivier dans son «Golgotha» (1935), premier film parlant sur la Passion.

Après la guerre, Jésus revient dans «Le Martyr du calvaire» du Mexicain Miguel

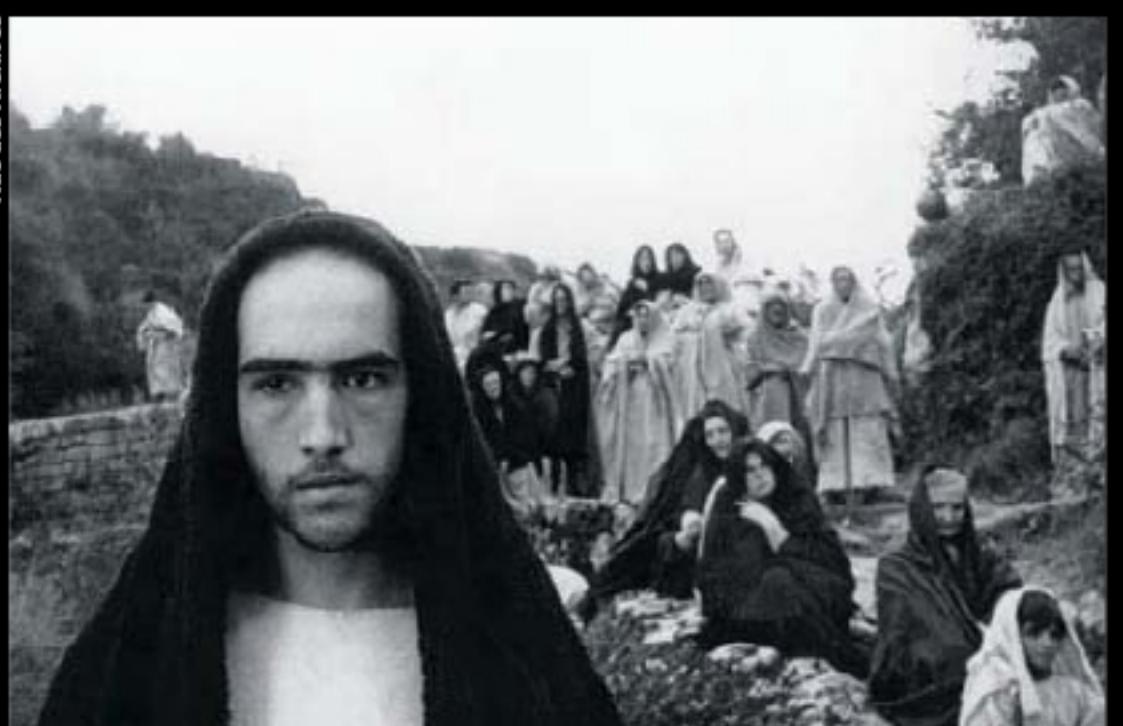
Peter Sykes, avec un récit calqué sur l'Evangile selon Luc, parfait exemple de catéchisme cinématographique, dont l'Eglise se servira d'ailleurs à des fins prosélytes – avec des œuvres beaucoup plus audacieuses comme «La Vie de Brian» (1979), où le double parodique du Christ, né dans la «crèche d'à côté», est condamné à rejoindre la «Crucifixion party». Il sifflote alors gaiement sur la croix. Rapelons aussi l'adaptation à l'écran de la comédie musicale «Jesus Christ Superstar» (1973), transformée par le réalisateur canadien Norman Jewison en opéra rock survolté. Ces deux monuments ouvriront la voie à des relectures plus per-

Coll. Christophe L.



«Jesus Christ Superstar», de Norman Jewison, avec Ted Neeley.

Rue des Archives



«L'Evangile selon Matthieu», de Pier Paolo Pasolini, avec Enrique Irazoqui.

(1906), d'Alice Guy, première femme cinéaste et pionnière du 7^e art au même titre que Méliès ou les frères Lumière – qui tournèrent du reste chacun un film d'inspiration biblique. La forme de l'œuvre, bien sûr, a mal vieilli (caméra fixe, jeu grandiloquent des acteurs...), mais la vingtaine de décors en bois montés en studio ou en forêt de Fontainebleau, ainsi que certains effets visuels ingénieux, comme l'apparition de l'ange Gabriel, méritent un coup d'œil (ce film est visible sur le site YouTube).

Après vingt ans de suprématie française sur le cinéma, le Christ accompagne ensuite la naissance de l'industrie américaine du film, avec notamment «De la crèche à la croix» (Sydney Olcott,

Morayta, présenté en 1954 au tout jeune festival de Cannes. Puis il fait un triomphe dans un genre en plein boum : le péplum. Crucifié dans «La Tunique» d'Henry Koster (1953), premier film en cinémascope, Jésus donne la réplique à Charlton Heston dans «Ben Hur» (1959), et apparaît, en second rôle un peu mièvre, dans les paysages sublimes du «Roi des Rois» de Nicholas Ray (1961). Le cinéaste et poète athée Pier Paolo Pasolini livrera, en 1964, sa version de «L'Evangile selon saint Matthieu», avec ses décors épurés baignant dans une lumière irréelle, et ses acteurs non professionnels recrutés parmi les paysans du Mezzogiorno. La décennie suivante fera se côtoyer des réalisations très académiques – «Le Film Jésus» (1979), de

sonnelles et décomplexées de la Bible, comme «La Dernière tentation du Christ» de Martin Scorsese (1988), où Jésus apparaît tirailé entre ses désirs d'homme (notamment ceux qu'il éprouve pour Marie Madeleine) et sa mission divine ; ou, dans un autre registre, «La Passion du Christ» de Mel Gibson, avec ses scènes du calvaire ultraviolentes. La liste est loin d'être close, Paul Verhoeven, le réalisateur de «Basic Instinct» et de «Robocop», ayant annoncé travailler sur un film dans lequel Jésus apparaîtra comme un prophète radical pratiquant l'exorcisme, né du viol de Marie par un soldat romain.

■ CLÉMENT IMBERT

*Dans son livre «Divine Images : a History of Jesus on the Screen» (Carol Pub Group).

120

L'homme de Mandal
reconstitué par Elisabeth
Daynès. Il vivait il y a envi-
ron 30 000 ans. Derrière
lui, d'autres sujets réalisés
par la paléoartiste.



S. Entressang/E. Daynès

LE CAHIER DE L'HISTOIRE

ÉTATS-UNIS En 1973, le dernier combat des Sioux p. 104

PRÉHISTOIRE Quand une artiste ressuscite les premiers humains p. 120

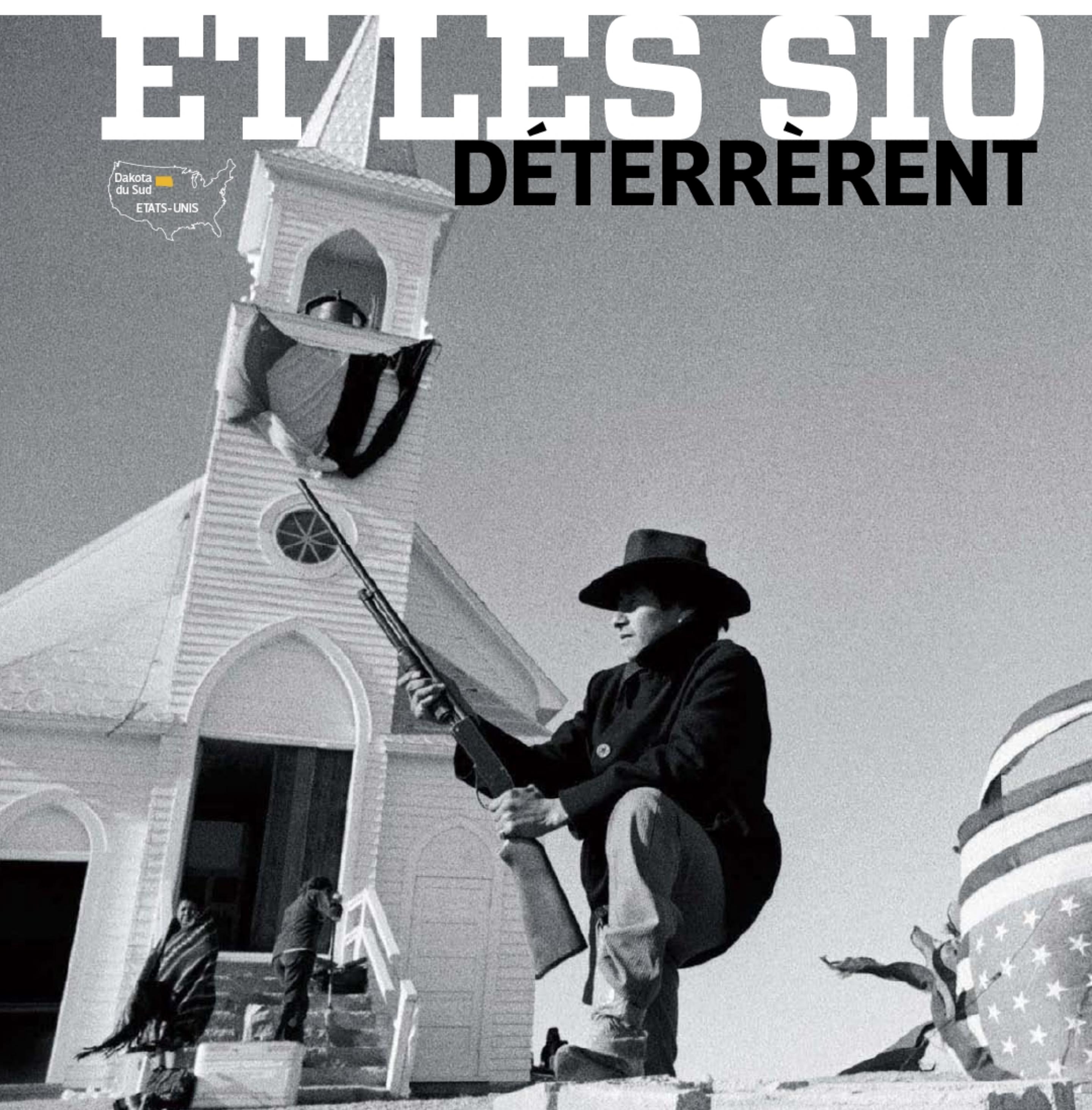
URSS 1937-1938 : les visages de la terreur stalinienne p. 130

RÉCIT

GEO HISTOIRE DETERRERENT

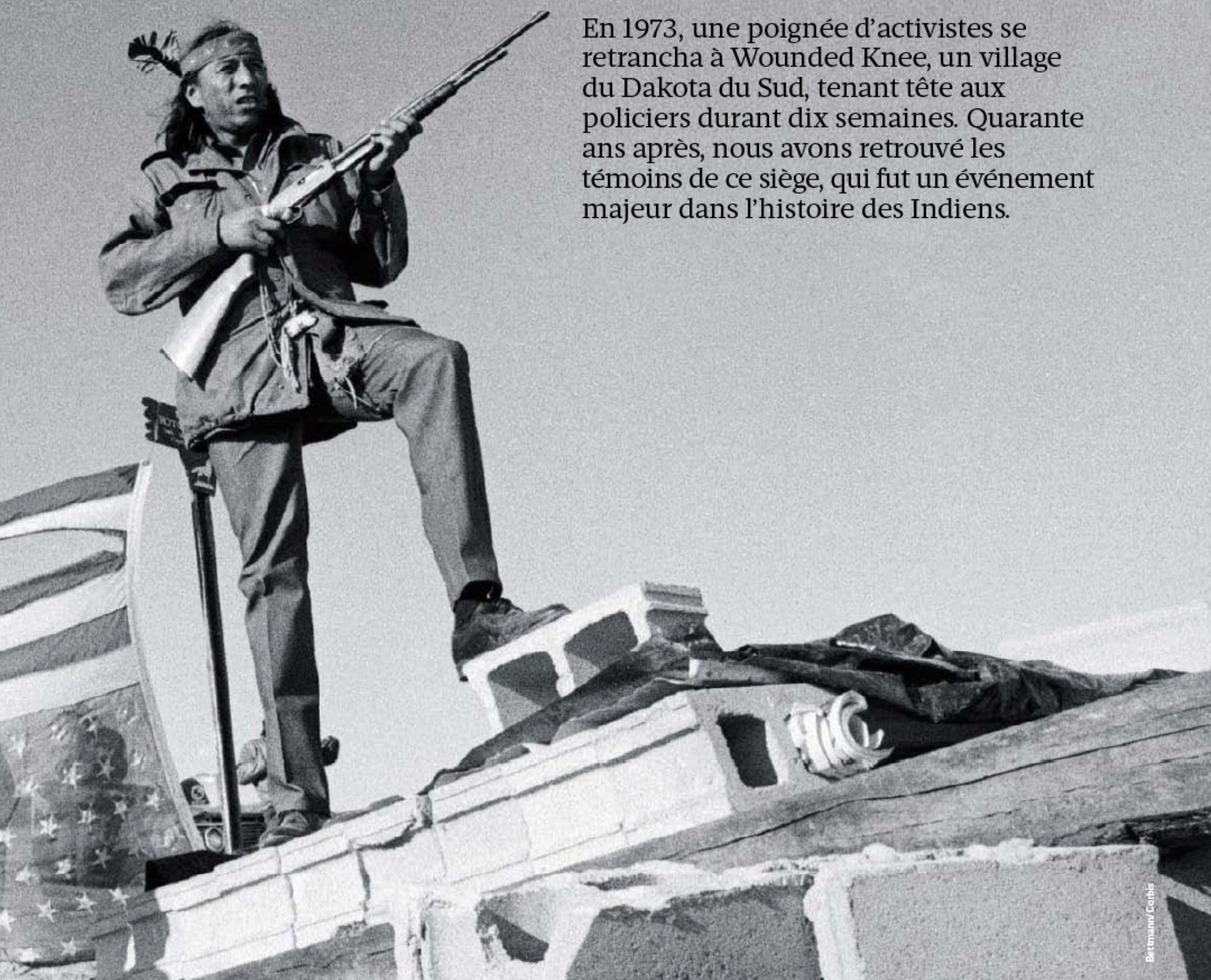
Dakota
du Sud

ETATS-UNIS



UX

LA HACHE DE GUERRE...



En 1973, une poignée d'activistes se retrancha à Wounded Knee, un village du Dakota du Sud, tenant tête aux policiers durant dix semaines. Quarante ans après, nous avons retrouvé les témoins de ce siège, qui fut un événement majeur dans l'histoire des Indiens.

Deux Indiens, en faction sur le parvis de l'église, prennent complaisamment une pose «western», à la grande joie des photographes.

F

nce début d'année 1973, le président américain Richard Nixon est très préoccupé par les pré-mices du Watergate, l'affaire d'espionnage politique dans laquelle il est impliqué et qui causera sa chute l'année suivante. L'occupation d'un petit village, au fin fond du Dakota du Sud, par une poignée d'activistes

indiens ne l'intéresse donc pas du tout. «Ne vous inquiétez pas de ça !» a d'ailleurs noté son plus proche collaborateur sur un dossier consacré à cette question. L'occupation du hameau de Wounded Knee va pourtant durer 71 jours, sous les caméras de dizaines de journalistes, et changer profondément le destin des dizaines de milliers d'Amérindiens vivant aux Etats-Unis.

27 FÉVRIER Tout commence par une froide nuit d'hiver 1973. Une caravane composée de 44 véhicules fonce droit sur le village de Wounded Knee, au cœur de la réserve indienne de Pine Ridge, dans le Dakota du Sud. Depuis sa maison, Agnes Lamont, une enseignante d'une quarantaine d'années, aperçoit leurs phares qui crèvent l'obscurité. «Une bande de jeunes qui vont faire la fête», pense-t-elle. Elle est trop loin pour distinguer les drapeaux rouges accrochés aux antennes des voitures et les fusils exhibés par les vitres ouvertes. A l'intérieur des véhicules, des hommes aux cheveux noirs nattés, le teint cuivré, vêtus de pantalons et de vestes à franges qui les font ressembler à des Peaux-Rouges de cinéma – l'un d'eux brandit même un arc traditionnel. Ils arborent des visages fermés qui n'augurent rien de bon. Certains sont d'authentiques Indiens lakotas oglalas, plus communément appelés Sioux, originaires de la réserve, d'autres sont des militants du Mouvement des Indiens d'Amérique (AIM : American Indian Movement). Beaucoup parmi ces quelque 200 hommes se demandent s'ils ne vont pas mourir ce soir-là, comme jadis leurs ancêtres sur le sentier de la guerre. Car ils sont en train d'attaquer Wounded Knee.

Arrivés à destination, les Indiens jaillissent des véhicules et se dispersent dans les rues du hameau. Un groupe se précipite sur l'unique magasin du village, tout à la fois épicerie, quincaillerie, armurerie et boutique de souvenirs pour les rares touristes de passage. Les époux Gildersleeves, les propriétaires, viennent juste de terminer de dîner, lorsqu'ils aperçoivent, depuis leur demeure voisine, les lampes de leur magasin allumées. Pire, ils découvrent que des inconnus sont en train de tout saccager à l'intérieur. Ils vident les étagères et chargent conserves, marchandises, armes et munitions dans les coffres de leurs voitures. L'agent du FBI Joseph Trimbach, prévenu du cambriolage en cours, se précipite sur place. Mais à quelques centaines de mètres du village, les policiers essuient des coups de feu. Aussitôt, Trimbach fait reculer ses hommes et appelle des renforts. Tandis que les premiers barrages sont mis en place, les insurgés font passer à l'agent du FBI un message

Face aux blindés, les Indiens n'ont aucune chance

à communiquer au Département de la Justice : «Nous demandons seulement qu'on nous restitue notre pays.» En attendant, ils ne relâcheront pas les habitants de Wounded Knee qu'ils retiennent en otages.

28 FÉVRIER Le jour se lève sur un village encerclé. Durant la nuit, les policiers fédéraux ont bloqué toutes les voies d'accès menant à Wounded Knee. De leur côté, les Indiens préparent leur défense. Stan Holder, un Indien wichita venu d'Oklahoma, s'improvise instructeur militaire. Mettant en œuvre les techniques qu'il a apprises pendant la guerre du Vietnam, il fait creuser des tranchées, dresser des barricades, et poste des sentinelles aux endroits stratégiques. Les insurgés ont des fusils de chasse ou des armes de petit calibre, comme des 22 Long Rifle. En face, il y a 250 agents fédéraux équipés d'armes automatiques, qui reçoivent, en outre, le renfort de véhicules blindés et de deux avions Phantom.

Des dizaines de reporters accourent bientôt de tout le pays pour couvrir l'événement en direct. C'est ■■■



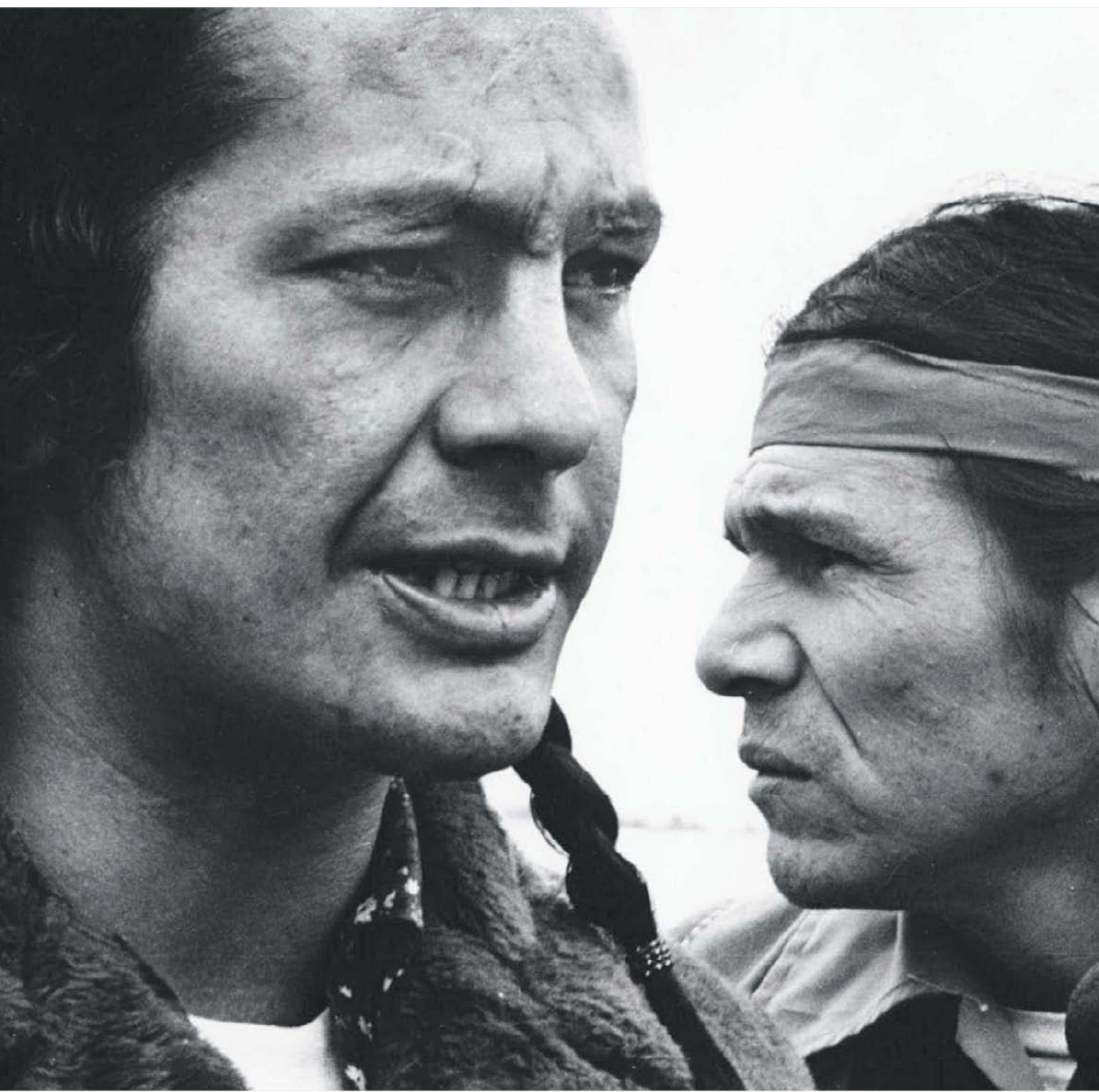
Bettmann/Corbis

Tout un symbole : un véhicule militaire destiné à écraser la rébellion passe devant un panneau célébrant le chef sioux Crazy Horse.



Bettmann/Corbis

Des rebelles armés montent la garde devant un barrage routier. Assis par terre, dos à dos, ils peuvent ainsi surveiller les alentours.



Russell Means (à gauche) était le plus virulent des meneurs indiens, contrairement à Dennis Banks (à droite), plus ouvert au dialogue.

Deux sénateurs avancent en agitant un drapeau blanc

●●● d'ailleurs un journaliste qui prévient James Abourezk, sénateur du Dakota du Sud, de la situation. Quarante ans après les événements, le sénateur a répondu à nos questions : «Dès que j'ai pris connaissance de la prise d'otages, nous a-t-il raconté, j'ai demandé qu'on m'apporte un annuaire téléphonique, et j'ai appelé le premier numéro que j'ai trouvé dans la liste de Wounded Knee. Le numéro appartenait à un certain Wilbur Riegert. Par un hasard extraordinaire, l'AIM avait installé son quartier général chez lui et j'ai pu m'entretenir avec le leader de la rébellion, Russell Means.»

«C'était un Oglala, né dans la réserve de Pine Ridge», poursuit Charles Trimble, que nous avons également interrogé. Trimble est lui-même un Oglala, et, au moment des faits, il était directeur exécutif du Congrès national des Indiens d'Amérique, une organisation non gouvernementale représentant les tribus. Il connaissait bien Means. «Il était l'un des premiers dirigeants de l'AIM, continue Trimble, et il avait la réputation d'en être l'un des meneurs les plus virulents.» De fait, dès le 28 février, Means exige que des représentants du gouvernement viennent immédiatement à Wounded Knee, faute de quoi, il ne relâchera pas les otages.

1^{ER} MARS Un hélicoptère dépose les sénateurs James Abourezk et George McGovern à Pine Ridge. L'agent du FBI Joseph Trimbach les accueille. «Il nous a dit qu'il n'arrivait pas à entrer en contact avec les leaders de l'AIM, se souvient James Abourezk. Alors, j'ai dit à McGovern : "Bon ! Je connais Means. On va aller tous les deux à Wounded Knee discuter directement avec lui !"» Sans perdre de temps, les deux sénateurs réquisitionnent une voiture et un chauffeur et, franchissant le barrage policier, prennent la direction de Wounded Knee. «On se serait cru dans un western, poursuit James Abourezk. Nous nous dirigions vers la Vallée de la Mort en brandissant un drapeau blanc par la vitre. Soudain, une bande d'Indiens armés a surgi. Nous étions cernés par les canons braqués dans notre direction.» Les parlementaires sont conduits jusqu'aux otages. Onze personnes ●●●



Mike Zerby/Zuma Press/Corbis

●●● sont retenues : le prêtre du village, les époux Gildersleeves, propriétaires du magasin général, et quelques autres habitants blancs. Trois d'entre eux ont passé les 70 ans et deux autres ont plus de 80 ans. «Je leur ai dit que nous étions venus pour les libérer, dit James Abourezk, mais alors madame Gildersleeves m'a répondu : "Nous ne partirons pas ! Si nous partons, vos troupes donneront l'assaut et tueront tous ces gens." McGovern et moi sommes restés toute la nuit à écouter les Indiens. Pour moi, leurs plaintes étaient légitimes.»

Les revendications des Indiens sont multiples. Ils souhaitent d'abord que l'on reconsideère les anciens accords : en 1868, les chefs sioux ont signé le traité de Fort Laramie, acceptant de déposer les armes en échange de l'attribution d'un territoire de 120 000 kilomètres carrés. Mais le gouvernement américain a en réalité parqué les tribus dans une réserve du Dakota du Sud étendue sur 9 000 kilomètres carrés à peine. Un autre grief majeur concerne Dick Wilson, le chef du Conseil tribal, un type massif, aux yeux presque toujours dissimulés derrière des lunettes de soleil, et qui martyrise les Oglalas. L'homme a pourtant été élu à la tête de la réserve de Pine Ridge, mais en profitant d'une abstention massive. «Les Sioux traditionalistes ont coutume de choisir leurs chefs par consensus, explique le sénateur Abourezk. Pour eux, le chef, c'est celui qui montre le plus de courage au combat, d'habileté à la chasse ou de sagesse à régler les problèmes quotidiens. L'élection d'un représentant n'avait aucune valeur à leurs yeux et ils refusaient de voter. Seuls les métis, les "sang-mêlé", ont donc participé au scrutin et ils ont choisi l'un des leurs : Dick Wilson.»

Sitôt élu, Wilson embauche sa femme, son frère, des membres de sa famille et des amis aux postes importants. Il distribue l'argent des subventions et la nourriture à son clan, tandis que les Oglalas survivent dans la plus grande pauvreté. Il crée aussi une milice à laquelle il donne un nom aux relents sinistres, les «Goons». C'est l'acronyme de Guardians of the Oglala Nation, mais aussi un mot d'argot signifiant «hommes de main». «Ils brutalisaient les Oglalas "pur sang" et intimidaient tous ceux qui s'opposaient à leur chef», raconte Charles Trimble.

Les Oglalas dénoncent les exactions du chef du Conseil tribal et tentent d'obtenir sa destitution par

tous les moyens légaux. Hélas, personne ne reçoit leurs plaintes. En désespoir de cause, ils finissent par faire appel à l'AIM, une association d'activistes fondée en 1968 par des jeunes Indiens de Minneapolis, en réaction au racisme dont ils s'estimaient victimes. L'AIM sait attirer l'attention des médias. Par le passé, ses militants ont déjà occupé des sites symboliques, comme la réplique du «Mayflower» (le bateau qui, en 1620, transporta en Amérique les premiers colons anglais) ou le mont Rushmore (dans le Dakota du Sud sur lequel sont sculptés les bustes géants de quatre présidents des Etats-Unis : Washington, Jefferson, Lincoln et Roosevelt). L'association peut aussi, parfois, se laisser déborder par ses éléments les plus violents, comme lors de la mise à sac, en 1972, du Bureau des Affaires indiennes de Washington. Faire appel à eux est ainsi une arme à double tranchant.

Lorsque Russell Means, leur leader, rencontre les sénateurs au troisième jour du blocus, il semble néan-

Curieusement, les otages refusent d'être libérés !

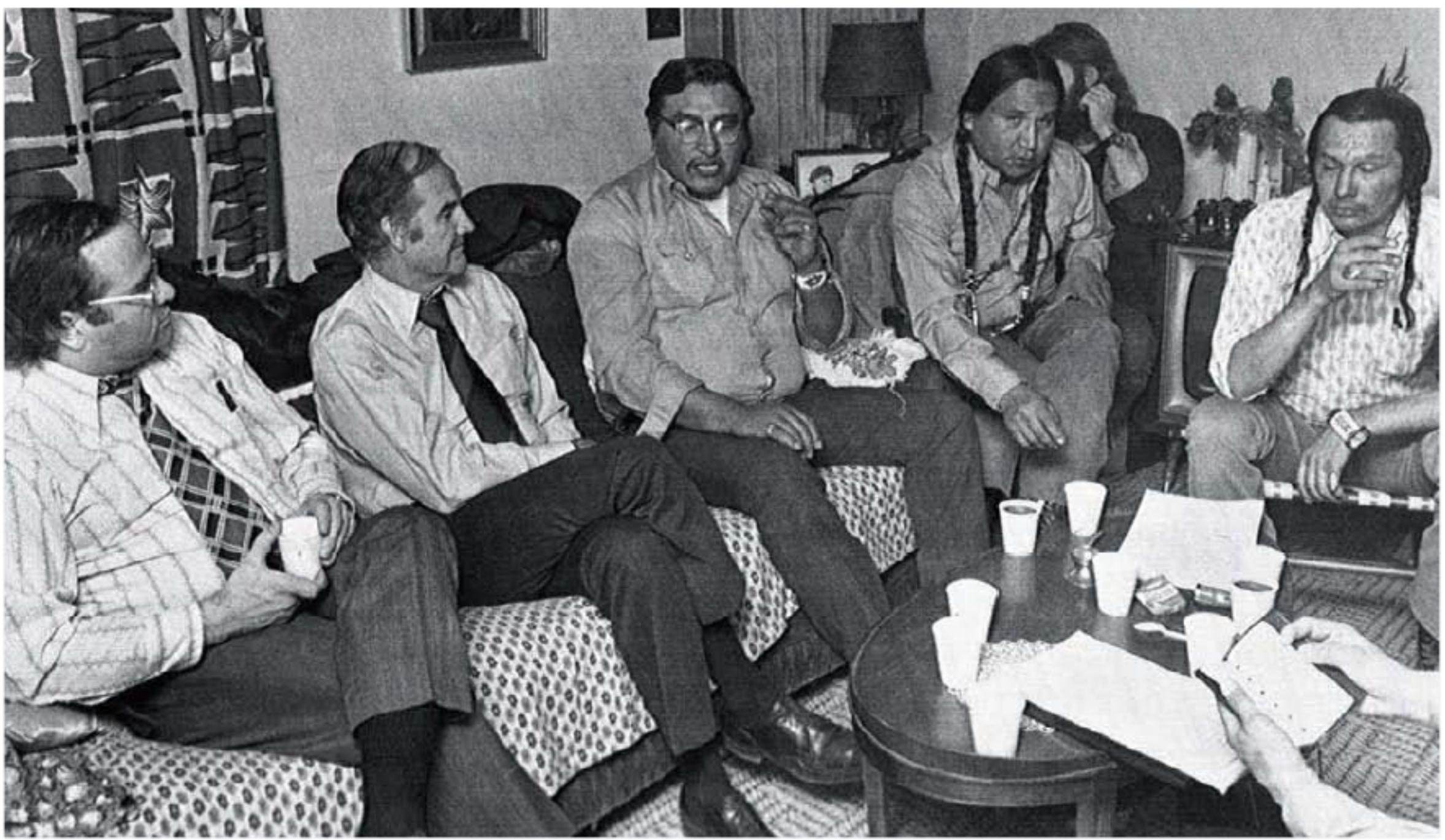
moins ouvert au dialogue. «Je lui ai dit que le siège se terminerait tôt ou tard et qu'il valait mieux pour tout le monde que ce soit avant que le sang coule», dit James Abourezk. Means m'a répondu que j'avais raison. Il nous a juste demandé un peu de temps pour préparer la défense de ses hommes avec les avocats de l'AIM, car ils devraient répondre du sacage du village devant un tribunal. Le lendemain, McGovern et moi sommes repartis à Washington pensant que tout allait s'arranger.»

4 MARS Les Indiens dressent un tipi qui doit abriter les négociations dans une zone neutre, entre le village et les barrages des agents fédéraux. Hélas, la discussion tourne court. Les Indiens, contrairement à ce qu'avait dit Means, présentent une série de doléances qui sont toutes rejetées par les représentants de Washington. «Les exigences de l'AIM ont effrayé le gouvernement, explique Steven Hendricks, auteur de "The Unquiet Grave" (éditions Da Capo Press, non publié en français). Les Indiens ●●●



Bettmann/Corbis

26 mars 1973 : un mutin se dirige vers le village, baissant la tête autant pour se protéger du froid et de la neige que pour préserver son anonymat.



Bettmann/Corbis

Le 1^{er} mars 1973, les sénateurs Abourezk et McGovern (à gauche) écoutent les doléances de la délégation indienne (à droite, Russell Means).



Dick Wilson (au centre), le chef du Conseil tribal de Pine Ridge, et ses hommes installent leurs propres barrages près du village, au début de l'insurrection.



Le chef du Conseil tribal sème la terreur dans la réserve

●●● réclamaient la restauration de leurs droits, des aides économiques et la construction de meilleures écoles pour leurs enfants. Ils exigeaient aussi la redistribution des terres car il faut savoir que, même sur les réserves, les parcelles étaient contrôlées par des propriétaires blancs.»

Le dialogue rompu, les agents fédéraux, en surnombre et bien mieux armés, pourraient donner l'assaut et mettre fin à l'occupation. Mais les forces de l'ordre le savent : un bain de sang, ici, serait du plus mauvais effet. Wounded Knee est une terre sacrée pour les Oglalas. Pire, un symbole et déjà un lieu de mémoire. Plus de quatre-vingts ans plus tôt, le 29 décembre 1890, les tribus conduites par le chef Big Foot en route pour gagner la réserve de Pine Ridge, y ont été stoppées par le 7^e régiment de cavalerie. Regroupés au bord de la rivière Wounded Knee et tenus en respect par une batterie de mitrailleuses, les Indiens se sont laissés désarmer. Les historiens n'ont jamais réussi à établir comment, malgré cela, la fusillade avait éclaté. Ce qui est sûr, c'est que son bilan a été effroyable : plus de 300 Oglalas, dont de nombreux vieillards, femmes et enfants, ont été massacrés. Les corps sont restés durant trois jours dans la neige avant d'être ensevelis dans une fosse commune. Un nouveau massacre est donc inimaginable. D'autant que les télévisions ont dépêché des équipes qui rendent compte au jour le jour des événements.

11 MARS Les caméras des journalistes sont justement en train de tourner lorsque Russell Means, vêtu d'une chemise rouge, porte-voix à la main, harangue les insurgés devant l'église du village : «Les dirigeants des Sioux oglalas ont décrété que Wounded Knee était un pays indépendant, dit-il. Dorénavant, tout espion des Etats-Unis trouvé sur notre territoire connaîtra le sort des espions en temps de guerre : le peloton d'exécution.» Cette menace répondait, peut-être, à un danger bien réel. «L'AIM n'a jamais représenté un groupe important en nombre d'adhérents, décrypte Steven Hendricks qui a pu consulter les dossiers du FBI pour l'écriture de son livre, mais le FBI n'a eu de cesse d'infiltrer des ●●●

Jim Hubbard

●●● espions parmi eux. A Los Angeles, où l'association comptait moins d'une douzaine de membres actifs, il est même arrivé que l'on compte lors de ses réunions plus d'informateurs de la police que de véritables activistes. Le FBI envoyait également des provocateurs, chargés de commettre des actes de violence pour discréditer les Indiens auprès du public et justifier une intervention des forces de l'ordre. Tout cela a créé, y compris à Wounded Knee, une atmosphère de suspicion et de paranoïa.»

Après le discours de Russell Means, le chef Frank Fools Crow quitte le village à bord d'un hélicoptère mis à sa disposition pour se rendre à New York, au siège des Nations unies, où il compte obtenir que le hameau de Wounded Knee devienne officiellement la Nation oglala indépendante. Sur les images enregistrées par les caméras des journalistes venus en masse, on voit le grand chef, dans une salle de réunion, s'adresser gravement aux ambassadeurs onusiens en langue oglala pour leur présenter sa requête. Un interprète traduit ses propos.

Quelques jours plus tôt, changeant de stratégie, le FBI a fait lever les barrages autour du hameau, espérant que les rebelles en profiteraient pour l'abandonner. C'est tout le contraire qui se produit. De partout, les insurgés reçoivent de l'aide, des vivres, des renforts. Des Chippewas, des Winnebagos ou encore des Cheyennes viennent grossir les rangs des défenseurs de Wounded Knee. La plupart n'ont pourtant jamais milité dans la moindre organisation amérindienne, mais leur rancœur est immense, à la hauteur des violences qu'ils subissent depuis des dizaines d'années.

«Dans les années 1950, le gouvernement ne pouvait plus tuer les Indiens comme au temps du Far-West, rappelle le sénateur Abourezk. Alors, ils ont imaginé divers programmes pour les faire disparaître...» Par exemple, on enlevait des enfants à leur famille et on les plaçait dans des pensionnats où on leur donnait un nom chrétien en leur interdisant de parler indien. «Le gouvernement a cru aussi pouvoir résoudre la question en relogeant les Indiens des réserves dans des grandes villes. En l'espace de quinze ans, plus de 100 000 d'entre eux ont été déplacés. On leur promettait un emploi et un logement confortable. En réalité, ils se retrouvaient parqués dans des motels miteux, et les employeurs, par racisme, refu-

saien de les embaucher.» Parmi ceux qui arrivent à Wounded Knee, il y a beaucoup de ces Indiens des villes qui ont tout oublié des traditions. A l'intérieur du village, les chefs et les chamans leur font découvrir la culture sioux : les chants et des danses sacrés, les peintures rituelles...

Lorsqu'enfin Fools Crow est de retour de New York, il est porteur d'une triste nouvelle : les ambassadeurs de l'ONU ont repoussé sa requête et refusent de reconnaître la souveraineté de la Nation lakota oglala. Le combat continue. Autour du hameau, les agents fédéraux s'empressent de remettre en place les barrages.

26 MARS **Le hameau essuie ce jour-là un véritable déluge de feu.** La veille, Leo Wilcox, un proche de Dick Wilson, a été retrouvé mort carbonisé dans sa voiture, sur une autoroute longeant la réserve. L'enquête conclut formellement à un accident mais, pour le chef de Conseil tribal et ses Goons, ses hommes

Les balles fusent de partout, un marshal est blessé

de main, il ne fait aucun doute que Wilcox a été assassiné par les insurgés. Une partie des miliciens s'est repliée à l'extérieur du village, entre celui-ci et les barrages du FBI. Bien décidés à venger Wilcox, ils tirent en direction du village... puis vers les policiers. Les deux camps, croyant à une attaque réciproque, se tirent dessus, les balles fusent de partout. Lloyd Grimm, un marshal originaire du Nebraska, est touché et évacué d'urgence en hélicoptère vers un hôpital. Il restera paraplégique jusqu'à la fin de ses jours. Après une accalmie, les tirs reprennent de plus belle dans la soirée. Wounded Knee est plus isolé que jamais. Le téléphone est coupé. Les vivres manquent et on ne distribue plus qu'un repas par jour. Certains commencent à craindre que le village ne tombe dans l'oubli. Comme le révérend Vine Deloria qui, dans sa cathédrale Saint-Jean-le-Divin de New York, termine son sermon consacré au blocus de la réserve indienne par ces mots : «Puisse votre cause être entendue par tout le peuple américain.» Sa prière va être exaucée dès le lendemain, à l'autre bout du pays... ●●●



Bettmann/Corbis

L'église du Sacré-Cœur, bâtie sur le lieu de sépulture de 300 indiens massacrés en 1890, est devenue le centre du camp retranché des rebelles.



Kevin McNamee/Zuma-Rea

Le 6 mai 1973, entre chagrin et colère, des dizaines d'Indiens enterrer leur frère Buddy Lamont à côté des victimes du carnage de 1890.

Trois avions forcent le blocus pour ravitailler le village

••• **27 MARS** Ce soir se déroule la 45^e cérémonie de remise des Oscars au Dorothy Chandler Pavilion d'Hollywood, en Californie, Marlon Brando est nommé «meilleur acteur de l'année 1973» pour son rôle dans «Le Parrain». Mais, à la stupeur générale, c'est une jeune femme brune, revêtue d'une tenue traditionnelle indienne, qui se lève et se dirige vers la scène où l'attendent Roger Moore et l'actrice Liv Ullmann. Repoussant le trophée que lui tend Roger Moore, elle explique au micro que Brando refuse sa récompense : «Je m'appelle Sacheen Littlefeather, dit-elle. Je suis une Apache. Marlon Brando m'a chargée de vous dire qu'il n'était pas là parce qu'il veut protester contre ce que l'on fait aux Indiens.» Dans les coulisses, pressée par les journalistes, Sacheen Littlefeather révèle que la star est en route pour rejoindre Wounded Knee. L'acteur n'ira finalement pas au bout de son projet, mais peu importe, à ce moment-là, l'opinion publique a basculé : suivant un sondage, 51 % des Américains soutiennent la cause des Indiens.

5 AVRIL Comme un signe du ciel, un soleil resplendissant éclabousse Wounded Knee de ses rayons. Dans le tipi, les négociations reprises cinq jours plus tôt aboutissent enfin à la signature d'un accord. Les

En décembre 1890, les corps de plus de 300 Indiens avaient été jetés, sans aucune cérémonie, dans une fosse creusée dans le sol gelé, à côté de la rivière Wounded Knee.



MPV Getty Images

Indiens obtiennent la promesse d'une enquête sur la corruption du Conseil tribal. L'accord prévoit aussi une audition au Congrès sur le respect des traités, et la tenue immédiate d'une réunion à la Maison Blanche.

Kent Frizzell, le dernier négociateur envoyé par Washington, fume le calumet sacré avec le responsable de l'AIM et les chefs oglalas. Une délégation indienne s'envole pour Washington, avec, en son sein, Russell Means. Mais, quasiment à son arrivée à la Maison Blanche, il est appréhendé : les autorités exigent de lui qu'il ordonne l'évacuation immédiate du village. Il refuse. Le leader charismatique de l'AIM est alors arrêté et emprisonné à Wounded Knee. Dennis Banks, un autre leader de l'AIM, apprenant la nouvelle, annonce aux insurgés que l'occupation continue.

16 AVRIL A 5 h 06 précises, c'est un miracle qui se produit à Wounded Knee : la nourriture tombe du ciel ! Ce prodige est le fait de trois jeunes pilotes, Lary Levin, Jim Stewart et Bill Zimmerman, qui ont réussi à forcer le blocus aux commandes de trois avions qui, ironie de l'histoire, porte le nom d'une tribu indienne : ce sont des Cherokees ! Survolant le hameau pendant quarante secondes, ils effectuent dix largages. Les caisses contiennent des haricots, du café, du lait en poudre, et un petit message de soutien : «Pour la Nation oglala indépendante et leurs amis : votre lutte pour la liberté et la justice est notre lutte. Vous êtes dans nos coeurs.» Mais lorsque les insurgés tentent d'aller récupérer la nourriture, les marshals ouvrent le feu. Les balles sifflent de partout, obligeant les Indiens à se mettre à l'abri. Et lorsque la fusillade cesse enfin, on découvre qu'un certain Frank Clearwater, 47 ans, gît sur le sol. Une balle a traversé la cloison derrière laquelle il avait trouvé refuge et lui a traversé le crâne. Transporté à l'hôpital, il décède quelques jours plus tard. Il laisse derrière lui une veuve enceinte de quatre mois.

26 AVRIL Un cessez-le-feu est décidé par les deux camps pour les obsèques de Frank Clearwater. Mais dans l'après-midi, d'autres coups de feu retentissent. Ce sont les Goons qui, pour semer une nouvelle fois la zizanie, tirent dans les deux directions. Et là encore, ils parviennent à raviver les hostilités. Les tirs cessent lorsque la nuit tombe. A 22 heures,

des dizaines de fusées éclairantes traversent l'obscurité. Cette fois, Goons et agents fédéraux joignent leurs efforts pour faire de Wounded Knee un véritable enfer. Au matin, les Indiens comptent leurs blessés : un homme a reçu une balle dans chaque jambe, un autre est touché à la main, et une femme a été lacérée par des débris de verre. La quatrième victime s'appelle Buddy Lamont. Agé de 36 ans, cet Oglala de Pine Ridge, vétéran du Vietnam, est le fils d'Agnes Lamont, l'enseignante qui a vu arriver la caravane des insurgés au début du siège. Pour lui, il n'y a plus rien à faire : une balle lui a traversé le cœur.

6 MAI Les funérailles de Buddy Lamont se déroulent dans un froid glacial et sous un ciel lourd et gris. Buddy repose dans un cercueil recouvert des deux drapeaux – américain et indien – qu'il a servis. On l'a vêtu de son uniforme de vétéran du Vietnam et chaussé de ses mocassins traditionnels. Dans sa main, on a placé une pipe sacrée. Au moment où l'on descend sa dépouille en terre, juste à côté de la fosse où reposent les victimes de 1890, sa mère prend la parole : «Je lui ai porté à manger au bunker où il était en faction, dit-elle. Je lui ai demandé de rentrer avec moi, je lui ai dit que j'avais besoin de lui à la maison. Il m'a répondu : "Eh bien, m'man, peut-être que tu as besoin de moi à la maison mais je suis ici pour une bonne cause. Regarde, nous allons gagner, et notre peuple sera heureux." C'est la dernière fois que je l'ai vu vivant...» Le village, qui était déjà privé d'électricité, n'a désormais plus d'eau courante. Le froid et la neige font des ravages, on signale des cas de pneumonies. Il a fallu rationner davantage encore la nourriture. Elle se limite désormais à un demi-repas par jour. La mort de Buddy Lamont, un enfant du pays, sonne le glas de la rébellion. Frank Fools Crow et les autres chefs traditionnels demandent à l'AIM de déposer les armes.

A L'AUBE DU 8 MAI Toute la nuit, les Indiens ont dansé et prié le Grand Esprit. Au petit matin, comme par magie, une épaisse brume providentielle est tombée et leur a permis de fuir au nez et à la barbe des agents fédéraux. Dick Wilson fait son entrée dans le village quelques jours plus tard et promet de se venger de ceux qui ont osé s'opposer à lui. «Si le FBI ne fait rien, menace-t-il, nous, nous avons nos méthodes pour punir.» En trois ans, plus de soixante partisans de l'AIM seront assassinés. A Pine Ridge, le taux de

Bettmann/Corbis



Le 27 mars 1973, face à Roger Moore et Liv Ullmann, Sacheen Littlefeather refuse l'Oscar du meilleur acteur au nom de Marlon Brando qui entend ainsi soutenir les Amérindiens.

mort violente par habitant devient le plus élevé de tout le pays. La maison de Fools Crow est incendiée, en 1975, par des inconnus qui ne seront jamais identifiés. Wilson conserve son poste jusqu'en 1976. Cette année-là, il est enfin battu, lors des élections à la tête du Conseil tribal, par le frère de Charles Trimble.

Les quelque 500 membres ou sympathisants de l'AIM qui ont, d'une façon ou d'une autre, participé au siège ne seront finalement pas poursuivis. Russell Means, en revanche, est condamné et incarcéré dans le pénitencier d'Etat de Sioux Falls. «Il a pu rapidement bénéficier d'un programme de réinsertion – travaillant le jour dans le civil et retournant le soir en prison –, explique l'ex-sénateur Abourezk. Comme personne dans la région ne voulait de lui, j'ai fini par le prendre dans mon bureau local de Sioux Falls.» Russell Means est décédé le lundi 22 octobre 2012, à l'âge de 72 ans. La veille, le sénateur McGovern s'était éteint dans une maison de retraite de Sioux Falls. Il avait 90 ans.

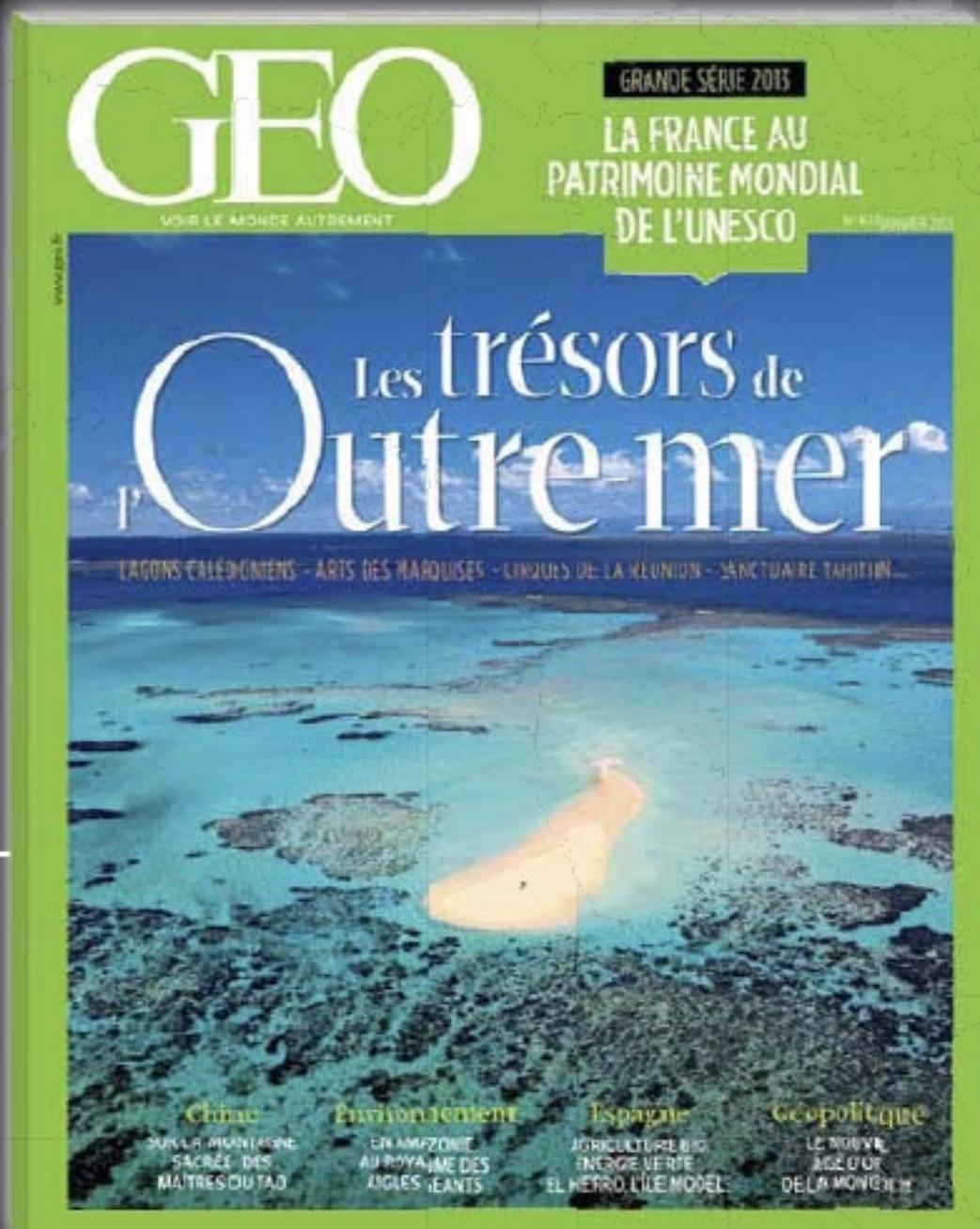
«Wounded Knee reste un événement charnière, majeur, dans l'histoire des Amérindiens, conclut Steven Hendricks, le sommet du mouvement indien des années 1970. Ce siège, au cours duquel les Oglalas ont tenu tête au gouvernement, est devenu pour tous les Indiens du pays une source de fierté. Et cette étincelle a permis une vraie prise de conscience. Beaucoup de gens, y compris des Blancs, ont rejoint des associations qui militaient pour obtenir de meilleures conditions de vie dans les réserves. En même temps, des groupes se sont montés pour faire revivre les croyances et les langues indigènes. Grâce aux dons, des écoles et des institutions ont été créées afin de transmettre et perpétuer la culture indienne. Le siège de Wounded Knee a également révélé les limites de l'AIM et de l'action violente. Le Mouvement des Indiens, qui n'avait jamais été aussi fort qu'au début de 1973, en est sorti terriblement affaibli.» ■

CYRIL GUINET

1, 2 OU 3 ABONNEMENTS ! CUMULEZ

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

TOUS LES 2 MOIS
PARTEZ À LA DÉCOUVERTE
D'UNE DESTINATION



1 an / 12 n°

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...

LES RUBRIQUES PHARES

- Géopolitique
- Modes de vie
- Évasion
- Grand reporter
- Environnement

LES RUBRIQUES PHARES

- Guide
- Les grands paysages du monde
- Peuple

Vos réductions :

1 abonnement = **35%**
de réduction

2 abonnements = **40%**
de réduction

3 abonnements = **45%**
de réduction



1 an / 6 n°

Une vision à 360° d'une destination de rêve. Quels sont les endroits à ne pas manquer ? Que s'y passe-t-il de nouveau ? Quels musées visiter ? Quels itinéraires choisir ? Culture, société, traditions vivantes...

LES AVANTAGES !

TOUS LES 2 MOIS
VIVEZ LES GRANDS
ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE



1 an / 6 n°

Parler de l'Histoire, avec l'excellence journalistique de **GEO**. Voilà le principe qui nous a guidé dans la réalisation de ce nouveau magazine. **GEO HISTOIRE** propose une fresque complète d'un grand moment de notre histoire.

LES RUBRIQUES PHARES

- Cartes et graphiques
- Récit
- Documents d'archives

Profitez-en vite!

Bon d'Abonnement

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005

Service Abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

Je choisis ma formule d'abonnement :

1 abonnement, 35%* de réduction :

GEO (1an/12n°) pour 42€

2 abonnements, 40%* de réduction :

GEO + GEO HISTOIRE (1an/18n°) pour 65€

GEO + GEO VOYAGE (1an/18n°) pour 65€

3 abonnements, 45%* de réduction :

GEO + GEO HISTOIRE + GEO VOYAGE (1an/24n°) pour 81€

OFFREZ-VOUS

1 Mes coordonnées :

(obligatoire) Mme Mlle M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail :@.....

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

OFFREZ

Les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Mme Mlle M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail :@.....

2 Je règle mon abonnement par :

Chèque bancaire à l'ordre de **GEO**

Carte bancaire Visa Mastercard

N° : _____

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro
qui figure au verso de votre carte bancaire :

Sa date d'expiration : _____ Signature : _____

GH0513D

L'abonnement, c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au **0 826 963 964** (0,15€/min)

*par rapport au prix de vente en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délais de livraison du premier numéro et du caméscope : 4 semaines environ. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre . Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

DOCUMENT

LA PRÉHISTOIRE à portée de main

En s'appuyant sur les indices livrés par leurs crânes et par leurs ossements, et en les façonnant avec une grande tendresse, la paléoartiste Elisabeth Daynès ressuscite les premiers habitants de notre planète.



ICI À L'ŒUVRE sur le buste d'un de ses plus célèbres modèles, Toutankhamon, Elisabeth a commencé à travailler à la reconstitution des personnages anciens en 1988.

**CE JEUNE
HOMO SAPIENS**
appelé homme
de Mandar, vivait
voici environ
30 000 ans en
Asie. On le voit
ici, devant d'autres
sujets, dans
l'atelier d'Elisabeth
Daynès.





POUR MODELER LES TRAITS
de cette femme (image de droite), Elisabeth Daynès s'aide d'aiguilles plantées dans son crâne (à gauche). Elles indiquent en effet l'épaisseur de ses muscles et de sa peau.

LA DAME DU CAP-BLANC (VERS - 15 000)

RECONSTITUÉE AVEC UN EXPERT MÉDICO-LÉGAL

Originaire de la Dordogne, cette dame de l'ère magdalénienne (entre - 15 000 et - 8 000) a beaucoup voyagé avant de retrouver sa terre natale. «Découvert en 1911 et acheté par des Américains en 1926, son squelette appartient désormais au Field Museum de Chicago, explique la paléoartiste Elisabeth Daynès. Ses conservateurs me l'ont récemment confié.» Elisabeth, ensuite, a «fait parler» ce squelette, avec le secours d'un expert de la gendarmerie criminelle : Jean-Noël Vignal. Les mesures de son crâne ont permis à ce dernier d'en dresser une sorte de portrait-robot. Elisabeth Daynès a alors pu entreprendre de redonner vie à cette femme préhistorique, sous la forme d'une statue en silicone... Une fois celle-ci achevée, elle l'a coiffée d'une mantille de perles, en s'inspirant des figurines de l'ère magdalénienne, qui portaient souvent cet accessoire. Même pour ce bijou fantaisie, la rigueur était de mise : une spécialiste bordelaise des ornements du paléolithique supérieur a veillé à leur exactitude. Une fois sur son 31, la Dame du Cap-Blanc est repartie au Field Museum pour une exposition sur Lascaux qui a lieu actuellement.





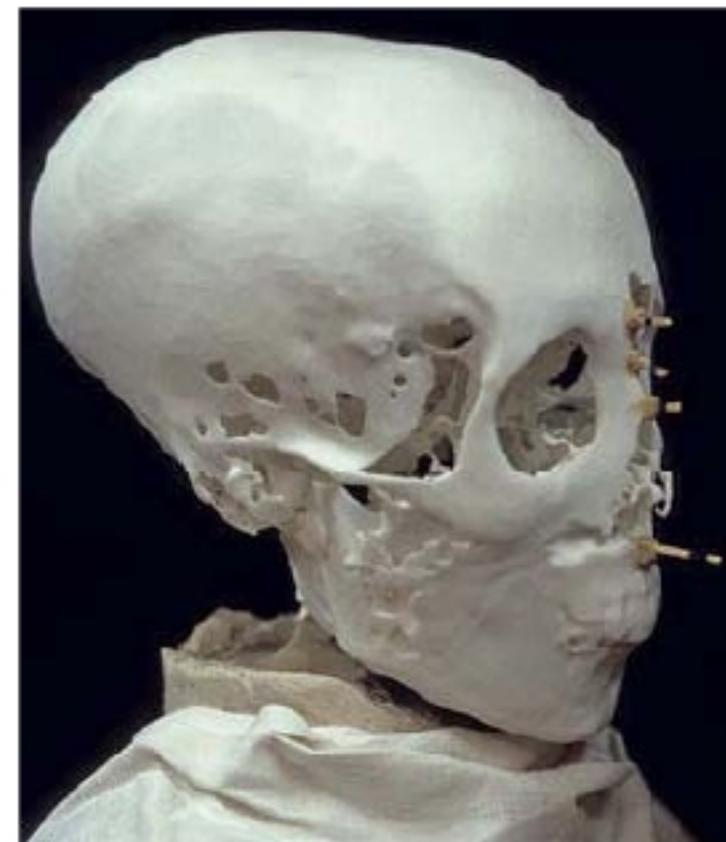


LE VISAGE EST SCULPTÉ en terre (photo du milieu), d'après le crâne. Puis Elisabeth coule dessus du silicone pour réaliser le moulage final. A droite, la statue grandeur nature : 1m 06 !

LA DAME DE FLORÈS (VERS - 16 000)

SA DRÔLE DE TÊTE A BOULEVERSÉ LA SCIENCE

En 2007, la paléoartiste doit reconstituer un crâne découvert à Florès, en Indonésie. Il est en assez bon état, comme le reste du squelette. Mais il y a un hic. En apparence, ces ossements semblent ceux d'une femme vieille de centaines de milliers d'années. La cage thoracique est en entonnoir, comme chez les australopithèques. Cependant, la datation des os les fait remonter seulement à - 16 000, l'époque des *Homo sapiens*. Cherchez l'erreur... «La communauté scientifique était sceptique. Pour elle, c'était sûrement une *Homo sapiens* atteinte d'une anomalie. Mais pour l'équipe qui me les avait confiés, ces os venaient d'une espèce inconnue de la famille humaine, contemporaine de *sapiens*.» Elisabeth travaille sur cette hypothèse, sans trop savoir ce qui va jaillir sous ses doigts. Mais une fois sa statue achevée, ses appréhensions s'évanouissent : la femme n'a rien d'un Frankenstein, son humanité saute aux yeux... Depuis, les preuves se sont accumulées : la Dame de Florès, malgré son air désuë, est bien une de nos proches parentes. Son espèce a été baptisée *Homo floresiensis*.



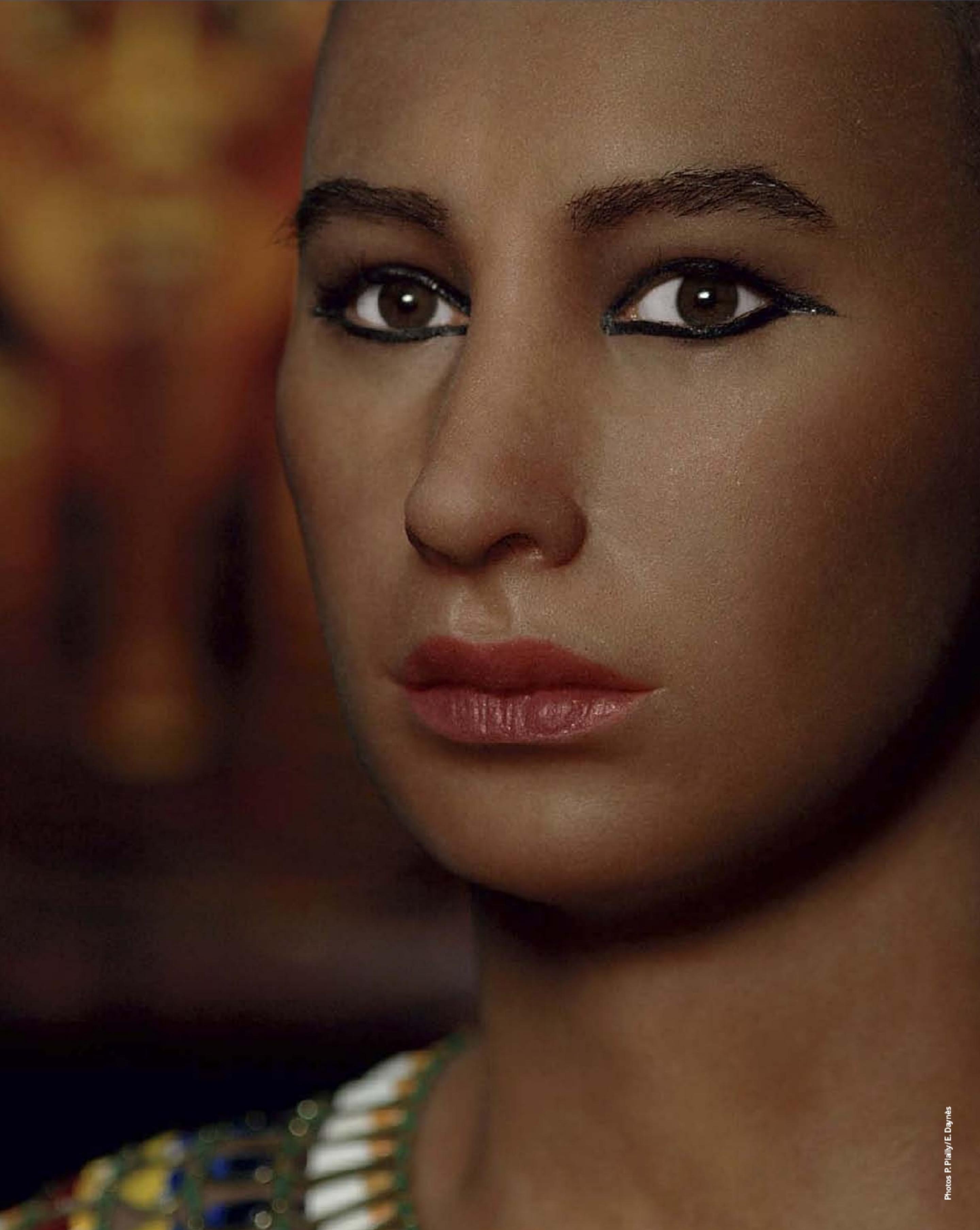
LE MOULAGE CRÂNIEN
(à droite) a été réalisé d'après un scanner de la momie (à gauche) confié par le Musée du Caire. La déformation du crâne, sa forme oblongue, provient d'un bandage posé lors de la petit enfance.

TOUTANKHAMON (VERS - 1346)

MÊME SON MAQUILLAGE A ÉTÉ RESTITUÉ

Les stars méritent des égards, même quand elles ont plus de 3 000 ans...

«La reconstitution de Toutankhamon était une commande du "National Geographic Magazine" et du Musée du Caire, raconte Elisabeth Daynès. D'emblée, on m'a précisé que la peau devait être impeccable. Pas question de mettre des détails réalistes, des traces de couperose, des taches de rousseur... Selon les chercheurs des Antiquités égyptiennes, Toutankhamon n'apparaissait jamais sans son maquillage.» Par ailleurs, pour tester la technique de reconstruction d'Elisabeth Daynès, les conservateurs jouèrent en quelque sorte au jeu des sept erreurs. Ils confieront un moulage du crâne de la momie (réalisé à l'aide d'un scanner) à la sculptrice, mais ils en donneront aussi un autre, aux Etats-Unis, à une équipe du FBI – celle-ci devant servir de témoin. But de la manœuvre : comparer les moulages en terre obtenus des deux côtés de l'Atlantique. Heureusement, ils se révélèrent très ressemblants. Comme les deux équipes n'avaient pas communiqué, le résultat fut probant ! Elisabeth Daynès put alors continuer en paix.





E. Daynès-Reconstruction Atelier Daynès, Paris

CE PARANTHROPE au regard doux, originaire de Tanzanie, est un herbivore vieux de 2,5 millions d'années.

Seule lui manque la parole... Avec ses joues claires, parsemées de taches de rousseur, ses grands yeux surpris, son large front et sa coiffe de perles en terre cuite, la dame du Cap-Blanc semble sur le point de bouger. L'illusion est parfaite, seul un souffle de vie la sépare de nous. Un souffle... et un abîme. Car cette statue est la reconstitution d'une jeune et élégante Magdalénienne qui vivait sur notre terre voici environ 17 000 ans.

C'est Elisabeth Daynès qui l'a tirée de la nuit des temps. Cette sculptrice s'attache, avec l'aide de ses deux assistantes, à redonner une apparence aussi fidèle que possible aux humains des premiers âges. Dans son atelier capharnaüm, au fond d'une cour de Belleville, la Dame du Cap-Blanc n'est pas la seule revenante : il y a aussi, debout dans un coin, la célèbre Lucy (- 3,5 millions d'années), mais aussi la Dame de Florès (vers - 16 000) ou encore, sur une estrade, un adorable enfant néandertalien à l'air rêveur. Il a 5 ans, et une éternité... Alignés sur les étagères, des bustes grossiers attendent sagement de sortir des limbes et d'incarner un autre de nos ancêtres préhistoriques.

Ils ne prendront pas leurs traits au hasard. Elisabeth Daynès, en effet, ne sculpte pas des personnages de fiction, elle cherche à recréer des humains qui ont réellement existé. Pour cela, elle se

sert des traces qu'ils ont laissées sur terre. Ses reconstitutions ont toujours les mêmes points de départ : de simples crânes, en plus ou moins bon état. Ils lui sont confiés par les musées du monde entier avec lesquels elle travaille. Ces crânes disent bien des choses à qui sait les comprendre, déchiffrer leurs particularités. «L'emplacement de la deuxième molaire, sur la mâchoire, indique la commissure des lèvres», raconte Elisabeth

“À CHAQUE FOIS, UNE INTIMITÉ SE CRÉE ENTRE LE SUJET ET MOI...”

Daynès de sa voix patiente et accentuée (elle est originaire de Béziers). «La largeur du nez va être déterminée par l'orifice nasal, et le départ du nez va indiquer aussi s'il y a une bosse. La forme des orbites nous dit si les yeux sont tombants, etc. Tout ça va être très important pour cerner la personnalité du sujet.» Peu à peu, le visage sort de l'ombre. Il gagne sa patine, aussi, grâce à d'éventuelles lésions causées par des maladies, révélées encore par le crâne. Les dents, quand elles ont été conservées, livrent aussi leur lot d'informations. Par exemple, des stries à leur surface sont le signe de carences alimentaires. Elles pourront se traduire, sur la reconstitution du visage, par des traits creusés, décharnés.

La couleur des cheveux et celle des yeux sont en partie subjectives

Tout cela ressemble à une enquête, et d'ailleurs, comme dans toute bonne enquête, il y a un détective ! Ici, il s'appelle Jean-Noël Vignal. Cet anthropologue médico-légal travaillant pour l'Institut de recherche criminelle de la gendarmerie sait dresser des portraits robots de morts inconnus, à l'aide de leurs restes. Avec Elisabeth Daynès, il fait finalement la même chose, sauf que les «victimes» ne sont pas décédées voici quelques semaines ou quelques mois, mais quelques milliers d'années.

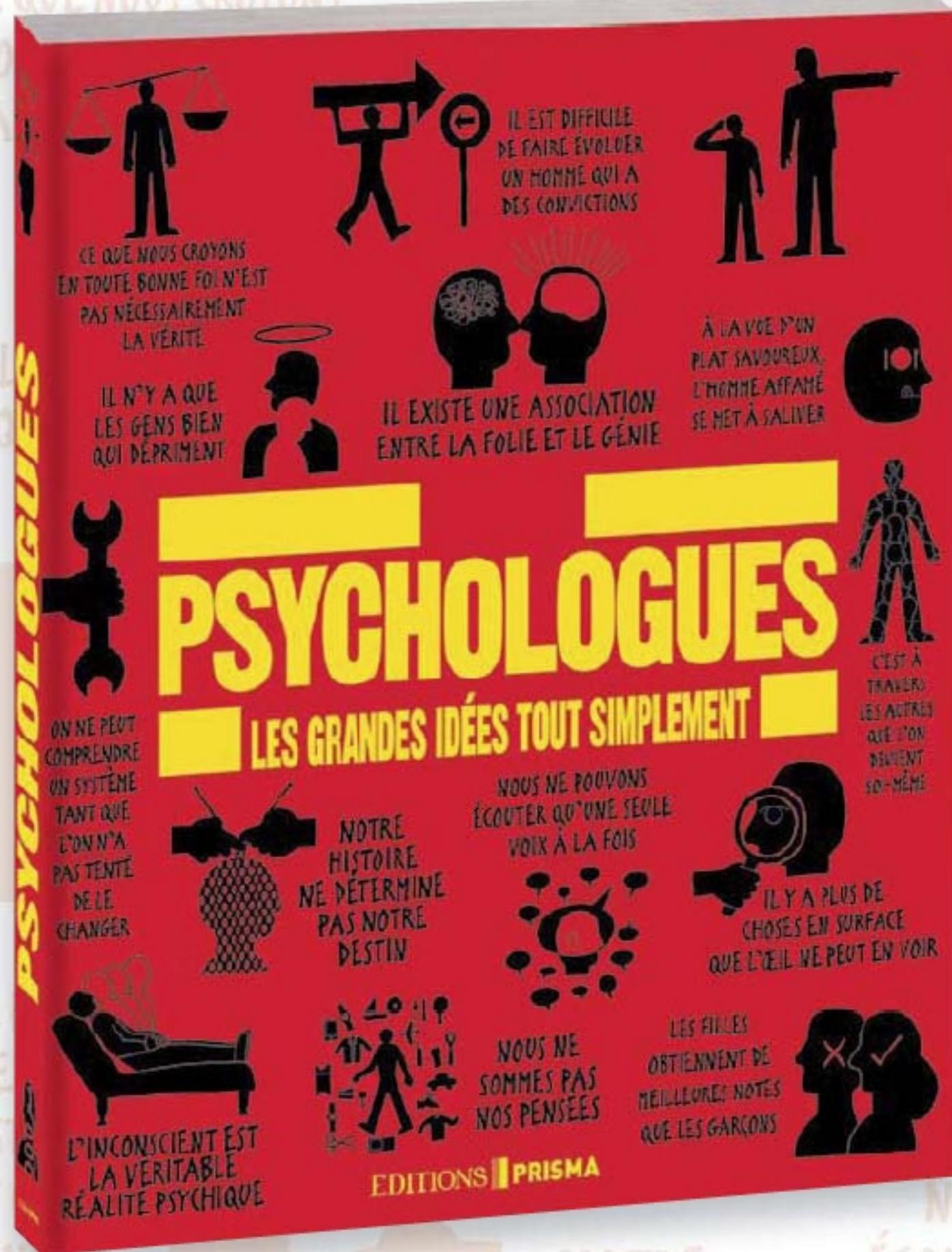
L'information-clé livrée par Jean-Noël Vignal et ses ordinateurs, c'est l'épaisseur des «tissus mous», autrement dit

des muscles et de la peau. Avec les os, il calcule la chair... Elisabeth, munie de cette information, moule d'abord un crâne en résine, réplique du crâne original, et dessus, elle va modeler les muscles. L'écorché ainsi obtenu constitue l'architecture du visage. «On doit absolument passer par cette étape, explique-t-elle. Si on attaque directement la statue à partir du crâne, sans passer par l'écorché, on risque de perdre la cohérence anatomique.» Toujours la même idée conductrice : être fidèle aux données scientifiques et, grâce à celles-ci, à l'apparence véritable du sujet disparu.

Bientôt, Elisabeth façonne, autour de l'écorché, une enveloppe figurant la peau : le modèle de terre a alors son apparence définitive. On approche de la dernière étape : sur ce modèle, Elisabeth réalise une empreinte, un moule. A l'intérieur de celui-ci, elle coule de la silicone couleur chair. On la laisse sécher, on la sépare de l'empreinte... et apparaît la statue finale. Ou plutôt presque finale, car c'est alors que commence la part la plus secrète du travail d'Elisabeth Daynès. Sans ce face-à-face avec elles, ses statues ne se distingueront pas tant des pantins flous du musée Grévin. Pendant des jours et des jours, la sculptrice reconstitue ce que le corps a de plus délicat, cheveux, ongles, imperfections de la peau, expression du regard. Ces derniers pas vers la réalité du personnage, vers son étincelle de vie, elle les effectue seule, car la vérité scientifique a alors dit son dernier mot. La couleur des cheveux, celle des yeux (pour lesquels un souffleur de verre autrichien lui apporte son savoir-faire) sont largement subjectives. L'expression plus encore. «A ce moment-là, je cherche la personnalité du sujet, son unicité. Je cherche son regard, je le travaille longuement, jusqu'à être destabilisée ou au moins émue. Et il y a enfin un moment où je me dis : là, j'ai vraiment quelqu'un en face de moi ! Ce face-à-face est très long. Pour réaliser un néandertalien, par exemple, je peux passer à peu près sept cents heures, donc, là, il y a une véritable intimité qui se crée. A la fin, je les trouve beaux...» ■

JEAN-MARIE BRETAGNE

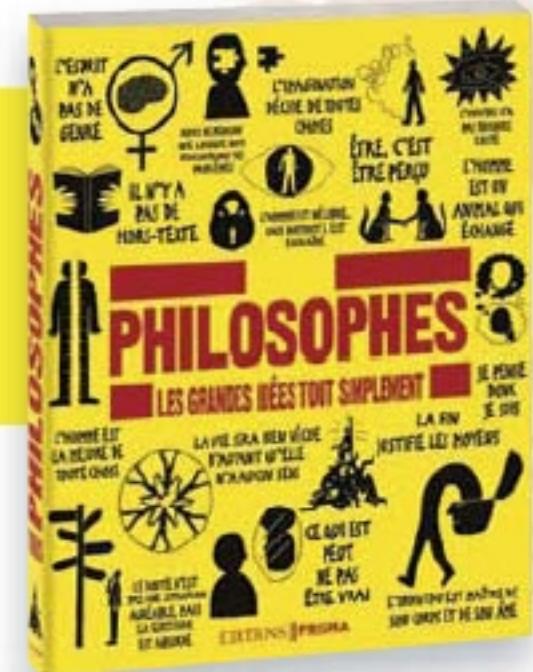
QUE VEULENT DIRE NOS RÊVES ?



**Une pensée,
un schéma,
une illustration.**



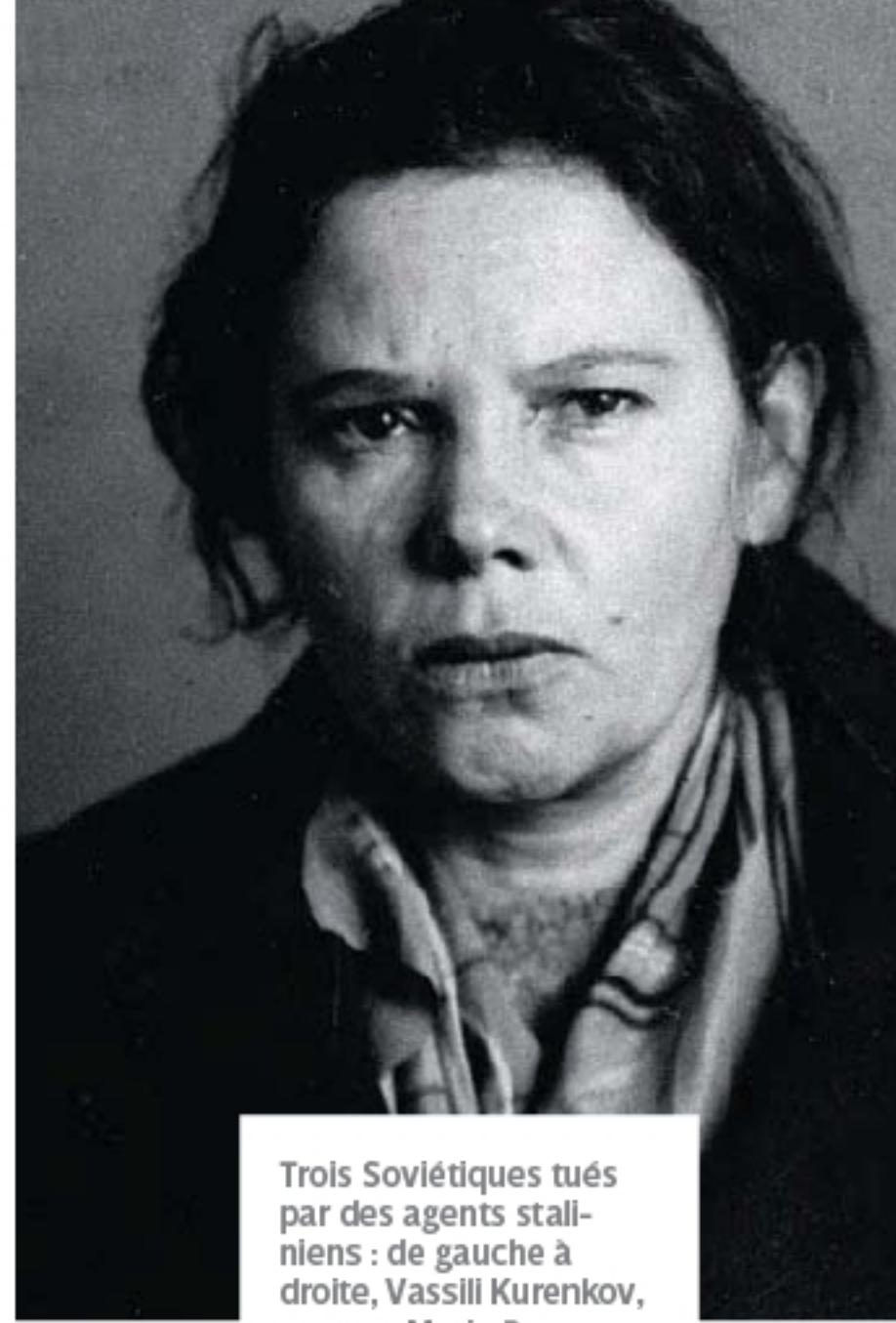
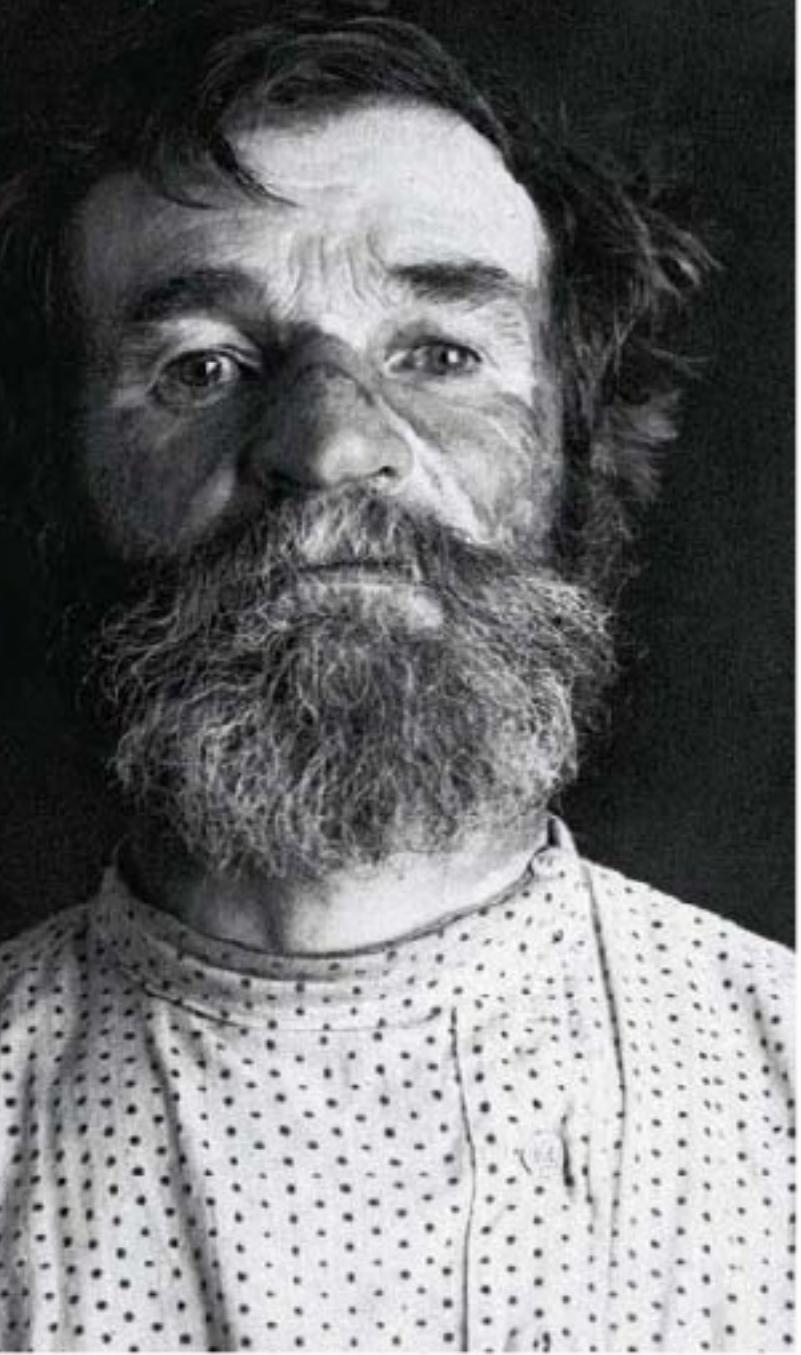
DANS LA MÊME COLLECTION



Des livres pour comprendre les grandes idées tout simplement

Disponibles en librairie • 352 pages • 25,90€ le livre • www.editions-prisma.com

EDITIONS || PRISMA



Trois Soviétiques tués par des agents staliens : de gauche à droite, Vassili Kurenkov, paysan, Maria Pappe, activiste, et Sergueï Trietiakov, écrivain.

Photos ci-dessus : Society Memorial Archives, Moscou / Central Archives of FSB

DOCUMENT

LES VISAGES DE LA TERREUR

Ce livre présente soixante victimes des purges stalinianes, photographiées par leurs bourreaux avant leur mise à mort.

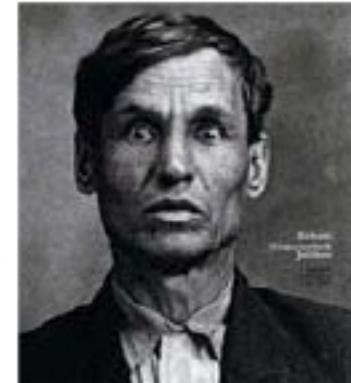
Aleksei Grigorievitch Jeltikov, exécuté à Moscou en 1937, présente sur la couverture un visage tel qu'elle n'a pas besoin de titre. Ce visage est très exactement celui de «La Grande Terreur en URSS», comme on peut le lire seulement au dos du livre. Il est le plus terrible des soixante portraits qu'a sélectionnés Tomasz Kizny parmi les milliers de visages de victimes photographiées parfois la veille même de leur exécution. Ces quasi-masques mortuaires sont d'une vie à couper le souffle. Toutes les expressions s'y lisent : la révolte, l'incredulité, la colère, le désespoir, le mépris, la dignité, la résignation, la fatigue, même l'ironie d'un sourire, celui du lumineux Guermoguen Orlov, né en 1918, étudiant en histoire à l'Université de Moscou, arrêté le 5 septembre 1937, condamné à mort le 25 janvier 1938, exécuté le même jour. Ou la beauté de Madone de Raïssa Bochtlen, née en 1917, dactylographe à Moscou, arrêtée le 23 septembre 1937, condamnée à mort le 29 octobre, exécutée le 3 novembre. Ces deux-là avaient 20 ans, habitaient la même ville, et on aurait bien aimé qu'ils se rencontrent ailleurs que dans ce Mémorial.

La Grande Terreur naît le 5 juillet 1937, quand une directive du Politburo signée par Staline lance une opération de répression de masse contre les «ex-koulaks et autres contre-révolutionnaires». Ce décret va exercer ses ravages jusqu'au 17 novembre 1938. Ce jour-là, Staline signe une nouvelle résolution, tout aussi secrète, ordonnant l'arrêt immédiat de la répression : des «ennemis du peuple» se seraient glissés à l'intérieur même du NKVD – la police politique stalinienne. Les fusilleurs sont fusillés. La Terreur s'apaise. Deux ans et demi plus tard, la Grande Guerre patriotique contre le nazisme (26 millions de morts) va l'enfouir sous ses décombres. D'août 1937 à novembre 1938, donc, 750 000 personnes ont été fusillées et au moins autant envoyées au Goulag. Après le choc des photos, l'excellente étude de Nicolas Werth tente de nous expliquer la genèse et le sens de ce crime de masse.

En 1935, la «construction du socialisme» en URSS est officiellement déclarée «achevée». En 1936, l'Allemagne nazie, l'Italie fasciste et le Japon im-

périal signent un pacte «anti-Komintern». Staline voit venir la guerre. Pour avoir vécu celle de 1914, il sait le rôle déstabilisateur de tout conflit extérieur pour n'importe quel régime politique. La Grande Terreur peut donc se comprendre à la fois comme une entreprise d'«ingénierie sociale» qui vise à purifier et homogénéiser la société soviétique sous la houlette unique de son chef incontesté, et comme la nécessité d'éliminer d'avance, par une «frappe prophylactique», les «ennemis intérieurs», recrues potentielles d'une mythique «cinquième colonne» opérant en liaison avec les services secrets des puissances étrangères. D'un seul coup sont menacés les innombrables Russes d'origine allemande, polonaise, balte, juive, nés en Extrême-orient, ayant exercé quelque fonction sous le régime tsariste, les intellectuels, mais aussi les directeurs et ouvriers d'entreprises accusés de sabotages quand il y avait des accidents (il y en avait beaucoup à l'époque) : mines, métallurgie, chemins de fer, etc. Telle est l'une des explications. Il en est d'autres. Ce splendide livre-document est une étape dans l'éclaircissement d'un mystère insoudable. Son horreur inutile nous aura au moins légué cette vérité qu'on veut croire définitive : aucune fin ne justifie les moyens.

■ JEAN-BAPTISTE MICHEL



«La Grande Terreur en URSS 1937-1938», de Tomasz Kizny, Les Editions Noir sur Blanc, 412 pages, 40 €.

RÉCIT

DU GHETTO DE VILNIUS AUX RUES DE SHANGHAÏ

Comme des milliers de juifs, le jeune Lucek rejoint ce port chinois en 1941. Une histoire vraie.

La Seconde Guerre mondiale fut aussi ce moment où le monde, sorti de ses gonds, a provoqué d'improbables rencontres, d'un romanesque inégalé. Sylvie Ramir nous raconte la vie très réelle de Lucjan Kalmanowicz, dit Lucek, 17 ans, en 1939. Ce juif polonais, fils d'un riche industriel réfugié avec sa famille à Vilnius, se voit autorisé, par un incompréhensible caprice de l'administration soviétique (les Russes ont envahi la Lituanie en 1940), à fuir seul cette souricière. Parti le 9 mars 1941, le jeune homme débarque à Shanghai quatre mois plus tard.

La Guerre de l'opium (1842) ayant contraint la Chine à s'ouvrir au commerce international, ce port bénéficie depuis un siècle d'un statut spécifique, basé sur la libre circulation des personnes et des marchandises. En plein conflit planétaire, cette ville est devenue une cité-refuge, une vraie cour des miracles. On y trouve la mondialisation en germe. Lucek y promène sa mélancolie entre le quartier anglo-saxon, celui des Français et la ville chinoise. Les riches coloniaux anglais et français côtoient les transfuges russes de la révolution bolchévique, et des milliers de Chinois chassés par la guerre civile (pour une part, des nationalistes, pour l'autre, des communistes, tous plus ou moins unis contre l'occupant japonais). Shanghai compte aussi quelque 16 000 juifs, pour qui cette ville ne peut être qu'une parenthèse avant leur retour en Europe ou une escale sur la route de la Palestine !

Sylvie Ramir n'a pas seulement le talent de nous brosser le tableau surréaliste de cette vie cosmopolite et pré-

caire, elle nous en livre aussi l'une des clés. Si Shanghai est devenu cet extraordinaire refuge pour des milliers de juifs persécutés de la lointaine Europe, c'est que les Japonais avaient des vues sur eux. Ils considéraient que leurs présumés «talents de financiers» serviraient leurs intérêts économiques et leurs visées expansionnistes en Asie du Sud-Est. Fin 1941, Pearl Harbor et la Guerre du Pacifique les obligèrent à changer leurs plans. Cédant enfin aux pressions de ses alliés nazis, le

commandement en chef de l'armée impériale japonaise, en février 1943, ordonna à tous les juifs de se regrouper dans une Zone restreinte. Ils furent transférés, au nord de la ville, dans le district de Hongkew, véritable ghetto où Lucek tenta de survivre pendant plus de deux ans. Le récit s'achève sur sa libération et son départ en 1946 pour Paris, où il vient d'apprendre que le reste de sa famille s'est réfugié. On le quitte à regret, avec une forte nostalgie de son Shanghai... ■

J.-B. M.



Pendant la guerre, Shanghai conserva une activité intacte, comme le montre ce cliché du quartier international.



«Lucek, un Juif à Shanghai», par Sylvie Ramir, éd. Bayard, 204 pages, 18 €.

上海大英馬路

ESSAIS

HORREURS ET RUMEURS

Un livre sur la cruauté bien réelle de l'Antiquité. Un autre sur celle, largement fantasmée, d'un épisode de la Révolution...

Phalaris, tyran d'Agrigente, faisait prétir ses condamnés dans un taureau de bronze qui transformait leurs hurlements en mugissements très convaincants. Un siècle plus tard, toujours en Sicile, le tyran Agathocle attachait ses victimes à des catapultes avant de les projeter au loin. Cicéron défendit avec vigueur le châtiment réservé aux parricides, à ses yeux le plus atroce des crimes : être cousu vivant dans un sac et jeté au fleuve. Le Romain Vedius Pollio donnait ses esclaves maladroits en pâture à d'énormes murènes. Enfin, comble de la torture : Caligula, incommodé par

les protestations d'innocence d'un citoyen qu'il venait de faire jeter aux

Sadique, mais raffiné, l'empereur Heliogabale assassinait ses sujets en les ensevelissant sous des pétales de fleurs.

bêtes, ordonna de l'emmener, de lui couper la langue et de le ramener au supplice... Veuillez souffrir en silence !

En dehors des aberrations de quelques tyrans affolés par leur pouvoir, ce précieux catalogue d'horreurs antiques collectées au fil d'une centaine de textes par Guillaume Flamerie de la Chapelle, nous révèle une justice très raisonnée. Il fallait que la peine soit exemplaire, c'est-à-dire dissuasive. Si la torture infligée à un esclave ne soulevait aucune objection (car un esclave était toujours suspecté de mentir pour protéger son maître), on la considérait comme dégradante quand il s'agissait d'un homme libre. Et puis, dans toutes ces horreurs, peut-être y avait-il une part de fantasmes ?

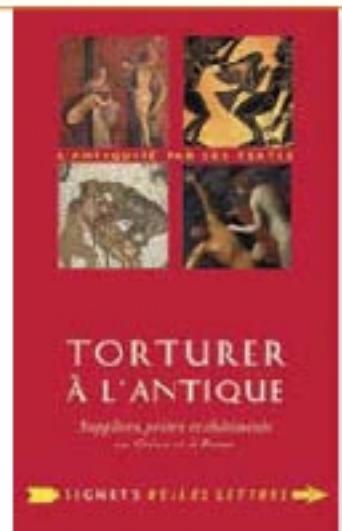
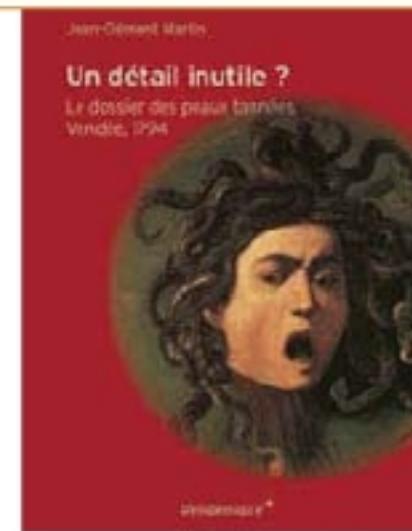
A l'autre bout du temps, le bref et très

bel essai de Jean-Clément Martin, l'un des plus fins spécialistes de la Révolution française, nous offre un bel exemple de monstruosité trop horrible pour être (tout à fait) vraie. Il s'agit du dossier des «peaux tannées» de Vendéens exécutés puis écorchés par les Républicains en 1793-1794. Trente-deux cas d'écorchement sont avérés près d'Angers, sur ordre d'un officier de santé nommé Pecquel. Cet acte isolé a été vite grossi par la rumeur aux dimensions d'une entreprise d'Etat. Une légende est même née qui veut que le château de Meudon, alors zone militaire interdite au public, ait abrité une «tannerie de peaux humaines». En seraient sorties des culottes et des reliures de livres, notamment d'exemplaires de la Constitution !

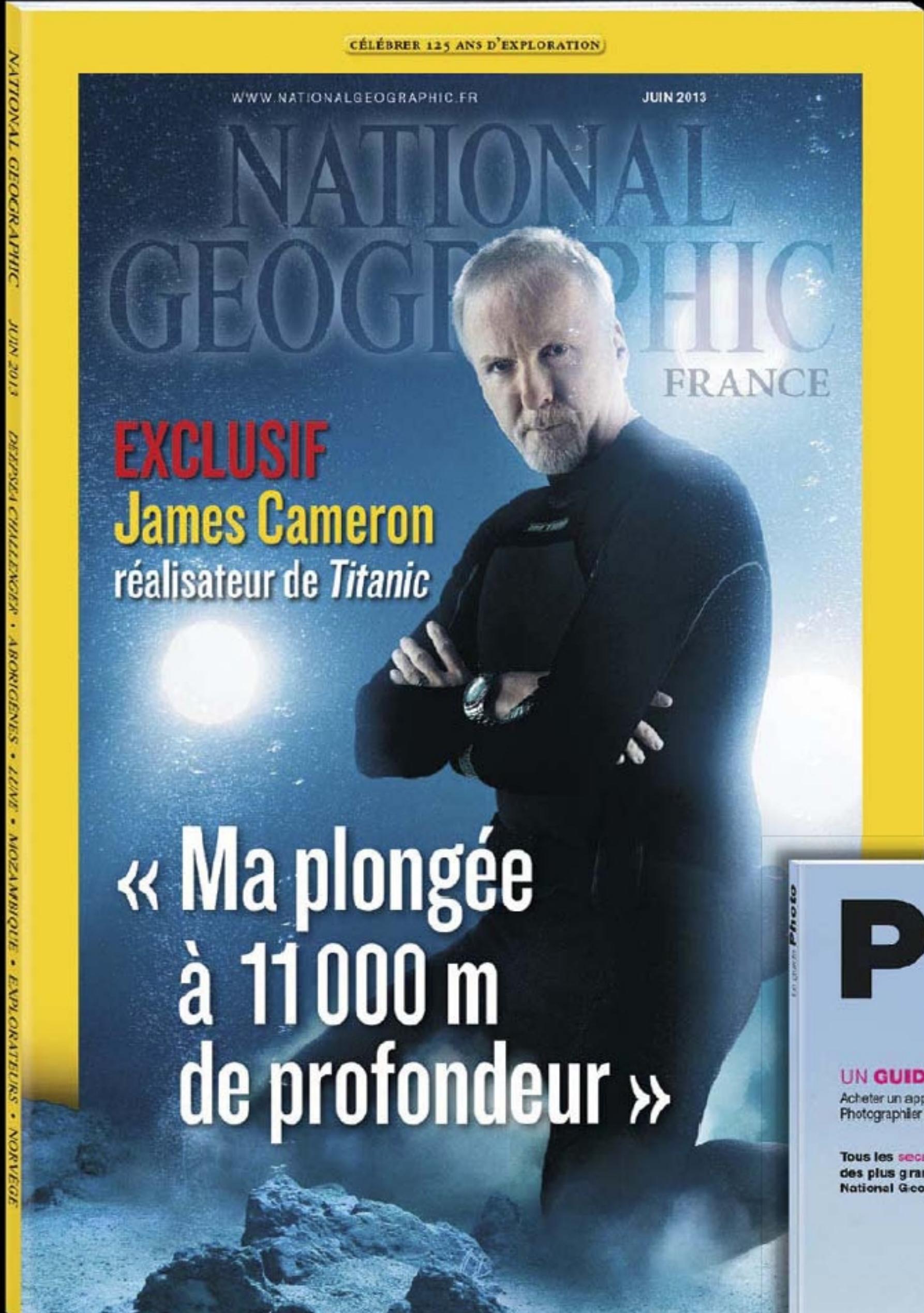
Jean-Clément Martin démontre rapidement que Pecquel a réellement accompli ces écorchements – sur des sujets déjà morts, mieux vaut le préciser. Mais par ailleurs, il a agi sans ordre et sans appui, profitant seulement des massacres de la guerre de Vendée. Il décrit le climat de violence extrême (et politiquement complexe) dans lequel est née cette rumeur, fomentée dès la chute de Robespierre par la presse contre-révolutionnaire.. L'histoire est faite par les vainqueurs, mais «la mémoire appartient aux vaincus, instillant le soupçon et noircissant les tableaux». L'historien louvoie délicatement entre les deux tendances, examinant tout, départageant rigoureusement les rumeurs et les documents d'archives, les faits historiques avérés et leur écho fantasmique pour arriver à un résultat «raisonnablement vrai» – et c'est un vrai plaisir pour l'esprit. ■ J.-B. M.

«Torturer à l'antique», de Guillaume Flamerie de la Chapelle, éd. Les Belles Lettres, 260 pages, 14,50 €.

«Un Détail inutile?», de Jean-Clément Martin, éd. Vendémiaire, 155 pages, 16 €.

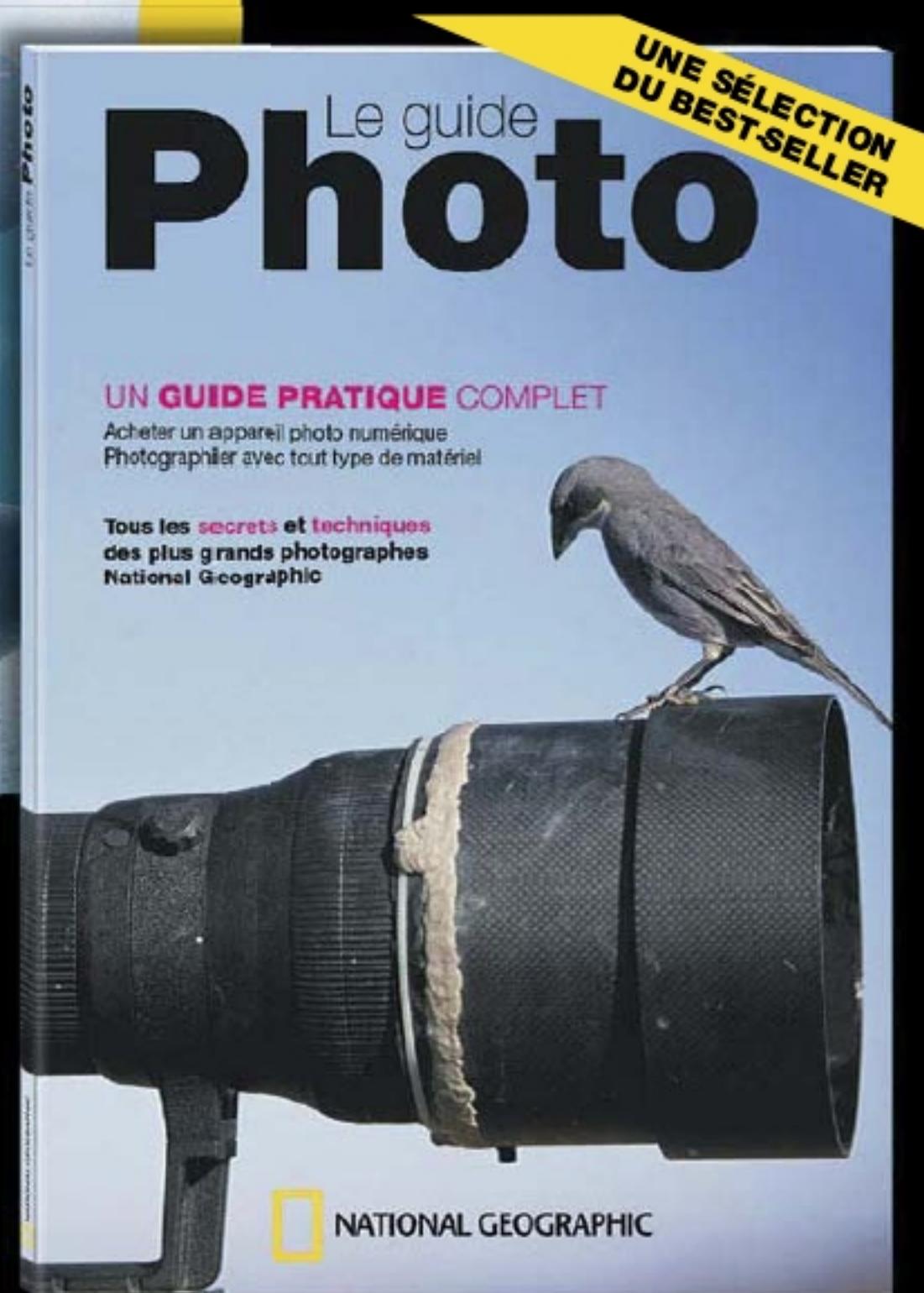


UN NUMÉRO ÉVÉNEMENT



Le guide Photo

L'outil de référence indispensable pour amateurs et confirmés



Commandez vos coffrets-reliures

pour conserver intacte votre collection de **GEO HISTOIRE**

Prix spécial abonnés



- Chaque coffret peut contenir jusqu'à 6 magazines.
- Résistants, sobres et élégants.
- Façonné avec des lettres d'or sur une matière luxueuse façon cuir.

À chaque numéro, GEO HISTOIRE part sur les traces du passé en conjuguant au présent le plaisir du voyage, de la découverte et de la connaissance.

Pour conserver intacts vos magazines, protéger leur couverture et leurs magnifiques photographies, nous avons créé ce duo de reliures GEO HISTOIRE. Vous pourrez ainsi consulter, lire et relire à souhait ce magazine de référence.

Commandez également sur : www.prismashop.fr

BON DE COMMANDE

À retourner au service abonnements Prisma Média
Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 9
Tél : 0 826 963 964 - www.prismashop.fr

OUI, je commande le lot de 2 coffrets-reliures (réf. 1125) : GH10513R

Prix abonné	Prix lecteur	Quantité	TOTAL en €
15,90 €	17,90 €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0825 06 21 80

Mes coordonnées Mme Mlle M.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail (facultatif) _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/06/13. Tarifs étrangers : nous consulter au 00 33 321 14 65 38. Livraison : environ 3 semaines. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

À LIRE, À VOIR



Le médecin allemand Struensee (Mads Mikkelsen), à droite, relit un décret en compagnie du roi (Mikkel Boe Følsgaard).

D V D

LES LUMIÈRES DU NORD

«Royal Affair» retrace l'histoire d'un humaniste allemand qui, vers 1770, tenta d'abattre l'Ancien Régime danois.

A llègement des corvées paysannes, abolition de la peine de mort pour vol, amélioration du système de soins, liberté de la presse, université pour tous... Vingt ans avant la Révolution française, un gigantesque vent de réformes progressistes souffla sur le royaume du Danemark. Derrière ce mouvement, un homme : Johann Friedrich Struensee, médecin personnel du roi Christian VII. D'origine allemande, ce modeste médecin était entré au service du roi en 1768. Le jeune Christian VII, politiquement affaibli en raison de sérieux troubles mentaux, n'était alors qu'un pantin aux mains des aristocrates à la tête du Conseil gouvernemental. En l'espace de seulement deux ans, Struensee gagna la confiance du roi, devint l'amant de la reine Caroline-Mathilde et prit les

pleins pouvoirs à la tête du royaume. Mais dans ces années 1770, les temps n'étaient pas mûrs encore pour accueillir ce précurseur des révoltes à venir : la politique audacieuse que mena Struensee se retourna rapidement contre lui.

Ours d'argent du meilleur scénario au festival de Berlin de 2012, «Royal Affair», le film de Nicolaj Arcel, nous retrace l'ascension fulgurante de cet humaniste imprégné de la lecture de Rousseau et de Voltaire. En 2000,

«Le Médecin personnel du roi» (Actes Sud), du grand romancier suédois Per Olov Enquist, revenait lui aussi sur cet épisode méconnu de l'histoire du siècle des Lumières européennes. ■

VALÉRIE KUBIAK

«Royal Affair», 2012, réalisé par Nicolaj Arcel, Jour2fête. Avec Mads Mikkelsen, Alicia Vikander, Mikkel Boe Følsgaard.



Abonnez-vous en ligne sur
www.prismashop.geo.fr

Et profitez de nos offres les plus avantageuses !



Bénéficiez de
10 %
DE RÉDUCTION
SUPPLÉMENTAIRE
avec le code promo
GEOAP

Et retrouvez dans votre espace shopping
une large sélection de produits : livres, dvd et accessoires pratiques et malins !

Prix abonnés
43€*
Prix non abonnés
45€



RÉFÉRENCE

GEO PANORAMA IRLANDE

Envolez-vous au-dessus du monde !

De somptueux clichés par des photographes de renom pour vous évader et ... changer de point de vue !

Découvrez des photographies spectaculaires de l'Irlande, prises par avion, par hélicoptère ou en montgolfière. Cette île au littoral déchiqueté, rythmé par des falaises abruptes et des récifs dangereux vous charmera également par ses contrées de verts pâturages...

Prenez de la hauteur avec GEOPANORAMA !

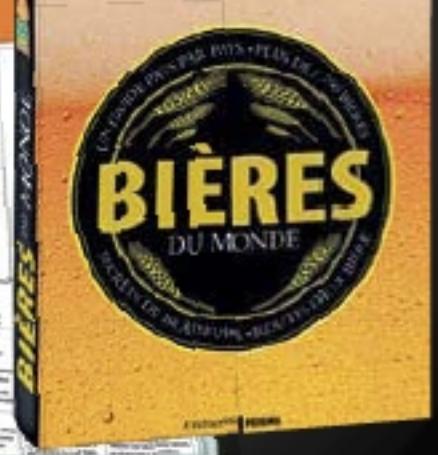
Editions GEO • Auteurs : Antonio Attini • Format : 29,5 x 21 cm • 224 pages
Couverture : cartonnée • Réf. : 12316

Prix abonnés
18€
Prix non abonnés
19€



LE LIVRE

Prix abonnés
26€
Prix non abonnés
27€



WHISKIES ET BIÈRES DU MONDE

Des livres à consommer sans modération !

- Des livres très complets : plus de 700 whiskies répertoriés et 1700 bières
- Des très belles illustrations invitent à la découverte des fameux breuvages
- De véritables encyclopédies pour les connaisseurs autant qu'une introduction très complète pour les novices

Partez pour un tour du monde original des saveurs grâce à ces deux beaux livres incontournables !

Editions Prisma • Beau livre • Format : 19,5 x 23,5 cm • 352 pages
Réf Whiskies : 11912 • Réf Bières : 12289

FOOD ITALIE

Un voyage au pays du goût !

Plus qu'un livre de recettes de cuisine, Food Italie vous propose un véritable voyage à travers son terroir où se mêlent les saveurs méditerranéennes, les traditions gastronomiques et leur savoir-faire inégalables.

Retrouvez :

- Toutes les spécialités culinaires et les produits caractéristiques de la région
- De magnifiques illustrations hautes en couleur
- Des recettes traditionnelles, plus succulentes les unes que les autres
- Des informations essentielles sur le terroir, l'histoire, les traditions et l'art de la région
- Un chapitre consacré à chacune des 20 régions d'Italie

Editions GEO • Format : 25,5 x 29,5 cm • 464 pages • Réf. : 12292

SÉLECTION DU MOIS !

pour nos abonnés !

VOIR LA BIBLE

Comprendre histoires,
textes et symboles sacrés

La Bible comme vous ne l'avez jamais lue...

Retrouvez dans cet ouvrage de référence tous les événements, personnages et lieux rendus célèbres par les saintes Écritures, remis dans leur contexte politique, social et culturel.

A travers des cartes précises, une documentation complète et de magnifiques photographies d'œuvres d'art, revivez l'histoire la plus illustre au monde pour lire la Bible autrement.

Editions GEO Histoire • Beau livre cartonné avec jaquette imprimée dorée
• Format : 26 x 30,5 cm • 512 pages • Réf : 12625



* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

- Tous les épisodes bibliques retracés
- Les personnages, lieux et événements majeurs
- Une richesse documentaire pour une lecture simple et claire d'un ouvrage monumental
- Des points de repères et des chronologies détaillées

COMMANDÉZ-LES DÈS AUJOURD'HUI !

A découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Monsieur Madame Mademoiselle

GHI0513V

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire Visa Mastercard

_____ Date de validité _____

Code de sécurité _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature :

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
 Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an / 12 numéros).
 Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonné.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Voir la Bible	12625
Bières du monde	12289
Whiskies du monde	11912
Géo Panorama Irlande	12316
Food Italie	12292

Participation aux frais d'envoi**	+ 5,95 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 49,90 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 23 23 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

GEO NOUVEAUTÉS



BEAU LIVRE

LA BIBLE DÉCRYPTÉE

Aucune œuvre littéraire – hormis le Coran – n'a eu pareil impact sur l'histoire de l'humanité. La Bible fut rédigée sur une période de près de mille quatre cent ans, par une quarantaine d'auteurs et dans de nombreuses langues. C'est l'un des ouvrages les plus traduits et les plus lus dans le monde. Mais il présente des différences importantes selon les religions : le nombre et l'ordre des livres varient entre la version juive et la version chrétienne – de même entre les éditions catholique, orthodoxe ou protestante. Cette diversité pousse à s'interroger sur les nuances des différents récits et leurs interprétations possibles.

Dans «Voir la Bible», les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament sont donc décryptés, accompagnés d'une riche iconographie. On y redécouvre les personnages, les lieux, les événements majeurs. Chaque séquence est replacée dans le contexte politique, social et géographique de l'époque, à l'aide de nombreuses cartes et références archéologiques.

On découvre enfin comment la Bible fut rédigée, depuis les manuscrits de la mer Morte jusqu'aux versions contemporaines des Ecritures. Un livre de référence, foisonnant et précis, lumineux et pédagogique. ■

«Voir la Bible», éd. Prisma/GEO, 512 pages, 49,95 €. Disponible en librairie.

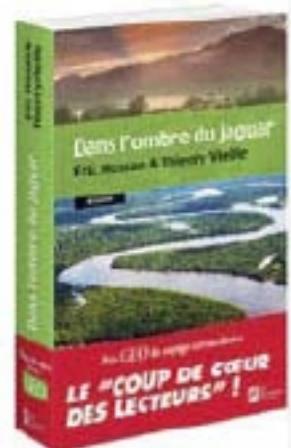
ROMAN

Mission à haut risque

Pour la troisième année consécutive, GEO, permet à des talents méconnus d'être publiés. Le «coup de cœur des lecteurs» de GEO (en collaboration avec les Nouveaux Auteurs), a ainsi été attribué à «Dans l'ombre du jaguar», d'Eric Hossan et Thierry Vieille, un roman d'aventure. En mission en Amazonie, Katherine Krall, une entomologiste, constate que la tribu des Waimiri est décimée par une étrange organisation médicale

avide de son savoir ancestral. Décidée à mettre un terme à ce génocide, elle va tenter de démasquer les assassins... ■

«Dans l'ombre du jaguar», éd. Les Nouveaux Auteurs, 404 pages, 17,95 €. Disponible en librairie.



JEU L'Histoire en questions

Dates, inventions, personnages... Ce quiz Géo sur l'Histoire propose 150 colles réparties en six catégories. Un exemple ?

En quelle année le Vésuve a-t-il ravagé la ville de Pompéi ? En 79. Plus dur. Découverte en

Ethiopie en 1974, je fus baptisée au son des Beatles. Qui suis-je ? Lucy, surnom donné au fossile d'australopithèque trouvé sur le site d'Hadar. Aidez-vous des indices qui se glissent dans le livret des solutions et testez vos connaissances ! ■

«La boîte qui vous met au défi, quiz Histoire», éd. GEO, 15 €. Disponible en librairie.



GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO,
62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 29 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 69,90 €.
Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch
Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com
Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901-0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétaire : Claire Brossillon (6076), Corinne Barouquier (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)

Chefs de rubrique : Balthazar Gibiat (6072)

et Jean-Christophe Servant (6055)

Secrétaire de rédaction unique : François Chauvin (6162)

Chef de studio : Daniel Musch (6173)

Rédactrice graphiste : Béatrice Gauier (5943)

Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Jean-Jacques Allevi, Nicolas Chevassus-au-Louis, Christèle Dedebeant, Clémie Devoucoux (rédactrice graphiste), Emilie Formoso, Cyril Guinet (chef de rubrique), Clément Imbert, Valérie Kubiak (chef de rubrique), Patricia Lavaquerie (rédactrice graphiste), Valérie Malek (secrétaire de rédaction), Jean-Baptiste Michel, Jean-Christian Petitfrère, Sophie Pauchet (cartographe), Volker Saux, Anne-Laure Thiéry (rédactrice graphiste).

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Jérôme Brotons (6282), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Magazine édité par

P GROUPE PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Éditeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Audrey Boehly

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directrice commerciale : Chantal Follain de Saint Salvy (6448)

Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749)

Directrice de publicité : Virginie de Bermede (4981)

Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Pauline Minighetti (4550), Alexandre Vilain (6980)

Responsable luxe Pôle premium : Constance Dufour (64 23)

Responsable back office : Céline Baude (6467)

Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50)

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen (5338)

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674)

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.

© Prisma Média 2013. Dépôt légal : mai 2013.

Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Crédit : janvier 2012.

Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.

RÉPARER LES VIES
Depuis notre première prothèse au Cambodge en 1982 nous continuons de soutenir les populations vulnérabilisées
Abris d'urgence - Indonésie 2006

**HANDICAP
INTERNATIONAL**



CITROËN DS5 HYBRIDE & DIESEL

200 CH 4X4 88 G DE CO₂ 3,4 L/100 KM

Soyez réalistes. Demandez l'impossible.



CITROËN DS5

FABRIQUÉE EN FRANCE

À PARTIR DE

299 €/MOIS* ENTRETIEN 4 ANS INCLUS

APRÈS UN 1^{ER} LOYER DE 6 800 € EN LOCATION LONGUE DURÉE DE 48 MOIS ET 60000 KM SOUS CONDITION DE REPRISE

Des lignes hors du commun, des performances technologiques inédites et une élégance rare, Citroën DS5 est conçue pour repousser les limites de l'expérience automobile. Pour preuve, sa remarquable technologie Full Hybrid Diesel, avec 200 ch⁽¹⁾ et quatre roues motrices, crée l'exploit d'émettre seulement 88 g de CO₂/km. Basculez dans un monde nouveau avec Citroën DS5.

CRÉATIVE TECHNOLOGIE



Modèle présenté : Citroën DS5 Hybrid4 Airdream Sport Chic avec peinture Blanc Nacré et jantes alliage 17'' (LLD avec entretien inclus de 48 mois et 60 000 km : 47 loyers de 549 € après un 1^{er} loyer de 9 400 €, dont 4 000 € de Bonus Écologique (décret du 30/12/12) remboursés par Citroën Financement dans les 30 jours suivant la livraison, et déduction faite de 1 000 € pour la reprise de votre ancien véhicule). (1) La puissance de 200 ch est disponible en mode sport, en cumulant la puissance des deux motorisations jusqu'à 120 km/h. * Exemple pour la LLD sur 48 mois et 60000 km d'une Citroën DS5 e-HDi 115 Airdream Chic, hors option ; soit 47 loyers de 299 €, après un 1^{er} loyer de 6 800 €, déduction faite de 3 500 € pour la reprise de votre ancien véhicule. Contrat d'entretien inclus au prix de 26 €/mois pour 48 mois et 60 000 km (au 1^{er} des 2 termes échu), comprenant l'entretien périodique et l'assistance du véhicule 24h/24 et 7j/7 (conditions générales du contrat d'entretien disponibles dans le réseau Citroën). Montants TTC et hors prestations facultatives. Offre non cumulable, valable jusqu'au 31/05/13, réservée aux particuliers, dans le réseau Citroën participant, et sous réserve d'acceptation du dossier par CREDIPAR/Citroën Financement, locataire-gérant de CLV, SA au capital de 107 300 016 €, no 317 425 981 RCS Nanterre, 12, avenue André-Malraux, 92300 Levallois-Perret. Full Hybrid = Totalement hybride.

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE CITROËN DS5 : DE 3,4 À 7,3 L/100 KM ET DE 88 À 169 G/KM.